LES AVENTURES DE CASANOVA EN SUISSE

DU MÊME AUTEUR

LA VIEILLE SUISSE, Sites et cités d'autrefois et d'aujourd'hui.
F. Rouge & Cie, Lausanne 1918.

EXEMPLAIRE

No 1464


J CASANOVA DE SEINGALT
Buste decouvert au Château de Waldstein

PIERRE GRELLET

LES AVENTURES DE CASANOVA EN SUISSE

LA VIE ET LES MŒURS AU XVIIIme SIÈCLE
d'après des documents nouveaux.

PRÉFACE DE PHILIPPE GODET

Illustré de 27 planches hors texte, d'un facsimile d'autographe,
de vignettes et de culs de lampe en couleur
d'après des gravures de l'époque.

SPES SURGIT

LAUSANNE
ÉDITIONS SPES
5, GRAND CHÊNE, 5

MCMXIX

PRÉFACE

Si ce livre devait être écrit, l'homme prédestiné à l'écrire était précisément l'auteur de la *Vieille Suisse*.

Pierre Grellet est un Suisse d'une espèce assez rare : il appartient un peu à tous les cantons. Fils d'un historien érudit et d'un héraldiste consommé, qui dut, par les nécessités de sa profession, séjourner tour à tour à Neuchâtel, à Berne, à St-Gall, à Zurich, Pierre Grellet, au cours de sa jeunesse, a habité successivement les diverses régions du pays. Comme il a l'esprit curieux, le goût de l'observation, il les a soigneusement étudiées, non dans les livres seulement, mais sur nature, en promeneur et en fureteur intelligent et amusé. Il les connaît dans leur passé, leurs mœurs et leurs traditions, — car il a par hérédité le sens très vif de l'histoire ; il les connaît dans leur vie et leur activité modernes, — car il est un journaliste politique admirablement renseigné. Il est, en un mot, parmi nos jeunes écrivains, celui qui peut-être connaît le mieux la Suisse, j'allais dire toutes les Suisses, puisque, grâce au Ciel, la centralisation détestable n'a pas encore réussi à effacer, sous prétexte d'unité nationale, nos diversités charmantes et nécessaires : Pierre Grellet, qui en sent vivement le prix, les a mises heureusement en relief. Son petit livre, aussi agréablement écrit que sûrement informé, peint avec prédilection les sites et les mœurs de notre vieux pays que le rouleau compresseur ironiquement appelé progrès a jusqu'à cette heure épargnés. Cette vieille Suisse — ou ce qu'il en reste — n'a pas d'amant plus fervent que notre ami et confrère de la *Gazette de Lausanne*. Il a lu, je crois bien, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet si cher au cœur de tout patriote de quelque culture ; il a feuilleté avec passion les collections de vieilles estampes (vous savez, les Mérian, les Aberli, les Lory...) où revivent nos pittoresques petites cités d'autrefois ; et les délicieuses enluminures où Koenig et ses émules ont fixé le souvenir du costume de nos aïeux. Il a pénétré les secrets de la vie intime de ces générations,

passées, mais non tout à fait disparues, puisque le burin et le pinceau de nos artistes nous ont conservé leur image.

*
* *

Or voici que Pierre Grellet, au cours de ses explorations et de ses lectures, a rencontré Casanova. Cela devait arriver.

Le célèbre aventurier vénitien a naturellement fourni un nouvel aliment à sa curiosité de chercheur, et une occasion précieuse de nous promener à travers la vieille Suisse, non plus au gré de sa flânerie, mais sur la trace d'un personnage réel et fameux, qui a parcouru l'Europe entière, séjourné plusieurs fois dans notre pays, observé au passage nos mœurs particulières et visité nos hommes les plus notables.

On conçoit avec quel intérêt passionné Pierre Grellet le suit pour ainsi dire à la piste à travers la Suisse des Treize Cantons ; il descend avec lui dans nos vieilles hôtelleries ; avec lui, il pénètre dans les intérieurs aristocratiques où, sous le nom de Seingalt, Casanova réussit à se faire accueillir comme un hôte de marque. L'évocation du bon vieux temps helvétique, ainsi rattachée à Casanova, prend une saveur singulière de réalité et de vie.

Dans ses *Mémoires,* livre bizarre et scandaleux, à la fois trop célèbre et fort mal connu, Casanova a conté une foule d'épisodes si étranges, qu'on s'est demandé s'il fallait l'en croire sur parole. Aussi existe-t-il toute une littérature « casanoviste » qui poursuit l'étude critique des *Mémoires.* Que penser de la véracité du narrateur ? Quelle est la valeur historique de ses récits ?

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Si par hasard il a dit vrai, quel précieux témoignage il nous fournira sur les mœurs intimes de la Suisse au XVIIIe siècle ! — Pierre Grellet a patiemment confronté ses récits avec les données que fournit la réalité ; il en a demandé la confirmation aux documents d'archives ; avec une sagacité souvent fort heureuse, il a identifié ceux et celles — surtout celles — que l'incorrigible libertin ne désigne souvent que par des initiales ; il a reconstitué avec un art savant et la documentation la plus riche, les milieux où évolua ce singulier héros... Et voici qu'il aboutit à cette conclusion, peut-être imprévue, que Casanova a beaucoup moins travesti la vérité qu'on ne l'attendrait d'un homme si léger de scrupules.

A le suivre ainsi, de Soleure à Zurich, de Bâle à Genève, de Schaffhouse à Lugano, c'est tout notre pays au temps de Voltaire et du grand Haller que Pierre Grellet fait revivre. Dans ce cadre brillant se déroulent des aventures souvent répugnantes. Mais elles n'ont pour Pierre Grellet qu'un intérêt secon-

daire ; ainsi qu'il le déclare, « des pages comme celles où Casanova étale cyniquement les débordements auxquels il se livra ne sont pas rares dans les *Mémoires :* ce ne sont pas les plus intéressantes ». Ce qui, en effet, nous touche, c'est le monde où il évolue, c'est l'accueil indulgent qu'il y trouve, c'est l'état moral que révèle cet accueil : je veux dire une certaine facilité de relations et de liaisons, trait si caractéristique d'une époque « sociable » entre toutes ; cette aimable tolérance mondaine avait pénétré jusque dans nos sages petites cités helvétiques !

Si, comme le dit encore Pierre Grellet, les *Mémoires* de Casanova sont « la plus riche galerie de portraits du XVIIIe siècle », il faut convenir que la « vieille Suisse » a fourni à la galerie un assez joli nombre d'originaux, et qu'ils ne sont pas tous des représentants parfaits de nos antiques « vertus pastorales »... L'épisode de la Charpillon est, à cet égard, peu flatteur pour notre amour-propre national...

*
* *

C'est assez dire que le livre si instructif qu'on va lire n'est pas ce qu'on appelle chez nous un ouvrage d'édification. Nous avons en Suisse, de Zschokke à Urbain Olivier, une abondante littérature « morale », consistant surtout, chose curieuse, en œuvres d'imagination. L'histoire, cette diseuse hardie de vérités, n'a pas le droit d'obéir à l'imagination; c'est celle-ci qui doit se soumettre aux exigences de la vérité. Pierre Grellet a voulu faire œuvre de précision et d'exactitude ; à cet effet, il n'a rien déguisé, — si bien que ceux qu'il pourrait mettre en goût de lire les *Mémoires* de Casanova savent ce qu'ils y trouveront : « qui cherche trouve »... Mais il n'a eu garde de tirer d'un sujet scabreux le genre d'attrait qu'il aurait été trop facile de lui demander. Son livre, qui n'est point destiné à tous les âges et à toutes les catégories de lecteurs, est un livre sérieux, conçu dans un esprit sérieux, et composé selon la plus saine méthode critique. Il constitue un enrichissement de notre littérature historique, et j'ajoute avec plaisir : de notre littérature, — tout court.

Car Pierre Grellet n'est pas seulement le journaliste d'une sincérité courageuse, le chroniqueur parlementaire qui ose — chose si rare en Suisse ! — montrer les faits et les hommes tels qu'ils sont, le polémiste à la plume acérée qui s'est fait une place si honorable dans la presse suisse : il est un homme de haute culture, qui a beaucoup lu et, je crois vraiment, tout retenu, à qui toutes les questions d'ordre historique et critique sont familières. On s'en apercevra sans peine en lisant l'œuvre à la fois savante et captivante à laquelle il vient de consacrer les rares loisirs d'une vie très laborieuse.

VOËNS près NEUCHATEL, ce 1er août 1919.

PHILIPPE GODET.

INTRODUCTION

UNE VIE D'AVENTURIER

> Le mieux encore, pour être tranquille en ce monde, c'est de se réfugier dans la peau de quelque personnage d'autrefois.
>
> HENRI DE RÉGNIER.
> *Le Passé vivant.*

La valeur documentaire des *Mémoires* et leur authenticité. — Les textes des *Mémoires*. — La carrière aventureuse de Casanova. — Son arrivée en Suisse.

AUPRÈS de ceux qui ne connaissent Casanova que par le renom de scandale attaché à ses *Mémoires,* il convient de s'excuser de lui consacrer un livre. Sans doute, depuis près d'un siècle, le fameux aventurier vénitien a eu et a encore d'innombrables lecteurs : il en a peu d'avoués. Pendant longtemps, la nomenclature complaisamment détaillée de ses bonnes fortunes, le récit de ses prouesses érotiques, la chronique étourdissante de ses faciles amours, servaient de pâture aux imaginations trop jeunes ou séniles. Pendant longtemps aussi, les recherches dont il a été l'objet sont restées entachées d'une sorte de discrédit.

Avec le temps, l'auteur des *Mémoires* a bénéficié d'un autre genre de curiosité : « celle des chercheurs, érudits, critiques, historiens, qui démêlaient dans ce riche tissu d'intrigues et d'aventures cosmopolites le fil d'une destinée réelle ; ceux-là, dit un de ses biographes les plus autorisés [1], ont su trouver dans les *Mémoires,* non plus l'image trop fidèle d'un libertin de profession,

[1] EDOUARD MAYNIAL, *Casanova et son temps.* Paris, Mercure de France 1910.

mais quelques-uns de ces documents vivants, originaux et neufs avec lesquels se constitue l'histoire de la vie et des mœurs. »

D'ailleurs, il n'y a pas, dans la vie d'un homme — cet homme fût-il Casanova — que des histoires de femmes ; par l'étendue de ses connaissances, l'extraordinaire variété de ses talents, la multiplicité de ses aventures, la valeur du témoignage qu'il fournit sur lui-même et son temps, notre héros justifie l'engouement dont nombre de bons esprits se sont pris pour sa personne et ses œuvres. Aujourd'hui, les casanovistes forment un peuple aussi nombreux et aussi avide de vérité que les molièristes, les rousseauistes ou les shakespeariens.

Ayant parcouru la plupart des pays de la vieille Europe, semé ses souvenirs dans toutes les capitales du XVIIIme siècle, connu les hommes les plus illustres de son temps, Casanova a des fidèles et des amis un peu partout. « Il y a des casanovistes à Copenhague ; on en trouverait aussi à Madrid, à Prague, à Constantinople. Mais trois pays surtout se signalent dans cette émulation bibliographique : l'Italie, parce que Casanova était Vénitien, l'Allemagne, parce qu'il a laissé ses manuscrits en terre allemande, la France, parce qu'il a écrit en français.

Dans toutes les bibliothèques et dans toutes les archives d'Europe, des curiosités sont en éveil, des pistes sont suivies, des arguments inédits sont découverts en faveur d'une authenticité que personne ne songe plus à contester. »[1]

Parmi les casanovistes les plus savants et les plus documentés, on ne rencontrera pas sans quelque surprise, peut-être, le nom de Philippe Monnier. Le délicieux écrivain romand a consacré, dans sa *Venise au XVIIIme siècle*, un chapitre entier à Casanova, et c'est dans cet ouvrage que nous avons rencontré la bibliographie la plus complète des études publiées sur celui qu'il appelle joliment le « chevalier du plaisir ». [2]

Les *Mémoires* eux-mêmes ont eu une destinée presque aussi curieuse que celle de leur auteur. Casanova les a rédigés pendant les dernières années de sa longue vie, à Dux, en Bohême, au château du comte de Waldstein, un descendant du grand général de la guerre de Trente ans. Il y occupait les fonctions modestes et paisibles de bibliothécaire. Le diable s'était fait ermite. C'est pendant la Révolution française, quelquefois à l'aide de notes et de correspondances, de souvenirs le plus souvent, qu'il écrivit l'histoire de sa vie.

---

[1] ED. MAYNIAL, op. cit.

[2] « Ce qui frappe chez cet extraordinaire personnage, dit-il, ce n'est pas ses mensonges, c'est son exactitude souvent méticuleuse. »

Les faits qu'il rapporte remontent, les premiers à un demi-siècle, les derniers à vingt ans en arrière. Jusqu'en 1820, ces pages sont restées à l'état de manuscrit. A cette époque, elles étaient en possession du mari d'une des nièces de l'auteur, un Italien du nom d'Angiolini. En 1820, les *Mémoires* devinrent la propriété du grand éditeur Brockhaus, de Leipzig. Depuis un siècle, l'original, qui se trouve toujours aux mains de la même maison, n'a pas été publié une seule fois textuellement. La première édition parut en allemand, de 1822 à 1828 : elle ne contient que des fragments du texte original. Une traduction de ce texte mutilé parut en France à peu près à la même époque.

Désirant présenter au public l'œuvre même de Casanova, c'est-à-dire le texte français rédigé à Dux, l'éditeur Brockhaus eut la fâcheuse idée de charger un certain Jean Laforgue, professeur de français à Dresde, de revoir le texte, d'en atténuer les gaillardises, les hardiesses de pensée et de style, d'en corriger les prétendus écarts de langage. Les casanovistes qui ont pu comparer le texte original avec celui de Laforgue déplorent l'incompréhension, la platitude et l'incompétence du rhabilleur. L'édition issue de ce travail tient pourtant lieu jusqu'à présent d'édition princeps, comme étant, faute de mieux, la plus proche du manuscrit. Elle parut de 1826 à 1838. La plupart des éditions qui suivirent, ou bien reproduisent le texte de Laforgue, ou bien prennent avec le manuscrit des libertés nouvelles. Les plus populaires, celles dans lesquelles presque tout le monde a lu les *Mémoires,* sont l'édition Rosez, récemment reprise par la maison Flammarion, et l'édition Garnier en huit volumes [1]. Il y a entre les deux des divergences considérables. Fort heureusement pour nous, toutefois, les chapitres où Casanova raconte ses aventures en Suisse sont à peu près identiques [2].

Tous ceux qui se sont occupés des *Mémoires* réclament la publication du manuscrit original. Il y a quelques années, on semblait vouloir leur donner enfin satisfaction, mais la guerre est survenue, et l'on a eu des choses plus pressantes à imprimer que le texte intégral de Casanova.

Ce que d'autres ont fait, ou sont en train de faire pour les divers pays que Casanova a traversés dans son existence vagabonde, nous voudrions le tenter pour la Suisse. Cette modeste contribution aux recherches casanoviennes permettra à la fois de projeter quelque lumière sur des épisodes qui

[1] A moins d'indications contraires, nos citations sont empruntées à l'édition Garnier

[2] A titre de curiosité, signalons encore l'édition expurgée publiée en anglais par les éditeurs Chapman et Hall (Londres) 1902.

n'ont guère occupé jusqu'ici les casanovistes et de surprendre la Suisse en un moment où il ne s'y passait aucun fait historique et où, par conséquent, il est plus facile d'y observer les mœurs et la vie de société dans une période de plein épanouissement.

Lorsqu'en avril 1760, Casanova arriva à Zurich, venant de Stuttgart par Schaffhouse, il était à l'apogée de son aventureuse carrière, et au faîte de la tapageuse renommée qu'il entretenait autour de sa personne. Né en 1725, à Venise, d'une comédienne de Goldoni et d'un père descendant d'hidalgos, il remplissait depuis plusieurs années le monde du bruit de ses aventures. Associé, à peine sorti de l'enfance, aux mœurs libres et légères de Venise, la claire et folle cité des mascarades, des sérénades et des travestissements, « le libre et bienheureux séjour des plaisirs et des grâces », suivant l'expression d'Algarotti, il avait été étudiant à Padoue, petit abbé au poil follet, coadjuteur de l'évêque d'un minable diocèse calabrais, secrétaire à Rome du cardinal Acquaviva, enseigne de vaisseau à Corfou, violon à l'orchestre du théâtre San Samuele. Il avait été chassé d'un séminaire, emprisonné au fort S. Andrea, dans la lagune ; il avait connu les ruses des joueurs escrocs et des femmes mercenaires, appris Horace par cœur, traduit Homère, dansé la furlana dans la maison d'un riche musulman de Constantinople, en présence du comte de Bonneval, chrétien renégat. Un matin de fête qu'il descend l'escalier du palais Soranzo, sa bonne étoile le met en présence du riche sénateur Bragadin, qui venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Casanova, avec son aplomb imperturbable, lui prodigue les premiers soins, s'installe résolument à son chevet, décide et s'impose. Logé au palais Bragadin, il y a son couvert mis, une gondole à ses ordres, un valet de chambre pour le servir et dix sequins d'argent mignon le mois. Casanova n'a pas vingt ans.

Les fredaines les plus hardies le mettent en délicatesse avec Messer Grande, le chef des archers de la cité des doges. Il prend du champ, va faire des frasques à Milan et Mantoue, s'improvise magicien et découvreur de trésors à Césène, rencontre à Parme une de ses héroïnes les plus charmantes, la mystérieuse Henriette, une Française merveilleusement belle en son travesti d'officier, qui court l'Italie sous l'escorte d'un vieux capitaine hongrois. Il lie sa fortune à la sienne, s'attache à ses pas, coule à Parme des jours tissés de soie et d'or. Les amants se séparent à Genève.

Elle partit à la pointe du jour, ayant avec elle une femme de compagnie, un laquais sur le siège et un qui la précédait en courrier. Je la suivis des yeux aussi longtemps que je pus apercevoir sa voiture et j'étais immobile à la même

place longtemps après que mes regards ne voyaient plus rien, car toutes mes pensées étaient concentrées sur le cher objet que je perdais : l'univers ne me semblait plus rien.

Je passai seul dans ma chambre une des plus tristes journées de ma vie. Je vis sur une des vitres ces mots qu'elle y avait tracés avec la pointe d'un diamant dont je lui avais fait présent : *Tu oublieras aussi Henriette.* ... Non, je ne l'ai pas oubliée ; car, la tête couverte de cheveux blancs, son souvenir est encore un véritable baume pour mon cœur. [1]

De tels accents sont rares dans les *Mémoires,* dont un des traits caractéristiques est l'extrême facilité avec laquelle les intrigues amoureuses se nouent et surtout se dénouent.

Casanova avait 25 ans lorsqu'il se rendit à Paris en compagnie de son ami le danseur Baletti, le fils de cette incomparable Sylvia, qui fut la géniale interprète de Marivaux et l'étoile de la troupe des Comédiens Italiens. Il vécut trois des plus belles années de sa vie dans la charmante intimité de Sylvia et la pittoresque compagnie des autres acteurs du Théâtre Italien, apprenant le français avec le vieux Crébillon, fréquentant assidûment les coulisses de l'Opéra, où il applaudit Dupré et la Camargo, le Théâtre français, où il voit jouer les gloires de la scène d'alors : Préville, la Gaussin et la Clairon, se mêlant au monde fastueux des financiers et des fermiers généraux. Devenu vieux et chagrin, il se remémore délicieusement, en écrivant ses *Mémoires,* « ce Paris si imparfait, mais si attrayant, qu'aucune ville du monde ne peut lui disputer d'être la ville par excellence ». Lancé sans répit sur les grandes routes d'Europe, il traverse la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, où il rend visite à sa mère qui remplit, à Dresde, un des principaux emplois de la troupe italienne de l'Electeur de Saxe ; à Vienne, il rencontre Metastase et ne tarde pas, suivant son habitude, à se trouver en froid avec la police : celle de la prude Marie-Thérèse ne badinait pas sur le chapitre des mœurs.

Il a 28 ans quand il se retrouve à Venise. C'est ici que se place un des épisodes les plus piquants de l'étrange carrière du don Juan vénitien, de cette vie qui pourrait se résumer tout entière en ces mots qu'il murmurait, à bien des années de là, à l'oreille d'une de ses maîtresses napolitaines, la blonde Léonilda : « Aimer et jouir, jouir et aimer ». Ce sont ses amours avec la nonne Marie-Madeleine, qui s'échappait en secret du couvent de Murano pour rejoindre l'abbé de Bernis, ambassadeur de France, dans le galant casino où il la partageait amicalement avec ce rival infatigable.

---

[1] *Mémoires,* II, 244-245.

La célèbre incarcération sous les Plombs vint interrompre, pour quinze mois, cette existence d'intrigues et d'amour. L'audacieuse évasion de la prison du Palais des doges est un des événements les plus fameux du XVIII[me] siècle : elle a fait de Casanova un personnage européen. A l'heure où la philosophie voltairienne répandait ses lumières dans toutes les sociétés cultivées, Casanova parut soudain sous les traits inattendus d'une victime illustre du despotisme. Entouré de cette auréole, qui ne le sanctifia d'ailleurs nullement, il revint à Paris au commencement de 1757. Il y fait figure d'un personnage politique. Unissant étroitement les affaires et les plaisirs, il renoue avec le cardinal de Bernis les relations commencées à Murano, s'associe à Paris-Duvernay pour fonder une loterie royale, se fiance et se défiance avec la ravissante Manon Baletti, la fille de Sylvia, un bouton de rose de quinze ans dont Nattier a fait un de ses portraits les plus voluptueux [1], fonde une manufacture de toiles peintes, dont les jolies ouvrières l'occupent bien davantage que la fabrication de la marchandise. Il achète sa fameuse maison de la *Petite Pologne,* digne pendant des *Folies* où les fermiers généraux entretenaient leurs ruineuses maîtresses. Entre une mission secrète dans les Flandres et une affaire financière à La Haye dont le charge Choiseul, il lie connaissance avec une femme qui va jouer un grand rôle dans les *Mémoires :* cette vieille marquise d'Urfé, ancienne Egérie du Régent, dame de haut parage dont la tête est farcie de magie et de cabale. Casanova, qui de tout temps avait eu du goût pour le jargon et les formules cabalistiques, sut bien vite tirer un merveilleux parti de cet esprit chaviré dans des rêveries pseudo-scientifiques. Pendant de longues années, elle fut le « grand trésorier » du Vénitien, façon élégante de dire qu'il réussit à lui extorquer des sommes importantes. Cette femme, qui appartenait directement ou par alliance aux plus grandes familles d'épée ou de robe de l'ancienne France, l'accrédita auprès de nombreuses personnes. On retrouvera ses traces dans cette étude.

Ce fut à travers l'Allemagne que Casanova arriva en Suisse au printemps de 1760. Fuyant Stuttgart, dont, à la suite d'une vilaine affaire de jeu, il avait dû, avec la complicité d'une amie, franchir les murs en se laissant glisser le long d'une corde, il parvint en chaise de poste à Schaffhouse, où nous allons nous porter à sa rencontre.

---

[1] Reproduit par M. ALDO RAVA dans *Lettere di donne a Giacomo Casanova.* Milan, Trèves 1912.

CHAPITRE PREMIER

DE L'AUBERGE DE ZÜRICH AU COUVENT D'EINSIEDELN

La Suisse de 1760. — Les routes et le trafic. — Les voyages et les auberges. — L'*Epée*, hôtel officiel de l'Etat de Zurich. — Le plus riche salon de la Suisse. — Matthias Ott. — Une promenade matinale. — L'abbaye d'Einsiedeln. — Un dîner avec le prince-abbé. — Pécheur repentant. — Jean-Henri d'Orelli. — La belle amazone. — Le sommelier improvisé.

CASANOVA va passer cinq ou six mois en Suisse sans la voir. Comme la plupart des hommes cultivés de la première moitié du XVIIIme siècle, sa curiosité était tout intellectuelle et absolument fermée aux choses qui ne sont pas d'observation psychologique. Il s'intéressait en érudit aux mœurs et surtout aux mauvaises mœurs : la nature le laissait complètement indifférent. On peut parcourir les 5000 pages des *Mémoires,* pérégriner en sa compagnie de Naples à Pétersbourg, de Londres à Constantinople, sans rencontrer de vision géographique des paysages. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à cela. En 1760, le paysage n'était pas encore inventé. La *Nouvelle Héloïse,* qui a créé le tourisme sentimental vingt ans avant qu'Horace-Bénédict de Saussure eût créé le tourisme scientifique, généralisé depuis sous le nom d'alpinisme, a paru en 1761. Le grand poème des *Alpes*, d'Albert de Haller, date, il est vrai, de 1731, mais les tableaux que le savant bernois a tracés en philosophe plutôt qu'en peintre, sont moins destinés à plaire qu'à illustrer une pensée de l'ordre moral et social. Bien davantage que la beauté grandiose de la nature alpestre, ce qu'il célèbre c'est la vertu des montagnards opposée à la mollesse d'une société envahie par la corruption.

Si, à cette époque, on ne regardait les Alpes que de loin et avec un respect mêlé encore d'une certaine frayeur, on n'était guère plus sensible aux charmes plus intimes et plus agrestes du plateau suisse. La campagne, c'est

un château dont la façade de noble ordonnance donne sur un jardin à la française, où des allées rectilignes encadrent des boulingrins et des pièces d'eau. Tout ce qui s'étend au-delà de cette géométrie verdoyante : les guérets où le laboureur promène longuement sa charrue, les champs de blé qui déferlent à la brise, à l'horizon, la ligne sombre des bois de haute futaie, était considéré comme choses utiles, profitables et nécessaires, mais dépourvues de beauté propre.

A tous ceux qui sont sensibles à l'enchantement des paysages, cette Suisse de 1760 apparaît infiniment plus séduisante que celle d'aujourd'hui, surtout quand on la contemple à travers le prisme du passé.

La première et la seule chose que Casanova note en arrivant à Schaffhouse, au commencement d'avril, c'est qu'en Suisse, il n'y a point de poste. Cette observation n'est pas tout à fait exacte. Les premières voitures publiques, humbles devancières des diligences à postillons, circulaient déjà sur quelques-unes des belles routes qui, à cette époque, reliaient les villes principales. Depuis quelques années, une chaise de poste à deux chevaux faisait, chaque semaine, le service entre Neuchâtel et Berne ; une patache à six places circulait entre Berne et Genève par Lausanne.

Pavées au passage des terrains marécageux, fortement empierrées et bordées de fossés profonds, ces routes, dont la plupart avaient été construites vers le milieu du siècle, frappaient déjà les voyageurs par leur bon entretien. Pour empêcher leur détérioration, on prescrivait une limite de poids aux véhicules : la charge ne devait pas dépasser deux tonnes, et pour contrôler l'application de cette mesure, des poids publics s'échelonnaient le long des grands chemins [1].

Ces routes faisaient déjà une certaine concurrence au trafic fluvial, qui restait cependant très intense, ainsi que nous le montrent les récits du temps et mieux encore les gravures de l'époque, où l'on voit les rivières, actuellement désertes, et les lacs, où la navigation n'est plus guère aujourd'hui que de plaisance, sillonnés de nombreuses embarcations chargées de passagers et de marchandises. En 1740, l'écrivain bernois Béat-Louis de Muralt, se rendant de Colombier dans les provinces rhénanes, s'embarque sur le lac de Neuchâtel, descend le cours de la Thièle jusqu'au lac de Bienne, d'où, toujours en bateau, le voyage se poursuit par l'Aar jusqu'à son confluent avec le Rhin à Coblenz, de là, par le Rhin jusqu'à Bâle [2].

[1] ANDREAE, *Briefe aus der Schweiz* (1763).

[2] *Musée Neuchâtelois*, 1868, p. 33.



J. J. Koller, del., 1778.

David François de Merveilleux, l'auteur des *Amusements des Bains de Bade,* se trouvant à Neuchâtel, un jour de marché, en 1739, vit « arriver et repartir en un jour plus de trois cents bateaux, et tout le lac couvert de voiles et de rameurs, ce qui faisait un joli coup d'œil. »

Passant un dimanche de 1783 à Leissigen, sur le lac de Thoune, le pasteur Petitpierre, de la paroisse française de Bâle, eut « le tableau agréable de plusieurs bateaux qui, chargés des habitants des hameaux dispersés, les transportaient à l'église paroissiale. » Après avoir refusé de partager le bateau de M. le sous-bailli d'Unterseen, qui se rendait à Spiez, il continue à longer le lac à mi-côte.

> Vers les dix heures du matin, note-t-il dans son carnet de voyage, nous aperçûmes une petite flottille sur le lac. Un vent favorable faisait dans ce moment rider la face de l'eau, et Madame la princesse de Carignan s'avançait à pleines voiles vers Thoune sous les plus heureux auspices... Un bateau chargé de son monde suivait la princesse, et si je ne me trompe, un troisième transportait les chevaux et son bagage. D'autres bateaux n'étaient pas fort éloignés. Cette petite flottille rendait la perspective riante et animée [1].

Mais le mode le plus commun de voyager consistait à louer une voiture et des chevaux. Les étrangers, qui roulaient dans leur propre berline, trouvaient à tous les relais des attelages de rechange. Dans les petites cités du plateau, on rencontre encore quelquefois, à côté de l'auberge cossue dont l'enseigne se balance majestueusement au vent, se profilant sur la tour grise qui ferme la grand'rue, ces écuries monumentales devant lesquelles s'arrêtaient les équipages de gens de qualité, les charrettes des rouliers et les coches lourdement chargés.

On voyageait pour ses affaires ou pour sa santé, plus rarement pour son plaisir. Cependant, grâce aux progrès de la science, à côté des stations thermales comme Baden, Louèche et Pfaeffers, qui étaient connues depuis fort longtemps, on commençait à fréquenter des stations climatériques. En Appenzell, on faisait depuis le XVIIme siècle des cures de lait à Gais, Gonten et Weissbad.

Le congrès de Baden, qui se tint de mai à septembre 1714 et réunit les représentants de 42 souverains pour régler la question de la succession d'Espagne, avait déployé un luxe et un raffinement dont s'inspirèrent, en une

---

[1] *Eine Reise nach dem Berner Oberland,* 1783. *Berner Taschenbuch, 1918.*

très modeste mesure, les principales auberges d'alors. Dans l'inventaire des bons hôtels du XVIIIme siècle, on trouve des fauteuils, des canapés, des porcelaines, de la majolique, des services en étain et en argent, par contre peu de linge. Des hôtels de vingt chambres ne disposaient que de 76 draps [1]. Ce confort relatif avait pénétré jusqu'au centre de la Suisse. David de Merveilleux, franchissant le Gothard, raconte qu'on trouve « de très bons cabarets et des lits fort propres dans ces précipices affreux ». A Urseren, ses compagnons et lui furent « bien logés et proprement, dans des chambres qu'on peut appeler des boîtes, car elles sont si petites qu'il n'y peut tenir qu'un lit, une table et une chaise ». En compensation, l'aubergiste servait d'excellentes truites.

Les routes du plateau, plus animées qu'aujourd'hui puisqu'elles canalisaient tout le trafic qui ne s'effectuait pas par voie d'eau, traversaient des campagnes où les champs de blé et les vignobles occupaient une place plus grande qu'actuellement. On passait par des villages parfaitement adaptés à leur milieu naturel, plus vivants et plus joyeux que les nôtres, parce que le paysan avait conservé ses coutumes et ses fêtes traditionnelles, ses costumes, ses processions, ses réjouissances liturgiques, ses cérémonies, qui s'unissaient à toutes les saisons, ses prières, qui montaient pour tous les besoins.

Dans cette Suisse bourgeoise et rurale, patricienne et patriarcale, composée de tant de pays bien distincts, mais dont l'ensemble devait constituer, pour nos yeux modernes, un tout si harmonieux, les cités formaient des agglomérations nettement délimitées par les saillants et les rentrants de leurs remparts. La porte bastionnée franchie, on passait sans transition de la vie rustique à la vie urbaine, de la campagne à la ville.

Les plus grandes comptaient douze à quatorze mille habitants.

Zurich offrait un aspect à la fois riant et sévère. Le commerce prenait son plein essor. Les collines environnantes se couvraient de jolies maisons, entourées de jardins, demeures des marchands, dont certains possédaient une fortune d'un million de florins. La ville, encore ceinte de murailles, de fossés et d'autres ouvrages de défense, dont quelques-uns étaient hors d'usage, avait une physionomie assez austère, avec ses rues étroites et ses maisons à trois ou quatre étages. Le cardinal Garampi, préfet des archives du Vatican [2], voyageant en Suisse en 1762, loue le Petersplatz pour sa situation élevée, ses

[1] Th. von Liebenau : *Das Gasthof- und Wirtshauswesen der Schweiz in älterer Zeit*. Zurich, Preuss, 1891.

[2] Joseph Garampi, né à Rimini en 1725, créé cardinal en 1785, mort en 1792. Grand ami des lettres et des sciences, il s'était formé une immense bibliothèque dont le catalogue fut publié en sept volumes après sa mort.



ZURICH DE L'HOTEL DE L'EPÉE.

beaux grands arbres et sa vue magnifique. Les prédicateurs, note-t-il, témoignaient d'un grand zèle contre les incroyants. Le Sénat avait interdit plusieurs livres irréligieux, entre autres la *Pucelle d'Orléans,* de Voltaire.

Le premier soin de Casanova fut, selon sa coutume, de se faire conduire à la meilleure auberge de la ville. « J'allai descendre à l'*Epée,* excellente auberge, » écrit-il.

L'*Epée* était mieux qu'une auberge : c'était une institution. Elle servait en quelque sorte d'hôtel officiel à l'Etat de Zurich, qui, en sa qualité de *Vorort* de la Confédération, devait recevoir et loger les députés à la Diète et les ambassadeurs étrangers. L'auberge existait depuis le XVme siècle et a subsisté jusqu'à l'année dernière, vis-à-vis du vieil hôtel-de-ville baroque, à l'extrémité du pont de la Limmat. Ce large pont de bois était l'endroit le plus fréquenté de la ville ; il servait de promenade et de marché aux fruits et aux herbes. L'*Epée* a fini ses jours en modeste hôtel de second rang, à clientèle de commis voyageurs. Au temps de Casanova, c'était une belle et imposante construction. Les armoiries des XIII Cantons souverains, reproduites en verrières aux fenêtres de la chambre commune, en ornaient la façade du côté du pont, d'où la vue sur le lac et les Alpes était alors célèbre. Cette pièce, que Casanova appelle « le plus riche salon de la Suisse », était, en effet, renommée pour son luxe et son confort. Quelques années plus tard, le jeune Mozart allait y donner un de ses premiers concerts. Pendant son séjour, l'auteur des *Mémoires* se loue à plusieurs reprises de son hôte « qui s'appelait M. Ote ». Il avait été, ajoute-t-il, capitaine et jouissait à Zurich de la considération qui s'attache à un honnête homme doublé d'un excellent aubergiste. « M. Ote, dit encore notre aventurier, vint me présenter ses deux fils, jeunes gens élevés comme des princes. En Suisse, un aubergiste n'est pas toujours un homme sans importance ; on en voit beaucoup qui tiennent leur maison aussi bien que peut le faire ailleurs un homme du meilleur ton. » [1]

Tous ces détails sont parfaitement exacts, à l'orthographe du nom près. L'*Epée* était dès 1612 en possession d'une famille Ott, qui la conserva pendant deux siècles. Matthias Ott [2], dont il s'agit ici, tenait l'auberge depuis une dizaine d'années. Zuricois de vieille souche, il remplissait de nombreuses et importantes fonctions civiles et militaires : chef de la corporation des aubergistes, député au Grand Conseil par l'abbaye de la *Meise* et capitaine de

[1] *Mémoires*, IV, 300.

[2] SAL. VŒGELIN : *Rittmeister Anton Ott, zum Schwert* (*Zürcher Taschenbuch*, 1890).

cavalerie. Cet homme considérable, mort en 1766, épousa une de Muralt, dont il eut les deux fils « élevés comme des princes » qu'il présenta à Casanova. Le cadet, Antoine, âgé de douze ans lorsqu'il fit la connaissance de l'hôte brillant et fastueux de son père, prit à son tour la direction de l'*Epée* et lui conserva, jusqu'à la fin du siècle, une renommée européenne. Il logea tous les étrangers de marque que le célèbre Lavater attirait à Zurich : le poète allemand Mathisson, Goethe, qui parcourait la Suisse en compagnie du duc Charles Auguste de Saxe-Weimar, l'historien Jean de Muller, l'aventurier Cagliostro, que neuf ans plus tard Casanova allait rencontrer à Aix sous l'habit d'un pèlerin, puis, sous la Révolution française, de nombreux émigrés, parmi lesquels le jeune duc de Chartres, le futur Louis-Philippe.

Dans le beau salon de l'*Epée,* il advint à Casanova, seul après souper, une aventure singulière dont on ne trouve pas l'équivalent dans les *Mémoires*. Ce jouisseur qui depuis près de vingt ans promenait à travers l'Europe son insatiable désir, paradant avec ses beaux habits, ses breloques, son air avantageux, sa faconde, se prit à faire un retour sur sa vie passée, à rentrer en lui-même et à méditer sur sa conduite. Il se coucha plein de l'idée de se mettre désormais à l'abri des vicissitudes de la fortune. Il passe une nuit délicieuse à rêver d'abondance, de tranquillité et de solitude. Il se lève, s'habille à la hâte et sort à jeun.

> Après avoir marché pendant une heure absorbé dans la contemplation de mon rêve, raconte-t-il, je me réveillai pour ainsi dire en sursaut et me trouvai dans une gorge entre deux hautes montagnes. Je m'avance et j'arrive dans une plaine entourée de montagnes et je vois à ma gauche, dans le lointain et dans une magnifique position, une grande église attenante à un grand bâtiment d'architecture régulière. Je devine que c'est un couvent et j'y dirige mes pas [1].

Il fallait, en effet, que Casanova fût tombé dans une bien profonde rêverie pour franchir en une heure les trente et quelques kilomètres qui séparent Zurich d'Einsiedeln. Car c'était devant cette célèbre abbaye que se trouvait transporté, comme par miracle, ce pécheur repentant. Voyant la porte de l'église ouverte, il entre et demeure émerveillé de la richesse des marbres, de la beauté des parements des autels, des chasubles chargées d'or et de perles fines, des vases sacrés ornés de pierres précieuses.

La grandiose église abbatiale de Notre-Dame des Ermites, construite par les bénédictins pour notre admiration dans cette vallée alpestre, était

[1] *Mémoires*, IV, 279.



Einsiedeln.
Par Lory, 1786

alors dans tout l'éclat de sa nouveauté. Vingt-cinq ans auparavant, elle avait été solennellement consacrée par le prince-abbé Nicolas Imfeld, de Sarnen. Ce prélat se trouvait précisément dans la sacristie, au milieu des religieux, lorsqu'il avisa cet étrange pénitent. Ces deux hommes si différents, mais que rapprochaient une égale urbanité et une communauté de culture, ne furent pas longs à lier connaissance. Nicolas Imfeld fut pendant près de quarante ans, de 1734 à 1773, abbé du fameux monastère. L'achèvement intérieur de l'église et du couvent, la reconstruction du chœur, l'arrangement de la grande place semi-circulaire, qui s'étend d'une manière si imposante devant la façade principale de l'église, sont son œuvre. La dignité de son maintien et l'affabilité de ses manières faisaient de lui un prince dans toute l'acception du mot. On voit son portrait dans le salon de réception du Père abbé ; c'est un chef-d'œuvre du peintre unterwaldien Melchior Wyrsch, un de nos grands artistes du XVIIIme siècle. Les armoiries de l'abbé Nicolas sont apposées dans l'église au-dessus du retable de l'autel de Saint-Meinrad, le pieux fondateur du monastère.

« Je sais que j'ai toujours eu la mine d'un grand pécheur, » confesse l'aventurier vénitien au moment où l'abbé l'invite à dîner avec lui. Tandis que les deux convives étaient attablés et conversaient en gens du monde, Casanova ne laisse pas d'observer que « M. l'abbé était un friand de première sorte et un gourmet connaisseur, car quoiqu'il affectât la sobriété, il avait les vins les plus délicats et les mets les plus exquis. »

Une visite du monastère suivit ce repas. Dans la bibliothèque se trouvait le portrait du prince électeur de Cologne, à la cour duquel Casanova avait séjourné quelques mois auparavant [1]. Tandis que l'invité de l'abbé admirait les diverses curiosités qu'on lui montrait, il lui vint la lubie de se faire moine. Aussitôt, il pria Sa Révérence de recevoir « une confession générale de tous ses péchés ». Il ne lui fallut pas moins de trois heures consécutives pour en faire l'énumération. Il croyait mettre dans son récit la plus grande contrition, cependant, note avec son impudeur coutumière ce libertin impénitent, « quand je récapitulais mes fredaines, j'étais loin d'en trouver le souvenir désagréable. »

L'abbé remit la communion au lendemain et l'aspirant-novice passa le reste de la journée à rédiger les conditions auxquelles il s'engageait à prendre

[1] On ne trouve trace de ce tableau ni dans la Bibliothèque ni ailleurs. Il est possible que le portrait de l'électeur de Cologne ait été la propriété personnelle d'un des abbés ou qu'il ait disparu, avec d'autres objets, lorsque les Français dévastèrent le couvent en 1798.

l'habit de Saint-Benoît. Ce document, qui serait certes une des pièces les plus piquantes des archives casanoviennes, est malheureusement introuvable à l'abbaye. Le fin prélat discerna bien vite la véritable nature de ce candidat au noviciat ; le lendemain, lorsque Casanova, après un nouveau dîner aussi délicat que celui de la veille, eut présenté son placet à l'abbé, celui-ci lui répondit : « Ma voiture vous attend à la porte pour vous ramener à Zurich. Partez et donnez-moi quinze jours pour préparer ma réponse. J'irai vous la porter moi-même. » C'était parler en connaisseur des détours du cœur humain.

Voilà comment le pèlerin d'Einsiedeln se retrouva l'hôte de l'excellent Matthias Ott. L'abbé lui avait donné des lettres de recommandation pour un M. Orelli et un M. Pestalozzi. Casanova s'empressa d'en faire usage ; ces deux notables zuricois l'invitèrent à venir, le soir même, au concert de la ville, auquel, dit-il, « ne pouvaient assister que les personnes qui étaient membres de la société et les étrangers, auxquels il en coûtait un écu. » Casanova trouva le concert mauvais et s'y ennuya. Il nous en dit immédiatement la raison : c'est que « les hommes étaient tous ensemble à droite, les femmes à gauche. Cela m'impatientait, car, malgré ma récente conversion, je voyais trois ou quatre jolies dames qui me revenaient et qui avaient souvent les yeux tournés de mon côté. Je leur aurais volontiers conté fleurette, comme pour jouir de mon reste. » [1]

Le concert fini, les deux Zuricois présentèrent Casanova à leurs femmes et leurs filles. Le lendemain, dînant chez M. Orelli, il eut l'occasion « de rendre justice au mérite de sa fille », et le jour suivant, il joua le même rôle chez M. Pestalozzi [2], « quoique, note-t-il, sa charmante fille eût pu facilement me monter sur le ton de la galanterie. »

Ce furent, avec M. Ott, à peu près les seules connaissances de Casanova à Zurich. M. d'Orelli a joué un rôle important dans les affaires municipales de Zurich. Esprit très cultivé, s'intéressant particulièrement à l'histoire, lié avec beaucoup de savants, Jean Henri d'Orelli était un homme bon, aimable, bienveillant, jouissant d'une grande considération. Il vécut de 1715 à 1785 et fut père de trois filles. Lorsque Casanova devint son hôte, il était membre du Petit Conseil et du directoire commercial, où l'on appréciait ses excellentes qualités de financier. Dix-huit ans plus tard, en 1778, nous le trouvons bourg-

[1] *Mémoires*, IV, 287.

[2] Peut-être Jacob Pestalozzi (1711-1787), membre du Grand Conseil en 1767. *Dictionnaire de Leu*, tome IV du supplément.



Nicolas II Imfeld, Abbé d'Einsiedeln.

mestre de Zurich et député à la Diète. En 1777, lors des fêtes splendides qui marquèrent à Soleure le renouvellement de l'alliance des XIII Cantons avec la France, on cite à son éloge son refus des médailles et des chaînes d'or qui lui étaient offertes [1].

Zurich, cependant, n'était pas une ville très... casanovienne, et si le pensionnaire de l'*Epée* n'avait persisté dans une disposition d'esprit un peu monastique, il s'y serait probablement ennuyé plus qu'il ne le laisse entendre. Une rencontre allait le rendre à lui-même.

La veille du jour où l'abbé m'avait promis sa visite, lit-on dans les *Mémoires*, j'étais vers les six heures du soir à ma fenêtre, donnant sur le pont, d'où je m'amusais à regarder les passants, quand tout à coup je vis arriver au grand trot une voiture à quatre chevaux qui s'arrêta à la porte de l'auberge. Elle était sans domestique ; en conséquence le sommelier vint ouvrir la portière et j'en vis sortir quatre femmes bien mises. Je ne trouvai rien de particulier dans les trois premières ; mais la quatrième, vêtue en amazone, me frappa par son élégance et sa beauté. C'était une jeune brune aux yeux bien fendus et à fleur de tête, surmontés de deux beaux sourcils bien arqués, ayant un teint de lys et de roses, et coiffée d'un bonnet de satin bleu avec une houppe en argent qui lui tombait sur l'oreille et qui lui donnait un air de vainqueur auquel je ne résistai pas. Je m'avançai le plus possible hors de la fenêtre, et elle leva la tête pour regarder, précisément comme si je l'avais appelée. Ma position forcée l'obligea à me regarder une demi-minute ; c'était trop pour une femme modeste et plus qu'il n'en fallait pour m'embraser. [2]

La scène de comédie qu'inventa l'ingénieux Vénitien pour se rapprocher de la belle amazone est un des épisodes les plus charmants des *Mémoires :* c'est une sorte d'avant-goût du *Barbier de Séville*. Beaumarchais était, lui aussi, un aventurier de haute allure, et il y a un peu de Figaro dans Casanova.

Moyennant une pièce d'or, Casanova prend le costume et la place du sommelier chargé de servir, dans leur chambre, les quatre dames. Il se munit d'un couteau à trancher, arrangea ses cheveux en catogan, dégrafa son col, mit un tablier par-dessus sa veste écarlate brodée d'or et, se regardant dans un miroir, eut « la satisfaction de se trouver une mine assez ignoble pour bien représenter le personnage modeste qu'il allait jouer. » Pas assez cependant pour tromper la jolie brune au bonnet de satin bleu, qui jouant avec esprit son rôle dans cette pièce, se divertit adroitement de ce valet dont les manchettes à superbe point d'Angleterre étaient mal cachées sous son sarrau et

[1] D'après ALOYS VON ORELLI : *Geschichte der Familie von Orelli*. Zurich, Orell Füssli, 1855.
[2] *Mémoires*, IV, 289-290.

dont le jabot en fine dentelle sortait un peu par l'ouverture de sa veste. Le sommelier improvisé n'avait d'yeux que pour sa belle : les trois autres étaient négligeables. Il apprit que les quatre dames étaient de Soleure et qu'elles allaient faire leurs dévotions à Notre-Dame d'Einsiedeln, mais Casanova avait complètement oublié le révérend abbé.

Le lendemain matin, le galant valet eut l'honneur d'aider la jeune dame à mettre ses chaussures. « Un sommelier vaut-il la peine qu'on se gêne ? »

La journée que les voyageuses passèrent au monastère fut agréablement remplie, pour l'impatient Casanova, par la visite de l'aimable abbé d'Einsiedeln. M. Ott leur servit un repas « égayé par une conversation extrêmement intéressante », mais dans laquelle il ne fut certainement plus question d'embrasser l'état monastique.

L'abbé parti, Casanova courut se placer sur le pont de l'auberge « pour y attendre l'ange bienfaisant qui semblait être venu tout exprès de Soleure pour le délivrer de la tentation diabolique de se faire moine ». Il ne renouvela pas, ce soir-là, son exploit de la veille, mais il apprit de son domestique Le Duc, un vrai type de valet du répertoire, que sa belle inconnue s'appelait Madame de *** et qu'elle était nouvellement mariée à un homme d'âge avancé.

> Le lendemain, sachant qu'elle devait partir de bonne heure, je me mis à ma fenêtre pour la voir monter en voiture, mais j'avais eu soin de placer le rideau de manière à ne pas être vu. Mme de... monta la dernière, et faisant semblant de vouloir s'assurer s'il pleuvait, elle ôta son bonnet de satin et leva la tête. Ecartant aussitôt le rideau d'une main et ôtant mon bonnet de l'autre, je la saluai en lui envoyant un baiser du bout des doigts. A son tour, elle me salua de l'air le plus gracieux et me paya de mon baiser par le plus aimable sourire [1].

Après cela, Casanova n'avait plus rien à faire à Zurich : tous ses désirs galopaient sur la route de Soleure derrière la voiture à quatre chevaux où il ne cessait de voir un bonnet de satin bleu avec une houppe d'argent tombant sur l'oreille. Sa pensée se porta ensuite vers sa vieille amie la marquise d'Urfé, à laquelle il demanda une lettre de recommandation très pressante pour M. de Chavigny, ambassadeur de Sa Majesté Très Chrétienne Louis XV à Soleure.

---

[1] *Mémoires*, IV, 300.



Le Pont de Zurich et l'Auberge de l'Epée.

CHAPITRE II

L'HOTE DE L'AMBASSADEUR DE FRANCE A SOLEURE

Le *Kiltgang*. — Soleure au XVIIIme siècle. — Portraits de Casanova. — M. de Chavigny. — Voltaire à Soleure. — Réception à l'ambassade. — Représentation de l'*Ecossaise*. — La maison de campagne de Casanova. — La belle gouvernante et son histoire. — Les invités de Casanova. — Le marquis de Chauvelin. — Un rendez-vous nocturne. — Déconvenue. — Qui est la belle amazone ?

QUELQUES jours plus tard, il roulait à son tour sur la grand'route de Zurich à Soleure. Comme elle reliait les deux pôles de la vie politique de la Suisse du XVIIIme siècle, le *Vorort* du louable Corps helvétique et l'ambassade de France en Suisse, qu'elle passait par Baden, qui restait un des lieux de divertissement les plus courus du pays, l'aventurier vénitien dut y rencontrer maint équipage. S'il fallait en croire le texte incertain des *Mémoires*, son itinéraire aurait été singulier, car il raconte qu'en passant à Lucerne, il vit le nonce apostolique qui l'invita à dîner, et, à Fribourg, la femme du comte d'Affri [1], jeune et galante, avec laquelle il passa quelques instants.

Il s'agit évidemment ici, soit d'une interpolation, qui ne pourrait être redressée qu'à l'aide du manuscrit des *Mémoires*, soit d'une confusion, parfaitement explicable : le récit des événements qui nous occupent a été rédigé d'après des souvenirs vieux de plus de trente ans.

---

[1] A la fin de 1757 et au commencement de 1758, au cours d'un voyage en Hollande, entrepris avec l'appui de Choiseul, pour négocier au nom du roi de France un emprunt de vingt millions, puis à la fin de 1759, lors d'un deuxième séjour dans les Provinces-Unies, Casanova s'était trouvé en relations avec M. d'Affry, ministre, puis ambassadeur de France à la Haye.

Il s'agit de Louis Augustin d'Affry, né à Versailles en 1713, mort à Fribourg en 1793. Après avoir servi sous le maréchal de Saxe avec le titre de général, il fut chargé en 1755 d'une mission diplomatique auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies, comme envoyé extraordinaire du roi de France, avec le titre de comte. Ayant réussi à empêcher l'alliance des Provinces-Unies avec

Par contre, Casanova décrit en ces termes une singularité dont il fut témoin à une dizaine de lieues de Soleure :

> Arrêté dans un village pour y passer la nuit, je m'étais emparé du chirurgien que j'avais trouvé à l'auberge, et en attendant le souper que je lui fis partager, je fis avec lui un tour de promenade. Il était nuit tombante, quand, à une centaine de pas, je découvre un homme qui grimpait lestement le mur d'une maison, et quand il fut parvenu à une fenêtre du premier étage, il disparut.
>
> — Voyez, dis-je au chirurgien, c'est un voleur.
>
> Il se mit à rire, puis il me dit :
>
> — Cette coutume doit vous étonner, mais elle est commune à plusieurs pays de la Suisse. Cet homme que vous venez de voir est un jeune paysan amoureux qui va passer la nuit tête-à-tête avec sa prétendue. Demain matin, il la quittera plus amoureux que jamais, car elle ne lui accordera certainement pas les dernières faveurs. Si elle avait la faiblesse de céder à ses désirs, il est probable qu'il ne l'épouserait pas, et alors elle trouverait difficilement un autre époux [1].

Dans ce trait de mœurs exactement noté, chacun aura aussitôt reconnu le *Kiltgang*, cette institution originale, que nos délicats paysagistes du XVIIIme siècle ont illustrée avec tant de grâce et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans certaines régions du cœur de la Suisse où le progrès n'a pas encore tout enlaidi et banalisé.

Un voyageur français, J.-B. de La Borde, qui a publié en 1781 des *Lettres sur la Suisse*, dit de Soleure :

> La ville est assez belle et la mieux bâtie de la Suisse après Berne. L'ambassadeur de France y réside ordinairement et la vie qu'on y mène est à peu près celle des Français. On y parle leur langue plus que celle du pays, et Soleure est peut-être la seule ville de la Suisse où un Français ne soit point étonné de se trouver.

Dans cette petite cité, hérissée de tours et de clochers, bastionnée à la Vauban, entourée d'une ceinture de pierre au-dessus de laquelle verdoyait

le roi de Prusse, il fut élevé, en janvier 1759, au rang d'ambassadeur. Lorsqu'il quitta son poste, en 1762, il obtint les fonctions de colonel général des Gardes suisses et grisons.

En cette qualité, il joua un rôle sous la Révolution ; quelques mesures, entachées de libéralisme, le brouillèrent avec la cour ; plus tard, il fut maltraité par le club helvétique de Paris, parut à la barre de la Convention après la fuite de Varennes. Avant le Dix Août, il avait passé ses fonctions de commandant de la Garde Suisse au marquis de Maillardoz, mais après la prise des Tuileries et le massacre des Suisses, il fut interrogé par le tribunal révolutionnaire. Il se retira ensuite dans son château de Saint-Barthélemy près de Lausanne et mourut le 10 juin 1793. Il fut le père de Louis d'Affry, premier landamman de la Suisse sous l'Acte de Médiation.

D'après LUTZ : *Nekrolog Denkwürdiger Schweizer*, Aarau 1812 et *Etrennes fribourgeoises* 1874.

[1] *Mémoires*, IV, 304.



Par D. Herrliberger.

déjà sur les esplanades le dôme des grands arbres, vivait en effet une des sociétés les plus brillantes et les plus mondaines de la Suisse d'alors. Le palais de l'ambassade de France, appelé la Cour, en formait le centre. « Le séjour que j'y ai fait, raconte David de Merveilleux en 1739, me fait considérer Soleure comme une citadelle, dont l'ambassadeur de France est gouverneur. »[1] Sur le pavé des rues étroites, où les vieilles maisons à encorbellements dressaient leurs pignons à poulie près des belles demeures à mascarons des patriciens enrichis au service de France, roulaient à grand bruit les lourds carrosses des avoyers, des bourgmestres, des diplomates. Dans ce décor à la fois gothique, Renaissance et rococo, les bourgeois en costume suranné se mêlaient aux gens de l'ambassadeur qui paradaient dans leurs beaux gilets brodés, leurs manches à parements, leurs longues cannes à pommeau d'ivoire. Près de la fontaine où la Justice aux yeux bandés tient en équilibre les plateaux de sa balance, des groupes se saluaient cérémonieusement, des tricornes noirs découvraient des perruques poudrées. Des dames en corsages montants, en robes plissées, entraient à l'église des Jésuites, dont la porte s'ouvrait entre des colonnades torses ; au haut de la vieille tour noire qui domine la place du Marché, le jaquemart de la grande horloge sonnait les heures, et le cadran marquait le cours du soleil et de la lune dans les constellations du zodiaque. En aval du pont de Wengi, les chalands et les radeaux, descendant au fil de l'eau, venaient s'amarrer devant l'entrepôt du Landhaus, au long du quai encombré de futailles, de sacs de blé, de ballots de sel. Tout auprès, le palais louisquatorzien de l'évêque étendait, en bordure de la rivière, son beau jardin à la française. A quelques pas de là, la vaste hôtellerie de la *Couronne*, munie, par l'autorité, de privilèges spéciaux, ouvrait aux voyageurs de distinction ses appartements accueillants. En face, la demeure patricienne de la famille de Roll, sobre et de belle ordonnance, montrait son perron à balustrade. Mais elle n'était pas alors dominée par l'escalier monumental et l'élégante façade blanche de St-Ours. A l'endroit où s'élève maintenant la majestueuse église de l'architecte tessinois Pisoni, la vieille collégiale romane du chapitre de St-Ours se dressait encore, délabrée, décrépite et délaissée.

Par une petite pente, on arrivait au quartier officiel, où voisinaient l'hôtel du gouvernement et celui de l'ambassade, séparés par la grande église des Franciscains et, — surmonté par son haut pignon en escalier, — le vieil

[1] *Amusements des Bains de Bade*, p. 19.

arsenal où l'on conservait les armures bourguignonnes et les drapeaux déchiquetés de Novare.

L'hôtel gouvernemental est encore là, avec ses deux tourelles à clochetons, ses larges croisées carrées, sa jolie façade grise, aux colonnes cannelées, sa vaste porte cintrée que surmonte un fronton où s'abrite un cartouche aux armes de la République de Soleure. On y accède par un escalier de sept marches au sommet duquel les députés du Corps helvétique en manteau noir, collerette blanche et bas de soie, recevaient les ambassadeurs qui s'avançaient, couverts de chamarrures, entre une double haie de hallebardiers.

Le palais de l'ambassade était une très vaste construction. De la façade principale, d'une régularité impressionnante, se détachaient deux ailes qui formaient une cour spacieuse, sillonnée sans cesse par les conseillers, les secrétaires, les trésoriers attachés au service des envoyés que, de François Ier à Louis XVI, tous les rois de France accréditaient auprès des cantons suisses.

Depuis la chute de l'ancien régime, le palais des ambassadeurs a subi bien des vicissitudes. C'est en vain qu'on y chercherait aujourd'hui la trace des lambris dorés, des plafonds à moulures, le reflet des lustres dans les glaces. Il servit de caserne, puis d'école et de bibliothèque cantonale [1].

Au delà des remparts, là où s'étendent aujourd'hui des quartiers industriels, c'était, tout de suite, la grâce rustique des vergers et des bois. Rien ne rompait le bienfaisant silence de la campagne que les sonneries des monastères, dont les grands toits bruns à clocheton perçaient les groupes d'arbres : il y avait le couvent des Visitandines, celui des Jésuites, celui de Saint-Joseph qui, sur la route de Bâle, formait un hameau paisible, celui des Capucins, dont l'église contient un tableau fameux de l'école flamande.

Des portes de la ville — voûtes noires flanquées de deux bastions massifs et trapus — partaient de belles allées. De loin en loin, la route longeait de hauts murs, où s'ouvrait une grille seigneuriale qui laissait entrevoir quelque belle façade à pilastres, surmontée d'un toit Mansard. C'étaient les maisons de campagne où les patriciens soleurois, dans l'agréable compagnie de l'ambassadeur et de sa suite, venaient se délasser de la vie des camps.

[1] Pendant la guerre, il fut transformé en hôpital pour les soldats atteints de maladies dites spéciales. Dans cet établissement, qui suscita de vives polémiques de presse, nos miliciens victimes de l'amour couchaient, sans s'en douter le moins du monde, dans les salles de bal des ambassadeurs de France.

En arrivant dans cette ville, où il allait passer les semaines les plus animées de son séjour en Suisse, Casanova trouva une lettre de Mme d'Urfé, en contenant une seconde du duc de Choiseul, le tout puissant ministre de Louis XV, pour M. de Chavigny. Il se hâta d'aller la déposer, avec sa carte, à l'ambassade et reçut, le jour même, une invitation à dîner de la part de l'ambassadeur.

Casanova se trouvait dans les meilleures dispositions d'esprit. « Je me proposais, écrit-il, de jouer à Soleure un personnage imposant. J'avais beaucoup d'argent et je n'ignorais pas qu'avec cet heureux métal on éblouit les yeux les plus ternes comme les plus brillants. » [1] Il était alors dans toute sa gloire d'aventurier, de joueur et de personnage déjà légendaire. Le siècle l'avait déjà vu partout, avec son visage bistré et gai, son corps robuste, son jarret nerveux de danseur de furlana, ses mains habiles et dangereuses de manieur de cartes, son linge fin, ses beaux habits, ses bijoux, ses bagues et ses breloques.

Le prince de Ligne, qui l'a connu beaucoup plus tard, a tracé son portrait sous le nom d'*Aventuros,* dans ses *Mémoires,* publiés à Paris en 1828 :

> Ce serait un bien bel homme s'il n'était pas si laid : il est grand, bâti en hercule, mais un teint africain ; des yeux vifs, pleins d'esprit, à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent l'air un peu féroce, plus facile à être mis en colère qu'en gaieté.

Mais le consul Bandiera, qui le vit à Ancône en 1772, soit douze ans après son séjour en Suisse, l'a dessiné sous des traits qui devaient être plus vivement marqués encore sur un homme de 35 ans que sur un homme de 47. Il le montre

> le visage loyal, la tête haute, grand de taille, de bon et vigoureux aspect, très brun de carnation, l'œil vif, cheveux courts et châtains, d'un caractère hardi et inquiet, mais surtout plein de faconde spirituelle et savante.

Tel il se présenta chez le fin vieillard qui résidait depuis sept ans pour le compte du roi de France à Soleure. M. de Chavigny était alors âgé de 73 ans, et comme la plupart de ses prédécesseurs à ce poste de première importance, il avait fait une brillante carrière. S'il faut en croire Saint-Simon, Théodore de Chavigny, comte de Toulongeon, s'appelait, plus bourgeoisement, Chavignard. Il avait été successivement ministre en Angleterre, envoyé extra-

---

[1] *Mémoires,* IV, 305.

ordinaire auprès du roi de Danemark, ambassadeur en Portugal. Il passait pour un des plus habiles négociateurs de l'Europe, et c'est en cette qualité qu'il fut envoyé, en 1743, en Allemagne, pour jeter les bases d'alliances entre la France et les princes allemands. Avec le maréchal de Noailles, il combina tout un plan pour soutenir l'empereur Charles VII qui disputait à Marie-Thérèse la succession d'Autriche. Ses efforts aboutirent à la signature, entre Charles VII, le roi de Prusse, l'électeur palatin et le roi de Suède, de l'Union de Francfort, qui fut considérée comme un grand succès diplomatique de la France. Par cette mission

> il justifia la réputation de dextérité, d'habileté et de pénétration qu'il s'était acquise, qualités qui, jointes à de la franchise, à des manières agréables et à la connaissance de presque toutes les cours de l'Europe, en faisaient un des ministres les plus accomplis de son temps.[1]

Après le traité de Francfort, qui répondait entièrement aux vues de la cour, Chavigny retourna à Lisbonne. Lorsqu'il quitta cette résidence, on l'envoya en 1749 comme ambassadeur à Venise, où il resta jusqu'en 1751. Le 20 avril 1753, par lettre datée de Versailles, Louis XV l'accréditait comme ambassadeur auprès du Corps helvétique, poste qu'il occupa en juin de la même année.

Autrefois comme aujourd'hui, les diplomates français saisissaient avec empressement les occasions d'aller respirer de nouveau, pendant quelque temps, l'air de Paris. Pendant sa mission en Suisse, Chavigny fit plusieurs voyages en France : ainsi, le 7 juillet 1759, il annonce au Corps helvétique son retour de Versailles, et le 20 septembre 1760, soit quelques mois après le départ de Casanova de Soleure, il notifie son retour « de sa province ».

La grande préoccupation de tous les ambassadeurs qui se succédèrent à Soleure de 1715 à 1777, fut le renouvellement du traité d'alliance entre la France et les cantons suisses. Le fameux traité, signé en 1663 entre la Confédération et la couronne de France, ce pacte solennellement consacré à Notre-Dame de Paris et illustré par la superbe tapisserie des Gobelins, conservée au Musée national de Zurich, était arrivé à échéance à la mort de Louis XIV en 1715. Ce renouvellement se heurta, dès le début, à des obstacles provenant des discordes religieuses qui, avivées depuis la deuxième guerre de Vilmergue, empêchaient toute action commune des Suisses dans la question de l'alliance

[1] *Biographie universelle.*

française. Pendant plus d'un demi-siècle, les diplomates les plus expérimentés de la couronne de France épuisèrent leurs efforts. Renonçant à entamer des négociations formelles sur la grande œuvre, Chavigny chercha surtout à convertir, dans des entretiens confidentiels, certaines personnalités influentes des *Vororts* évangéliques. Il était dévolu au marquis de Vergennes de conclure enfin, à Soleure, le traité du 28 mai 1777, qui devait être le dernier pacte d'alliance entre la Suisse et la France.

Parmi les diplomates qui s'attelèrent à cette importante affaire. Chavigny fut certainement un des plus bienveillants à l'égard de la Suisse. Ses sentiments de sincère amitié se lisent sous les formules de chancellerie de la lettre de rappel, que de sa terre de Toulongeon sous Autun, il adressa, le 9 juillet 1762, au Louable Corps helvétique :

Magnifiques Seigneurs, écrivait-il, tout a son terme et il était temps d'en mettre un à une carrière rarement aussi longue et aussi laborieuse qu'a été la mienne dans les affaires publiques, de donner enfin quelque relâche à une santé également usée par le travail et par les ans. Les bontés du Roi et les suffrages de ses ministres y ont tout à la fois compâti et concouru ; de toutes les circonstances que je devais désirer, c'est celle qui pouvait honorer et soulager le plus mes vieux jours ; mes derniers efforts, Magnifiques Seigneurs, vous ont été consacrés et c'est de toutes les époques de mes services, celle qui pouvait m'en rendre la fin plus consolante et plus glorieuse.

Il me sera bien doux de me rappeler au moins quelquefois une confiance aussi soutenue que celle que vous m'avez accordée, ensemble et séparément, et qui ne m'a pas peu aidé à remplir divers objets plus importants les uns que les autres à la vue d'affermir votre bonheur et votre tranquillité soit intérieure soit extérieure, de prévenir et d'écarter pour jamais ce qui aurait pu troubler, ou plus tôt ou plus tard, l'une et l'autre. [1]

Comme on le verra par la suite de ce récit, Chavigny était en relations suivies avec Voltaire. Ces rapports dataient d'au moins trente ans. Le philosophe de Ferney, qui avait habité l'Angleterre de 1726 à 1729, s'intéressa à la mission que Chavigny remplit dans ce pays quelques années plus tard. Le 14 avril 1732 il écrivait à l'un de ses correspondants, Thiériot :

Je ne suis point surpris de l'affection que vous ressentez déjà pour M. de Chavigny : c'est un de ces hommes nés pour réussir partout, pour égayer le sombre Allemand, adoucir l'orgueilleux Anglais, causer avec le Français et négocier avec le subtil Italien. Je sais qu'il était fort aimé du dernier roi George et de toute sa cour. Je ne cherche point à deviner si la commission dont il est chargé

[1] Archives de l'Etat de Berne.

aujourd'hui lui est aussi favorable que celle qu'il eut autrefois ; mais quel que soit le pied sur lequel il traite maintenant avec les Anglais, je suis certain que sa personne sera très bienvenue, même quand son message déplairait.

De Genève, Voltaire vint plusieurs fois rendre visite à son ami à Soleure. Ce fut notamment le cas en mai 1756. Son secrétaire Collini, qui note ce voyage dans ses *Mémoires,* croit que Chavigny proposa à l'ancien ami de Frédéric II de retourner à Potsdam pour une négociation secrète, ce que Voltaire eut la prudence de refuser. Deux ans après, Voltaire se trouvait de nouveau chez l'ambassadeur, ainsi que le prouve une lettre qu'il adresse, de Soleure, à l'abbé de Bernis, le 19 août 1758.

L'ambassade de M. de Chavigny à Venise fut le sujet, qu'avec son à propos et sa verve ordinaires, Casanova introduisit dans sa première conversation avec son hôte. Il y avait seize personnes à table ; le cuisinier de son Excellence était parfait ; derrière chacun des convives, assis dans des fauteuils à dossier ovale, se tenait un grand laquais à la livrée de l'ambassadeur.

En disant que M. de Chavigny avait été ambassadeur à Venise « trente ans auparavant », l'auteur des *Mémoires* commet une erreur chronologique que peut expliquer et excuser la variété et la multiplicité de ses aventures. Le séjour de l'ambassadeur de la cité des doges se plaçait, on vient de le voir, entre 1749 et 1751, et remontait donc à une dizaine d'années. A cette époque, Casanova n'avait passé dans sa ville natale que quelques mois. Il y était rentré au commencement de 1750, après avoir couru l'Italie du nord ; en juin de la même année, il partait pour Paris. Il ne connaissait donc pas M. de Chavigny, mais savait par contre « une foule d'anecdotes où il avait joué un rôle ». Son protecteur M. de Bragadin l'avait, entre autres, instruit des amours du résident français avec la célèbre Stringhetta. Casanova, tout à fait dans son élément, sut si bien raviver les souvenirs vénitiens de l'aimable vieillard, que celui-ci, rajeuni par l'évocation de ses galanteries d'antan, l'assura que depuis sa résidence à Soleure, jamais dîner ne lui avait paru aussi agréable.

Tout en bavardant, Casanova ne manquait pas de jeter de nombreux regards sur les invités qui affluaient dans les salons de l'ambassade. Il n'eut pas le bonheur d'y découvrir sa belle amazone de Zurich. Par contre, il remarqua deux dames qui l'examinaient attentivement et reconnut au premier coup d'œil deux des compagnes de voyage de Mme de ***. Il s'esquiva sans faire semblant de les reconnaître.

Le lendemain, M. de Chavigny vint le voir à son hôtel et lui raconta sur

un ton moitié sérieux, moitié plaisant, qu'après son départ, les deux dames l'avaient prévenu de se tenir sur ses gardes, car sous son brillant convive de la veille, elles devinaient le sommelier de leur auberge de Zurich.

Aussitôt Casanova de désabuser l'ambassadeur en lui racontant la scène de l'*Epée*. M. de Chavigny prit « un plaisir infini » à cette galante aventure et arrangea, pour le jour même, un dîner où le faux sommelier devait se rencontrer avec la dame de ses rêves.

Mme de *** y parut dans une nouvelle parure qui la rendait ravissante. Son mari l'accompagnait. Casanova ne le trouva ni si vieux, ni si jaloux qu'il se l'était imaginé. Pendant le repas, auquel assistaient également les deux dames de la veille, et qui se passa en aimables propos, on convint de jouer l'*Ecossaise* de Voltaire. Les rôles furent, incontinent, distribués. Mme de *** eut celui de l'héroïne, M. de Chavigny prit celui de lord Monrose, qui convenait à son âge et à son état, et Casanova s'attribua celui de Murray, l'amoureux de la pièce.

Mais déjà le galant Vénitien faisait, sans s'en douter et surtout sans s'en soucier, une nouvelle conquête. Sa belle prestance et sa faconde ne laissèrent pas insensible une des dames chaperonnesses de la jolie Mme de ***. « Cette femme, dit-il, était veuve, entre trente et quarante ans ; elle avait le teint jaunâtre, l'œil noir et vif, le regard perçant et la mine méchante. » [1] Elle souffrait en outre de la disgrâce d'une jambe un peu plus courte que l'autre. Faute de mieux, elle se contenta du seul rôle qui restait à distribuer, le plus ingrat : celui de lady Alton.

S'annonçant comme novice dans l'art de la scène, Casanova commit la sottise de prier sa boiteuse de vouloir l'instruire. Pour mieux cacher son jeu avec Mme de ***, il fit une cour lointaine et respectueuse à lady Alton.

Les répétitions se suivirent pendant plusieurs jours, entrecoupées de dîners, de parties de campagne et de bals. Casanova était le boute-en-train de tous ces divertissements.

Tout ce qu'il y avait de mieux à Soleure assista à la première représentation de l'*Ecossaise*. Cette comédie de Voltaire était la dernière nouveauté du jour. Ce fut quelques semaines plus tard seulement, le 26 juillet, qu'avec un succès médiocre, elle affronta, pour la première fois, à la Comédie française, les feux de la rampe. Soleure battait Paris !

Il faut s'armer d'une certaine patience pour relire aujourd'hui cette

---

[1] *Mémoires*, IV, 312-313.

œuvre fade et languissante. Le faux pathétique dont elle est imprégnée nous paraît fort ridicule.

L'*Ecossaise* est une satire personnelle dirigée par Voltaire contre Fréron. La scène se passe à Londres, dans un café, d'où l'on accède à des appartements meublés, dont le propriétaire est maître Fabrice. Frélon, écrivain de feuilles, nom transparent sous lequel Voltaire a voulu ridiculiser Fréron, est un des principaux habitués de cette maison, où s'est réfugiée une jeune dame Ecossaise, qui se cache sous le nom de Lindane. Lindane est aimée de lord Murray, fils d'un homme qui a proscrit et persécuté son père, lord Monrose, dont toute la famille a péri, à l'exception d'une fille, qui n'est autre que Lindane. Monrose, qui a complètement perdu la trace du seul enfant qui lui reste, se réfugie aussi chez maître Fabrice, sans savoir que sa fille habite sous le même toit.

Lady Alton, une ancienne maîtresse de lord Murray, découvre l'inclination de l'homme qu'elle n'a pas cessé d'aimer. Voulant se venger de sa rivale, elle paie Frélon pour espionner Lindane, que la police suspecte parce qu'elle se cache, qu'elle est Ecossaise et que ce pays est en rébellion contre l'Angleterre. Lady Alton, femme passionnée et vindicative, obtient l'ordre d'arrêter Lindane, mais la jeune fille est sauvée par la caution que verse généreusement pour elle un marchand anglais, du nom de Freeport ; c'est le seul personnage original de la pièce ; Voltaire a voulu représenter en lui un type de puritain britannique.

Lord Murray qui, entre temps, a découvert la véritable identité de Lindane et appris la présence à Londres de Monrose, l'homme que son père a persécuté, veut tout réparer. Tandis qu'il court faire des démarches pour délivrer Lindane, celle-ci se trouve fortuitement en présence de Monrose, qui la reconnaît pour sa fille. Monrose lui raconte qu'il n'est venu à Londres que pour chercher Murray et le tuer. Pour sauver son amant, Lindane conjure son père de renoncer à son projet et de quitter immédiatement Londres avec elle. Au milieu de cette scène, Murray survient. Lindane ignore encore qu'il a découvert sa véritable identité et croit toujours qu'il l'aime sans la connaître. Murray se jette à ses pieds et lui déclare qu'il sait tout.

LINDANE : Eh bien ! vous me connaissez : vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à mort ; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher. Et vous, son fils, *vous, vous osez m'aimer !*

LORD MURRAY : *Je vous adore et je le dois.* Mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous ; confondons ensemble deux noms ennemis !

Comme Murray apporte en même temps la grâce de Monrose, tout se termine selon les vœux des amants.

S'il faut en croire Casanova, cette pièce remporta à Soleure un vif succès.

La boiteuse fut ravie de faire horreur dans son rôle, se figurant bien que sa personne n'avait été pour rien dans l'effet qu'elle avait produit. M. de Chavigny arracha des larmes : on dit qu'il avait joué mieux que le grand Voltaire. Quant à moi, je me souviens que je fus près de m'évanouir quand, à la troisième scène du cinquième acte, Lindane me dit :

Quoi ? vous ! vous osez m'aimer !

Elle prononça ces mots avec un ton de mépris si énergique et si vrai, qui sortait même de l'esprit de son rôle, que tous les spectateurs couvrirent ces mots d'un tonnerre d'applaudissements. J'en fus piqué et presque décontenancé, car il me semblait qu'elle y avait mis une intention directe qui outrageait mon honneur. Je me remis cependant dans la minute de répit que me donna le bruit des applaudissements, et je répondis, en forçant pour ainsi dire l'esprit de mon rôle :

Oui ! je vous adore et je le dois.

Je mis tant de tendresse et de pathétique dans l'expression, que les applaudissements et les bravos firent retentir la salle, et les *bis ! bis !* de quatre cents personnes me forcèrent à répéter ces mots qui partaient alors du fond de mon cœur. [1]

Quelques jours plus tard, M. de Chavigny montra à Casanova une lettre de Voltaire « où cet homme célèbre lui témoignait sa reconnaissance pour le rôle de Monrose qu'il avait joué dans l'*Ecossaise.* »

Cet intéressant document ne se trouve malheureusement dans aucun des recueils de la correspondance de Voltaire.

Plusieurs mois après, à Gênes, Casanova traduisit en italien l'*Ecossaise* pour les comédiens de cette ville. « La comédie fut portée aux nues. Le théâtre, très grand, était encombré par tout ce que la ville avait de mieux. Les comédiens, sans souffleur, se surpassèrent et furent vivement applaudis. La pièce eut cinq représentations de suite et la salle ne désemplissait pas. »

Par l'intermédiaire d'un de ses amis genevois, Casanova fit présenter sa traduction à Voltaire et accompagna cet hommage d'une « lettre fort

[1] *Mémoires,* IV, 313.

honnête » dans laquelle il lui demandait pardon d'avoir pris la liberté de travestir en italien sa belle prose française. Hélas ! le solitaire de Ferney fit répondre « clair et net qu'il avait trouvé la traduction mauvaise ».

Chatouilleux et susceptible autant que peut l'être un aventurier doublé d'un homme de lettres, le traducteur de l'*Ecossaise* conçut contre Voltaire une rancune profonde et tenace :

> Mon amour-propre fut tellement irrité de cette nouvelle et de l'impolitesse qu'il commettait en ne répondant pas à ma lettre, à laquelle il ne pouvait pas trouver le défaut qu'il reprochait à ma traduction, que je devins l'ennemi mortel de ce grand homme. Je l'ai critiqué par la suite dans tous les ouvrages que j'ai publiés, croyant me venger en lui faisant du tort, tant la passion m'aveuglait. Je sens aujourd'hui que ces faibles piqûres ne peuvent nuire qu'à moi seul, si jamais mes écrits arrivent à leur adresse [1].

Au milieu des plaisirs de société auxquels donnaient lieu les représentations de l'*Ecossaise* à Soleure, il ne fut pas difficile à l'obligeant M. de Chavigny de ménager à Casanova un tête à tête avec Mme de ***. Au retour d'une partie de campagne où l'on s'était rendu en nombreuse compagnie, il fit, prétextant une affaire, monter le mari dans sa voiture, en priant Casanova de reconduire madame dans un autre carrosse. Les voilà côte à côte... Tirons les rideaux de ce galant équipage qui, sous le tendre feuillage des grands arbres, roulait vers Soleure. Boucher l'aurait enguirlandé d'Amours et fait accompagner, à l'arrière, de deux Cupidons curieux.

Fort satisfait de ce qu'il a obtenu et plus encore de ce qu'il lui est permis d'espérer, Casanova décide sur le champ de passer à Soleure autant de temps qu'il lui en faudra pour être parfaitement heureux. Il se met en quête d'une maison de campagne, « projet beaucoup plus raisonnable que celui de me faire moine », note-t-il. M. de Chavigny, devenu le confident de cette intrigue amoureuse, met à la seconder toute l'expérience acquise au cours de sa longue carrière. Cette affaire, remarque avec un aimable scepticisme le ministre de Louis XV, est « beaucoup plus importante et beaucoup plus délicate que la plupart des affaires diplomatiques dont on fait tant de bruit ».

Elle fut, en effet, menée très diplomatiquement. Sous la tutelle de l'ambassadeur, Casanova commença par simuler une maladie, afin de détourner les soupçons et d'avoir un prétexte pour aller respirer l'air des champs. L'air

[1] *Mémoires*, V, 135.

de la campagne était précisément la marotte d'un docteur fort à la mode à cette époque, le docteur Herrenschwand.

Quelques années auparavant, Casanova avait connu à Paris le célèbre médecin suisse de ce nom, que nous retrouverons au cours de ce récit. Chavigny l'informa que le Herrenschwand de Soleure était le frère du Herrenschwand de Paris. La biographie de ce fameux médecin reste à faire ; on est encore mal renseigné sur sa personne et sa brillante carrière à l'étranger. On sait que son frère était un économiste distingué et qu'il fonctionna longtemps comme grand juge des régiments suisses capitulés au service de France, qui avaient leur propre juridiction. Un troisième frère aurait-il été médecin à Soleure ? Il est impossible d'admettre que le Herrenschwand qui, moyennant un double louis, ordonna à Casanova six semaines à la campagne et des bains froids, fut celui qu'il avait rencontré dans les salons de Paris. L'aventurier n'aurait pas manqué de consigner le fait et de renouveler une connaissance qui, à Soleure, semble s'être bornée à une consultation médicale.

Le second office de M. de Chavigny consista à insinuer au mari de la belle amazone que Casanova était le seul homme pouvant engager le duc de Choiseul, qui cumulait les fonctions de ministre des relations extérieures de Louis XV, et celles de colonel général des Suisses [1], à faire accorder à un neveu qu'il avait dans les Gardes Suisses sa grâce pour s'être battu en duel à la Muette et avoir eu le malheur de tuer son adversaire.

Il ne fut pas difficile à Casanova de trouver l'occasion de faire part de ses projets à son « enchanteresse ». Celle-ci l'engagea à choisir la maison de campagne que son mari lui proposerait. M. de *** lui parla, en effet, d'une habitation charmante « auprès de l'Aar ». Les deux hommes l'allèrent voir le lendemain dans une berline à quatre chevaux, ordonnée par le Vénitien avec sa prodigalité habituelle.

En moins d'une heure, raconte-t-il, nous arrivâmes au but de notre course, et je trouvai une maison délicieuse et assez vaste pour y loger toute la cour d'un prince du Saint-Empire. Outre la salle (de bal) que je trouvai magnifique, ce que je remarquai avec beaucoup de plaisir, ce fut un cabinet disposé en boudoir tout tapissé de belles gravures d'un goût exquis. Un beau jardin et des jets d'eau variés, un local très convenable pour servir de bain, plusieurs beaux appartements très

---

[1] Ce fut le 27 février 1762 seulement qu'il assuma cette charge. MAY : *Histoire militaire des Suisses*.

bien meublés, une belle cuisine, en un mot tout me plut, et je priai M. de... de se charger du marché de manière que je pusse m'y établir le surlendemain [1].

Dans les environs de la ville, il n'existe pas, « auprès de l'Aar », de maison de campagne répondant à cette description, si ce n'est peut-être le château de Landshut qui était un bailliage bernois, à une lieue et demie de Soleure, ce qui peut correspondre à une heure de voiture, surtout à quatre chevaux ; Landshut, il est vrai, n'est pas au bord de l'Aar, mais de l'Emme. L'erreur serait excusable de la part d'un étranger qui, en fait de géographie, s'intéressait surtout à la géographie féminine. Au bord de l'Aar, on rencontre, à une demi-lieue à l'est de la ville, le château d'Emmenholz, un corps de logis, flanqué de deux tourelles, datant du XVIIme siècle ; mais ce manoir est si modeste que Casanova ne s'en serait guère contenté. On pourrait penser aussi au charmant château de Bleichenberg, situé au milieu de beaux jardins sur une colline au sud de Soleure, d'où l'on aperçoit le cours de la rivière. Il est possible que la maison de campagne de Casanova ait été le château de Riemberg, situé sur une colline de la rive droite de l'Aar, non loin du village de Nennigkofen, à une lieue de Soleure. Ce château, vaste et luxueusement meublé, appartenait, comme les deux précédents, à la famille de Roll. Il fut détruit et pillé [2], par les habitants du village en 1798.

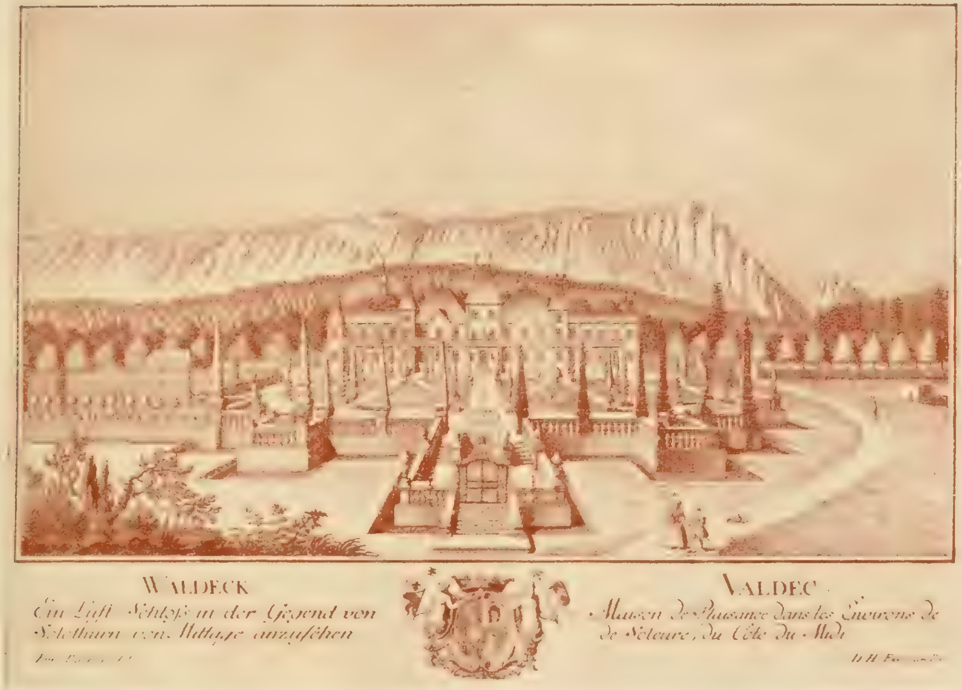
L'édifice le plus conforme à la description des *Mémoires* est le beau château de Waldeck, à moins d'une demi-lieue de Soleure, mais éloigné de l'Aar de près d'un kilomètre. Cette résidence, qui passait pour une des plus élégantes de la Suisse et dont nombre de vieilles gravures ont popularisé les fines tourelles et les gracieux pavillons, avait été construite à la fin du XVIIme siècle par Jean-Victor de Besenval de Brunstatt, avoyer de Soleure. Waldeck est aujourd'hui encore, entouré d'un parc magnifique d'où l'on domine la plaine de l'Aar. Si Casanova n'y logea pas, il y vint souvent, car, au temps de M. de Chavigny, cette charmante habitation servait de résidence d'été aux ambassadeurs de France [3] et c'est là qu'eurent lieu les parties de campagne où, sous l'œil indulgent du vieux diplomate, notre héros se rencontrait avec Mme de ***.

Il devait se passer bien des choses dans la maison de campagne de Casanova. M. de Chavigny s'était chargé de recruter le personnel nécessaire : deux laquais, un bon cuisinier et une femme de chambre-gouvernante. En

[1] *Mémoires*, IV, 324.

[2] Martin Gisi : *Französische Schriftsteller in und von Solothurn*. Soleure, 1898.

[3] *Dictionnaire géographique de la Suisse*.



Em. Büchel del.

entrant dans l'appartement qu'il devait occuper, le protégé de l'ambassadeur fut agréablement surpris d'y trouver une fort jolie personne qui s'approcha de lui d'un air modeste pour lui baiser la main : c'était sa gouvernante. Sa première idée en face de cette « personne belle, bien élevée, de vingt-quatre à vingt-cinq ans tout au plus, » et qui lui semblait faite bien plus pour être sa maîtresse que sa gouvernante, fut que M. de Chavigny avait voulu lui jouer un bon tour.

La jeune dame lui apprit qu'elle était Lyonnaise, veuve et qu'elle s'appelait Dubois. Continuant l'inspection de ses gens, le nouveau maître de céans descendit à la cuisine, où il trouva un cuisinier de bonne mine, du nom de Rosier. Il avait connu son frère au service de l'ambassadeur de France à Venise, son galant ami l'abbé de Bernis [1]. Il trouva encore deux valets à l'air intelligent, dont le premier lui annonça qu'il lui servirait tous les vins qu'on lui demanderait. Il visita aussi son bain, où déjà un garçon apothicaire préparait « diverses choses ». Enfin il fit un tour dans le jardin et, avant de rentrer, passa chez le concierge, où il trouva nombreuse famille et des filles qui n'étaient pas à dédaigner.

Le voilà maintenant installé en tête à tête avec « sa trop belle gouvernante ». Après le souper, elle lui raconta son histoire. Née à Lyon, ses parents la menèrent très jeune à Lausanne, où son père, qui était au service de « Mme d'Ermance », la laissa orpheline à l'âge de quatorze ans. Mme d'Ermance, la prit chez elle. A dix-sept ans, la jeune fille entre chez lady Montaigu, en qualité de femme de chambre. Quelque temps après, elle devint l'épouse de Dubois, le vieux domestique de sa maîtresse. Puis lady Montaigu partit avec ses gens pour l'Angleterre où, au bout de trois ans, Mme Dubois perdit son mari à Windsor. Sa santé périclitant, elle revint à Lausanne auprès de sa mère et fut engagée par une dame anglaise qui l'aurait emmenée en Italie « si elle n'avait conçu des soupçons sur le jeune duc de Rosbury, qu'elle aimait » et qu'elle croyait amoureux de sa jolie soubrette.

Il y a quatre jours, dit en terminant Mme Dubois, que M. Lebel, maître d'hôtel de l'ambassadeur, vint me demander si je voulais entrer au service d'un seigneur italien en qualité de gouvernante aux conditions que vous connaissez. J'y ai consenti dans l'espoir de voir l'Italie.

---

[1] Dans la *Lettre à Snetlage*, ouvrage publié par Casanova à Dux, se trouve le passage suivant :

« Un ministre de France qui résidait à Venise, et qui mourut à Rome cardinal il y a deux ans, avait à son service un excellent cuisinier. Ce cuisinier, qui s'appelait du Rosier, devint mon ami... »

C'est ainsi que la Dubois fit son entrée dans la galerie des héroïnes casanoviennes.

Mme d'Ermance, dont il vient d'être question, était cette charmante Louise de Seigneux qui avait été mariée, le 7 juillet 1754, à David-Louis, baron de Constant de Rebecque, seigneur d'Hermenches. Né à Lausanne en 1723, capitaine au service des Etats-Généraux, ami et correspondant de Voltaire, il était un brillant cavalier et un homme du monde accompli [1]. Louise de Seigneux, une des plus jolies femmes de son temps, fut un des ornements de la société lausannoise qui se pressait dans les salons de Voltaire. M. et Mme d'Hermenches, par leur figure et leurs talents, brillaient au premier rang parmi les acteurs de la troupe d'amateurs que Voltaire faisait jouer sur son théâtre improvisé de Monriond.

Le mariage de Constant d'Hermenches et de Louise de Seigneux ne fut pas heureux ; les époux finirent par se séparer. Mme d'Hermenches mourut subitement, le 15 décembre 1772, en prenant le thé chez son amie Mme de Watteville ; son mari lui survécut treize ans et mourut à Paris, maréchal de camp, et après s'être couvert de gloire pendant la campagne de Corse où, à la tête de ses grenadiers, il s'empara du fameux Barbaggio, le lieutenant de Paoli.

Il serait fort agréable de pouvoir admettre que lady Montaigu, la seconde maîtresse de la Dubois, ait été l'intrépide voyageuse lady Marie Wortley Montague, une des figures les plus originales du siècle. Epouse d'un député au parlement britannique qui devint ambassadeur à Constantinople, elle s'identifia à tel point aux mœurs turques qu'elle obtint du sultan l'autorisation de visiter son sérail. Elle parlait parfaitement le turc et acquit une connaissance approfondie du monde musulman d'alors. Lorsque son mari fut rappelé en Angleterre, les époux visitèrent Tunis et les ruines de Carthage. En Angleterre, tandis que Wortley suivait la carrière politique, lady Marie put se livrer à son goût pour les lettres. A Twickenham, village à trois lieues de Londres, elle forma avec Pope, Addison, Steele, Young et d'autres littérateurs, une petite colonie d'intellectuels qui a joué un rôle dans l'histoire littéraire anglaise.

En 1739, elle se rendit en Italie, séjournant tantôt à Venise, tantôt à Lovere, près du lac d'Iseo. Elle passa 23 années dans ce pays dont elle adopta complètement la langue et les mœurs. S'il est bien vrai qu'elle ne soit rentrée

[1] Constant d'Hermenches fut le correspondant de Mme de Charrière, qui lui adressa de 1760 à 1775 des lettres d'un grand intérêt psychologique. Elles ont été publiées par M. Ph. Godet. (*Lettres de Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches*. Paris-Genève 1909.)

en Angleterre qu'en 1761 [1], on ne voit pas comment la gouvernante de Casanova eût séjourné chez elle en terre britannique entre sa dix-septième et sa vingtième année, soit de 1752 à 1755 environ. Toutefois il n'est pas invraisemblable que Casanova ait fait quelque confusion en rapportant le récit de la jeune femme et que celle-ci ait été réellement au service de lady Montague. Ce qui permettrait de le supposer, c'est que l'auteur des *Mémoires* revient encore, à deux reprises, sur ce fait, qui semble l'avoir frappé en raison sans doute du séjour de lady Montague à Venise où on a pu lui parler d'elle, et en raison de la célébrité européenne de son nom. Quelques jours après son installation, il dit à sa gouvernante : « Je prévois que vous me servirez comme vous serviez lady Montaigu. » Plus tard, lorsque l'intimité fut devenue plus grande, la jolie ménagère égaya Casanova et ses hôtes « par une foule de saillies et les plus piquantes anecdotes sur lady Montaigu ».

On vient de voir que la carrière étrange de cette femme pouvait fournir, en effet, maint récit intéressant. Lady Montague entretint avec Pope, Addison et d'autres célébrités, une correspondance qui la range, pour les qualités de style et d'observation, à côté de Mme de Sévigné. Elle y a des allures masculines et un scepticisme bien de son époque : elle disait, de son sexe, que sa seule consolation d'être femme avait toujours été la certitude de n'en point épouser une. Elle vécut de 1690 à 1762.

Quant au jeune lord Rosebury, Neil Primrose, troisième comte de ce nom, né en 1728, il voyageait effectivement, dans ce temps-là, sur le continent. Quelques semaines plus tard, Casanova le rencontra à Lausanne.

Pendant mon séjour, je me trouvai souvent avec lord Rosburi, qui avait vainement courtisé ma charmante Dubois. Je n'ai jamais connu un jeune homme plus taciturne. On m'avait dit qu'il avait de l'esprit, qu'il était fort instruit et que même il avait de la gaieté ; mais il ne pouvait point dominer sa timidité, qui lui donnait un air de bêtise indéfinissable... Un jour, dînant chez lui, je lui fis une question touchant sa patrie et qui demandait cinq ou six petites phrases. Il me répondit très bien, mais en rougissant comme une jeune fille qui paraît pour la première fois dans le monde [2].

---

[1] Ce passage du *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, par SINNER DE BALLAIGUES (Tome II, p. 82) tend à prouver que le séjour en Italie de Lady Montaigu, n'a pas été ininterrompu :

« La célèbre milady Northly Montaigu, si connue dans le monde par ses lettres et ses voyages, fille du duc de Kingston, mère de milady Bute et d'un fils déshérité, homme aussi singulier, mais moins estimé que sa mère, passant à Genève en 1741, donna à la bibliothèque un tablier d'écorce d'arbre semblable à la plus belle mousseline. Milady Montaigu le donna pour un tablier chinois ; mais on croit plutôt qu'il vient de la Jamaïque ».

[2] *Mémoires*, IV, 430.

Un peu plus tard, à Aix-les-Bains, taillant les cartes à une table de jeu, Casanova vit entrer le silencieux insulaire qui arrivait de Genève avec Smith, son gouverneur, et deux de ses compatriotes.

Il s'approche de moi en me disant : *How do you do?* et sans ajouter une syllabe de plus, il se mit à jouer en invitant ses amis à l'imiter [1].

Tout en continuant à aimer ou plutôt à désirer Mme de ***, Casanova passait des heures fort agréables avec sa charmante Dubois. Dans une intimité chaque jour plus troublante, le temps s'écoulait en conversations curieusement mêlées de philosophie et de galanterie. Nulle devise ne convient mieux à Casanova que cette phrase qui fut dite par une jolie femme à son ami le cardinal de Bernis : *Toujours constant, jamais fidèle.*

Une fâcheuse mésaventure allait contrecarrer ses projets. Un jour, au moment où Casanova se mettait à table avec sa gouvernante, il vit une voiture entrer dans la cour et son « horrible boiteuse » en descendre. Cette femme venait sans façon lui demander la permission de s'installer pour quelques semaines dans un appartement de la maison. Suffoqué, Casanova commença par refuser, puis, devant l'impudente insistance de la mégère, finit par accepter, craignant qu'un refus ne le couvrît de ridicule. M. de Chavigny s'amusa beaucoup de cette effronterie et conseilla à Casanova d'aller la raconter à M. et Mme de ***. Pendant qu'il dînait chez eux, en ami de la maison, Mme de *** trouva un moment pour lui dire qu'il avait bien fait de céder aux exigences indiscrètes de cette affreuse mégère, et que, lorsque M. de Chauvelin, qu'on attendait à Soleure, serait reparti, il pourrait inviter son mari à passer quelques jours chez lui.

L'ambassadeur, qui subissait comme tous les invités de Casanova le charme de la belle gouvernante, devint un hôte assidu de la maison. Lorsque M. de Chauvelin arriva à Soleure, Casanova, prévenu par M. de Chavigny, s'empressa d'aller lui faire sa cour.

Le marquis de Chauvelin était depuis sept ans ambassadeur de France à la cour de Turin. Comme beaucoup de diplomates, il débuta dans la carrière des armes ; capitaine au régiment du roi, il se battit en Italie ; avec le prince de Conti, il avait guerroyé, comme major-général, sur le Bas-Rhin et en Flandre ; maréchal de camp de 1745, il concourut brillamment à la défense de Gênes. Le roi le nomma ministre plénipotentiaire et commandant des

[1] *Mémoires*, V, 7.

troupes de Corse. Il couronna sa renommée militaire en pacifiant pour plusieurs années cette île où l'insurrection régnait à l'état endémique.

L'arrivée d'un personnage aussi considérable constituait un événement pour la société soleuroise. Casanova avait fait la connaissance de Chauvelin à Versailles, chez le duc de Choiseul [1]. Les deux hommes se reconnurent et, comme l'un et l'autre étaient des causeurs charmants, le dîner qu'offrit ce soir-là l'ambassadeur fut particulièrement gai. M. de Chauvelin joignait en effet, à beaucoup de finesse dans l'esprit, le caractère le plus aimable ; il parlait avec grâce et facilité et réunissait tous les talents nécessaires à un négociateur. Homme de goût et de savoir, il était en relations d'amitié avec Voltaire qui, en septembre 1759, écrivait au comte d'Argental :

> Je prie tous les anges de députer M. de Chauvelin, l'ambassadeur, et de lui faire prendre absolument la route de Genève qui est plus courte que celle de Lyon... Nous lui promettons de lui jouer une tragédie et une comédie dans la masure appelée château de Tournay.

Quelques jours plus tard, le 1er octobre, le patriarche de Ferney revient à la charge, par une lettre adressée cette fois-ci au ministre lui-même :

> Si Son Excellence prend le chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner la *Chevalerie* sur mon théâtre grand comme la main, et si elle lui plaît, nous serons bien fiers.

En l'honneur des deux ambassadeurs, Casanova offrit un grand bal dans sa maison de campagne. M. et Mme de *** furent naturellement parmi les invités. Ce fut même le premier couple qui parut ; on fit un tour de jardin ; l'ingénieuse Dubois s'empara du bras de M. de ***, tandis que l'« enchanteresse » s'appuyait amoureusement sur celui de Casanova.

> Le bal, le souper, les rafraîchissements et les convives furent délicieux et brillants. Je ne dansai qu'un seul menuet avec Mme de Chauvelin, ayant passé presque toute la nuit à causer avec son époux. Je lui fis présent de ma traduction de son petit poème des *Sept péchés capitaux* qu'il reçut avec beaucoup de plaisir [2].

Les *Sept péchés mortels* sont une série de couplets impromptus, composés deux ans auparavant par Chauvelin chez le prince de Conti, à l'Ile-

---

[1] Dans une lettre adressée en octobre 1759 à M. d'Affry, ambassadeur de France à la Haye (voir page 27, note 1) le duc de Choiseul déclare qu'il ne connaît pas personnellement Casanova, qui lui a été recommandé par son parent, le vicomte de Choiseul. Cette assertion, qui pourrait bien n'être qu'une feinte diplomatique, est contredite par plusieurs passages des *Mémoires*, entr'autres III, 352 et IV, 43.

[2] *Mémoires*, IV, 345.

Adam, où il se trouvait seul à souper avec sept jolies femmes. Il les compara aux sept péchés capitaux. Chacune tira le sien par le sort, et le galant ambassadeur improvisa les madrigaux suivants, qui sont bien dans la note alerte et aisée du temps :

Madame de XXX, La Luxure

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence,
Un si joli péché doit-il vous alarmer ?
Vous savez trop le faire aimer
Pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

Madame de Chauvelin, La Gourmandise.

En songeant à votre péché,
Et vous voyant les traits d'un ange,
En vérité je suis fâché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

Madame de Surgères, L'Avarice.

Quoique votre péché paraisse un peu bizarre,
Si vous voulez, il deviendrait le mien :
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serais avare.

Madame de Courteilles, La Colère.

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerai, Chloris, d'y renoncer.
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'avez pas su plaire.

Madame de Maulevrier, L'Orgueil.

L'orgueil vous doit un changement bien doux,
Jadis, il passait pour un vice ;
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
On le prendra pour la justice.

Mademoiselle de Cicé, La Paresse.

A la paresse vous pouvez vous livrer ;
Iris, lorsqu'on est sûr de plaire,
On fait bien de se reposer ;
Il ne reste plus rien à faire.

Madame d'Angenois, L'Envie.

Peut-être je suis indulgent ;
Mais à votre péché, Thémire, je fais grâce :
Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que j'éprouve en vous voyant ?

Cet élégant badinage plut fort à Voltaire : « J'ai vu enfin les *Sept péchés mortels* de M. de Chauvelin ; c'est le plus aimable damné du monde, » écrivait-il des Délices, le 30 juin 1758, au comte d'Argental. En même temps, il adressait à la marquise de Chauvelin, ces vers :

Les sept péchés que mortels on appelle,
Furent chantés par monsieur votre époux :
Pour l'un des sept, nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire, on les commettrait tous.
C'est grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux, malgré vous, le demandent.

M. de Chauvelin quitta Soleure le surlendemain. A la fin de cette même année 1760, Casanova le retrouva à Turin.

Entre temps, grâce à l'inépuisable complaisance de Mme d'Urfé, Casanova avait réussi à obtenir la grâce du neveu de M. de ***, le duelliste de la Muette. Le mari de la belle amazone fut « égaré par la joie ». L'avisé Vénitien en profita pour le prier de venir passer quelques jours chez lui avec sa charmante épouse.

Les amis de Casanova tinrent parole.

Mon cœur tressaillit de joie en voyant mon enchanteresse descendre de voiture ; mais elle ne fut pas sans mélange, car monsieur m'annonça qu'il fallait absolument retourner à Soleure le quatrième jour et madame me dit qu'il était indispensable que nous missions toujours l'affreuse veuve de moitié dans nos entretiens [1].

La veille du retour des époux à Soleure, Casanova obtient enfin le rendez-vous nocturne auquel il aspirait depuis si longtemps. Une heure après minuit, il sort à pas de loup de sa chambre, fait à tâtons le tour de la maison et trouve ouverte la porte du pavillon où il était attendu. Dans l'obscurité, il se

[1] *Mémoires*, IV, 347.

sent saisir d'une main, tandis qu'une autre lui ferme la bouche... Son bonheur fut complet.

Hélas ! cette glorieuse victoire devait se transformer le lendemain en la défaite la plus humiliante et la plus cruelle qu'ait essuyée ce libertin de profession. Il faillit étouffer de douleur et de rage lorsqu'il ne lui fut plus possible de douter que la boiteuse s'était diaboliquement substituée à la belle amazone...

Casanova était honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, car avant que la méprise fût éclaircie, l'affreuse veuve repartait pour Soleure en remerciant son hôte « de tout son cœur ».

Grâce à l'intelligente Dubois, l'aventurier put tirer de cette disgrâce le meilleur parti possible. Un heureux concours de circonstances permit à l'amoureux dupé de faire croire à la veuve que, victime de son propre stratagème, elle avait reçu dans l'obscurité non le maître, mais le valet, l'effronté Le Duc, qui, moyennant une honnête récompense, se prêta à ce subterfuge.

L'honneur de Casanova restait sauf, mais Soleure n'avait plus de charme pour lui. Mme de *** allait partir pour Bâle, heureuse sans doute d'échapper à la situation délicate où la mettait l'inconcevable méprise de son cavalier.

Une dernière entrevue eut lieu chez les époux de ***.

> M. de... m'accueillit parfaitement bien, mais il me dit qu'obligé d'aller à la campagne, il ne pourrait pas être de retour avant une heure et qu'ainsi il me priait de n'être pas fâché s'il chargeait sa femme de m'entretenir jusque-là. Voilà ce que c'est qu'un pauvre mari ! Madame brodait au tambour avec une jeune fille ; j'acceptai son aimable compagnie, mais à condition qu'elle ne se détournerait pas de son ouvrage.
>
> La jeune fille partit avant midi et aussitôt nous allâmes jouir de la fraîcheur sur une plate-forme attenante à la maison, sur laquelle se trouvait un joli cabinet de verdure du fond duquel, sans être vus, nous découvrions toutes les voitures qui venaient de loin...
>
> ... Lorsque nous vîmes arriver la voiture de l'époux, nous courûmes à l'autre bout de la plate-forme et ce fut là que ce brave homme nous trouva. Il me fit mille excuses de n'avoir pu revenir plus tôt [1].

Obligeant jusqu'au bout, M. de Chavigny, qui n'avait rien ignoré du dénouement imprévu d'une intrigue placée sous son égide, retint le même soir Casanova à l'assemblée habituellement réunie dans les salons de l'ambassade. Mme de *** y parut.

[1] *Mémoires*, IV, 387-388.

Je croyais la voir pour la dernière fois, note l'auteur des *Mémoires*. Je me trompais. Je l'ai vue dix ans plus tard et le lecteur, en son lieu, verra, où, quand, comment et dans quelle situation [1].

Plus d'un lecteur des *Mémoires* s'est sans doute demandé qui pouvait bien être Mme de ***. La plupart des héroïnes casanoviennes ne sont désignées que par des initiales discrètes, parfois même sciemment inexactes, souvent aussi, mal transcrites par les adaptateurs du manuscrit. Casanova, qui raconte avec une extraordinaire liberté ses prouesses amoureuses, a toujours mis un masque sur le visage des femmes du monde dont il dévoile si hardiment les faiblesses.

A cent cinquante ans de distance, sommes-nous tenus à la même réserve ? La question est délicate. Les scrupules que nous pourrions éprouver dans le cas particulier sont atténués par deux considérations : la première est qu'un casanoviste a déjà mis un nom sur le gentil visage de l'amazone de Zurich ; la seconde est que nos recherches personnelles nous permettent d'établir que l'incognito ainsi dévoilé n'est pas absolument certain. Or le doute, disent les juristes, profite à l'accusé.

La pièce révélatrice est une lettre, trouvée dans les archives de Dux et publiée en 1911 par M. Aldo Ravà, dans le *Bollettino storico della Svizzera italiana*.

En 1769, soit neuf ans après son départ de Soleure, Casanova se trouvait à Lugano, alors chef-lieu d'un des quatre bailliages ultramontains gouvernés par les XII anciens cantons. Un de ses premiers soins fut d'aller présenter ses respects au bailli, et quelle ne fut pas sa surprise en se voyant en face du brave mari de son amie soleuroise ! Il le désigne cette fois un peu plus clairement sous le nom de M. de R. Toujours belle et gracieuse, Madame la baillive le reçoit aimablement, mais Casanova, vieilli par plusieurs années d'épreuves, n'est plus le brillant cavalier qui animait de sa verve et de son brio les salons de M. de Chavigny. Après quelques semaines de séjour à Lugano pour une affaire dont nous aurons l'occasion de reparler, il part pour Turin où, comme nous l'avons vu, il retrouva une autre connaissance de Soleure, M. de Chauvelin. Il passa dans cette ville les dernières semaines de 1769 et les premières de 1770. Pendant qu'il était dans la capitale du Piémont, il reçut la lettre suivante :

[1] *Mémoires*, IV, 389.

Lugano, le 6 février 1770.

Je pars demain p. Milan, mais v. réponds avant à v. lettre du 31 janvier. ... Je suis très fâché des mauvaises nouvelles que vous me donnés de Venise, j'ai grand envie de me fâcher contre cet illustre sénat ; comment ne sortira-t-il pas, me dis-je, de son inflexibilité... Mme de Roll prend au pied de la lettre les choses obligeantes que vous lui dite ; elle trouve un grand vuide le soir ; *come se la passa signora capitanessa* et *felice notte signora capitanessa* fait le fond de toutes les conversations des dames qui viennent lui tenir compagnie... Nous resterons au moins dix jours à Milan. Mes compliments à M. le comte de Brézé, etc., etc.

Baron de Roll.

En juin de l'année précédente, beaucoup de Luganais s'étaient rendus à Côme pour voir à son passage Frédéric II. La *Gazzetta di Lugano* publia à ce propos la note suivante, datée du 26 juin 1769 :

Au théâtre, Sa Majesté a visité toutes les loges et elle a fait cette distinction à quelques dames parmi lesquelles l'*Illustrissima Signora Baronessa* de Roll d'Emmenholz, femme de l'illustre seigneur capitaine régent de Lugano.

Le baron Urs Victor Joseph de Roll fut effectivement bailli de Lugano de 1768 à 1770. Né en 1711, il était entré en 1731 au service de France. Il fut enseigne dans la compagnie générale de la Garde Suisse, puis comme capitaine commandant de la compagnie de Flue et ensuite au régiment Seedorf, compagnie Besenval, il prit part de 1735 à 1746 aux campagnes de la guerre de succession d'Autriche. Rentré dans sa ville natale, il y remplit, de 1751 à 1768, diverses fonctions militaires et civiles. Après son poste de Lugano, il se retira de la vie publique et mourut en 1786.

Il avait épousé le 29 juillet 1760, dans la chapelle du château de Bleichenberg, propriété de sa famille, une de ses parentes éloignées, Maria Anna Ludovica von Roll, née le 12 juillet 1737, fille de Jean Louis Hugo de Roll, capitaine au régiment d'Affry en garnison à Longeoy [1]. La mère de l'héroïne casanovienne était une comtesse espagnole, Claire Marie de Escalante, fille d'un colonel au régiment wallon de Brabant au service de Sa Majesté Catholique. Cette ascendance n'expliquerait-t-elle pas le charme piquant de cette jolie brune « aux yeux bien fendus et à fleur de tête, surmontés de deux beaux sourcils bien arqués » qui, sous son bonnet de satin bleu à houppe d'argent lui tombant sur l'oreille, avait cet « air vainqueur » qui séduisit au premier regard un connaisseur comme Casanova ?

[1] D'après Mgr Schmidlin : *Genealogie der Freiherrn von Roll*. Soleure, 1914.

Au pied du large escalier qui monte à Saint-Ours, la maison familiale des de Roll a conservé son jardin en plate-forme, orné de jolis cabinets de verdure au fond desquels, sans être vu, on peut découvrir le mouvement de la rue.

Un léger doute, cependant, subsiste sur l'identité de Madame de ***. Casanova a noté exactement la date de son aventure de Zurich : le 23 du mois d'avril. Le lendemain, il apprit par son domestique que la jeune dame était « nouvellement mariée à un homme d'âge avancé ». Or nous venons de voir que le mariage de Madame de Roll fut célébré le 29 juillet suivant, soit trois mois après la rencontre de Zurich. En outre, Casanova a dû quitter Soleure au commencement de juin pour Berne, ville dont il partit, suivant un document irréfutable que nous citerons plus bas, le 19 du même mois.

Il reste donc un point à éclaircir. En tous cas, s'il y a erreur de date, elle n'est pas imputable à Casanova. Il n'est pas impossible que la date du mariage de Victor de Roll ait été inexactement rapportée dans les registres paroissiaux [1].



[1] Le neveu dont Casanova obtint la grâce était probablement François Joseph, baron de Roll et d'Emmenholz entré comme enseigne aux Gardes Suisses en avril 1759, second sous-lieutenant en 1760, premier sous-lieutenant en 1763, aide-major avec commission de lieutenant-colonel en 1768, colonel en 1772, brigadier en 1784. MAY : *Histoire militaire des Suisses,* VI, 320.

CHAPITRE III

BERNE EN 1760

La puissance bernoise. — La cité de l'Aar. — Le *Faucon*. — Les bains de la *Matte*. — La vie intellectuelle et mondaine. — L'avoyer de Muralt. — De Félice. — L'archéologue Schmid de Rossans. — Les lois somptuaires. — Berne militaire et politique. — Madame de la Saône. — Le libraire indiscret. — Louis de Muralt et sa fille Sara. — Une lettre de recommandation pour le grand Haller.

FIÈREMENT campée sur sa haute presqu'île de l'Aar, Berne était, au milieu du XVIIIme siècle, au faîte de sa puissance et de sa grandeur. Sa domination s'étendait sur le tiers de la Suisse actuelle. Ce vaste territoire, qui se déployait de Nyon à Lenzbourg, des côteaux vineux et ensoleillés du lac de Genève aux collines boisées et aux campagnes riches en blé de l'Argovie, se partageait en 48 bailliages, grands et petits, dont 35 pour le pays allemand et 13 pour le pays romand. Le premier contenait environ 300 paroisses ; le pays de Vaud un peu plus de 150 ; tellement que sans s'incommoder, les Bernois pouvaient lever une armée de 60,000 hommes, en laissant encore assez de monde pour cultiver les terres.

La capitale de cet opulent domaine était alors une cité de dix à douze mille habitants, qui en imposait aux contemporains par la régularité de son architecture, la symétrie et la largeur de ses rues, dont celle du milieu avait encore cet avantage, dit un auteur du temps [1], d'être coupée par un beau

[1] Celui des *Délices de la Suisse*.

ruisseau, ce qui sert à la tenir toujours propre, par le luxe cossu de ses maisons bourgeoises, solidement plantées sur leurs arcades massives, l'élégance et la richesse des nouveaux bâtiments publics que la prospérité de ses affaires permettait à l'Etat de Berne d'ériger près des anciens remparts qu'une longue paix avait fait négliger.

Lentement, la ville se fondait dans ce tout harmonieux qui s'est si heureusement conservé depuis la fin du XVIIIme siècle et que, de nos jours, on a la sagesse de chercher à maintenir. De la tour inachevée de la cathédrale, on dominait les rangées parallèles des toits effilés, qui montaient doucement du vieux pont de pierre de la Nydeck pour s'arrêter aux glacis et aux contrescarpes du système de défense construit, un siècle auparavant, par Louis de Champagne, et qui barrait la presqu'île de l'Aar. L'œil plongeait dans la profondeur des rues pavées, où la Renaissance avait semé ses gracieuses fontaines à statues polychromes ; autour des larges bassins de pierre que dominent le berger soufflant dans sa cornemuse, l'ogre à bonnet de Juif qui engloutit les petits enfants, le Samson chevelu qui tord la gueule du lion, on voyait les tonneliers laver à grande eau leurs fûts, parmi les servantes loquaces, entrechoquant de gros baquets de cuivre. Taillées dans la molasse grise, les façades se succédaient avec une charmante variété : étroites fenêtres gothiques, encorbellements que la Renaissance a parés de ses fleurs, de ses fruits et de ses coquilles, frontons triangulaires et élégantes ferronneries du grand siècle, enseignes pittoresques des maisons corporatives, le grand lion rouge des Mégissiers, le singe des Tailleurs de pierre, le chardonneret des Gentilshommes. Juste au-dessous de soi, surplombant de toute la hauteur de sa muraille à contreforts les maisons de la Matte, la plateforme de l'église étendait ses rangées de marronniers en quinconce, à l'ombre desquels se promenaient cérémonieusement des dames en robes à panier et des seigneurs à bas blancs.

Au-dessus de la gorge profonde de l'Aar, s'élevaient d'imposants édifices publics et privés : la Grenette, avec sa sobre façade à pilastres, l'hôpital de l'Isle, qui faisait face aux campagnes riantes du Kirchenfeld ; à la rue des Gentilshommes, la noble demeure nouvellement construite par l'avoyer Albert Frédéric d'Erlach, profilait au-dessus de la rivière son triple corps de logis, précédé d'une belle terrasse à balustrade de pierre, décorée d'ifs taillés ; non loin de l'arsenal, qui était le mieux munitionné de Suisse, l'*Etat Extérieur*, cette institution originale, au sein de laquelle les jeunes patriciens s'initiaient à l'art du gouvernement, avait bâti son charmant petit hôtel ; près des remparts,



Berne, de la porte d'en bas.
Par J. B. Isenring.

l'hôpital bourgeois, édifié sur les plans du grand architecte français Abeille, le reconstructeur de Rennes, ouvrait, depuis quelque vingt ans, ses salles spacieuses aux malades.

Entre la cathédrale et l'hôpital de l'Isle, l'ancien couvent des Cordeliers était converti en Académie, où six professeurs enseignaient régulièrement les langues et les sciences ; on y avait logé la bibliothèque où l'on voyait [1], outre les imprimés qui étaient en grand nombre, « quantité de beaux et d'anciens manuscrits sur toutes sortes de matières, dont plusieurs ornés de très belles peintures antiques, avec des couleurs fort vives. On y voyait aussi les dépouilles de la tente de Charles-le-Téméraire, savoir plusieurs tapis magnifiques en broderie d'or avec ses armes brodées de même » [2].

A côté de la Bibliothèque, dans le cabinet des raretés, on montrait « diverses belles pièces antiques de bronze, comme un bœuf et son sacrificateur, trouvé l'an 1621 à Vidy, petit hameau près de Lausanne ; une tête de bronze, de grandeur naturelle avec les cheveux tressés et une Cérès qui furent trouvés dans le même endroit l'an 1704, par feu M. Du Til, ministre de Prilly, lorsqu'il faisait creuser les fondements d'une grange : deux satyres, aussi de bronze, qui furent trouvés, il y a longtemps dans un village près de Berne ; quantité de médailles romaines, dont plusieurs ont été trouvées à Avenche ; le tableau d'un os de géant, déterré dans le pays ; le portrait d'une fille nommée Apollonie Schroeder, qui vivait il y a cent ans et qui, par une maladie sans exemple, demeura pendant sept ans sans manger ni boire, etc. » [3]

Le conservateur de tous ces trésors était l'érudit Sinner de Ballaigues.

Avant d'aborder la ville par quelqu'une des belles routes ombragées d'allées, établies depuis quelques années aux frais du trésor, le voyageur traversait un pays « de blé et de pâturage, parsemé à une lieue à la ronde de belles maisons de campagne qui font un très bel effet à la vue et qui font connaître qu'on approche d'une capitale » [4]. Sur la colline de l'Altenberg, on entretenait des vignobles « plutôt par curiosité que pour la bonté du vin ».

En quittant Soleure, Casanova s'était fait remettre, par M. de Chavigny, une lettre de recommandation pour M. de Muralt, avoyer de Thoune. Elle lui fut apportée, la veille de son départ, par le maître d'hôtel de l'ambassadeur, le fidèle Lebel, « homme aimable, approchant de la cinquantaine et d'un exté-

[1] *Délices de la Suisse.*

[2] Actuellement au Musée historique.

[3] *Délices de la Suisse.*

[4] *Id.*

rieur des plus honnêtes. » On se souvient que ce fut par son intermédiaire que la Dubois avait été engagée chez Casanova. L'intendant de l'ambassadeur avait pris, lui aussi, du goût pour la jolie gouvernante, et il lui fit les adieux les plus amicaux. Parti à quatre heures du matin dans sa voiture avec sa charmante amie, Casanova arrivait à onze heures à l'auberge de Berne, précédé d'une couple d'heures par Le Duc. Il commença par faire ses accords avec l'hôte, car, dit-il, « je connaissais les habitudes des aubergistes de la Suisse ». Ici, le reproche se trouve mal fondé. Le *Faucon,* où Casanova prenait logement, était alors tenu par un Hambourgeois du nom de Friedrich Fersen, un éclaireur avancé, sans doute, de l'armée d'invasion qui s'est depuis lors abattue sur l'hôtellerie suisse. L'auberge choisie par Casanova était, comme de coutume, la première de la ville. Le *Faucon* tendait son enseigne sur la rue de la Préfecture, qui portait alors le nom de *Judengasse.* Le bâtiment principal se trouvait à côté de la maison de la Société du Musée ; une dépendance s'élevait vis-à-vis, sur l'emplacement de l'immeuble occupé par la librairie Wyss. Voltaire y avait logé quelques années auparavant. Ce fut là que descendit, en 1777, l'empereur Joseph II, lors de sa fameuse visite à Albert de Haller.

Après s'être installé, le premier soin du nouvel arrivant fut d'aller remettre sa lettre au portier de M. de Muralt. Puis il fut se promener au hasard.

Ses pas le conduisirent sans doute sur la terrasse de la cathédrale, qu'on reconnaît sous cette description aux traits assez effacés :

> Arrivé sur une élévation d'où mes regards planaient sur une vaste campagne où serpentait une petite rivière, j'aperçus un sentier qu'il me prit envie de suivre et qui mène à une sorte d'escalier. Je descendis une centaine de marches et je trouvai une quarantaine de cabinets que je jugeai être des espèces de loges pour se baigner [1].

Guidé par son instinct, l'aventurier s'était dirigé d'emblée vers un des plus mauvais lieux de la ville.

Les bains de la Matte, car c'est d'eux qu'il s'agit, étaient en effet, depuis fort longtemps, une maison de débauche. Nous ne suivrons point Casanova dans la visite qu'il fit, ce jour-là, aux Nymphes robustes qui peuplaient le bord de la rivière, ni dans celle qu'il leur renouvela le lendemain, accompagné cette fois-ci de sa belle gouvernante, costumée en homme et enveloppée dans une

---

[1] *Mémoires,* IV, 392.

grande redingote bleue. Des pages comme celles où il étale cyniquement les débordements auxquels il se livra ne sont pas rares dans les *Mémoires*. Ce ne sont pas les plus intéressantes. En fréquentant Casanova, il faut s'inspirer de l'exemple d'un de ses contemporains et compatriotes, Lorenzo da Ponte, le librettiste de Mozart, qui se plaisait

à rechercher sa conversation toujours intéressante, prenant chez cet homme ce qu'il y avait de bon et fermant les yeux, en faveur de son génie, sur ce que cette nature avait de pervers.

Toutefois, comme un des objets de cette étude est de rechercher le degré de véracité qu'on peut accorder à la partie des *Mémoires* qui touche à la Suisse, on nous permettra de citer, sur l'établissement de la Matte, quelques témoignages contemporains.

La liberté, ou plutôt la licence qui régnait dans certains bains suisses avait déjà frappé, au XVme siècle, les deux grands humanistes Poggio Bracciolini et Aeneas Sylvius Piccolomini, le futur pape Pie II, qui en ont parlé dans des épîtres très connues. En ce qui concerne plus particulièrement la Matte, voici ce qu'on en peut lire dans le *Journal d'Emigration,* du comte d'Espinchal, sous la date du 25 août 1789 :

Je ne puis me dispenser de parler des bains publics établis sur la rivière. Il y a plusieurs de ces maisons, voisines les unes des autres. Ces bains sont servis par des femmes. Lorsque vous faites préparer votre bain, les filles de la maison arrivent successivement, chacune apportant quelque chose, l'une du vin, l'autre du pain, l'autre du fromage. Celle qui paraît vous plaire reste avec vous et, ne mettant point de borne à sa complaisance, se met sur le champ dans le bain avec vous. Il s'en trouve quelquefois de très jolies. Cet endroit s'appelle Lammat.

Il y a quelques années, M. le duc d'Orléans (qui portait encore le titre de duc de Chartres), accompagné du comte de Genlis et du marquis de Fénelon, ses dignes acolytes, fit un tour en Suisse. Il vint à Berne. Les magnifiques seigneurs le reçurent avec distinction. On le promena par la ville. Toute la bonne compagnie s'était rassemblée sur la plate-forme pour le voir : il s'informe tout haut et sans pudeur où est Lammat et laisse effrontément tout le monde pour se rendre publiquement dans ce mauvais lieu. Lorsque je fus en Suisse, en 1783, on me montra celle qui avait servi aux plaisirs du prince et qu'on n'appelait pas autrement que « la duchesse de Chartres ».

M. E. d'Hauterive, qui a publié ce *Journal d'Emigration* à Paris en 1913, cite encore le passage suivant d'une lettre, du 25 août 1783, de

M. d'Espinchal à sa femme, où, à propos de son premier voyage en Suisse, il parle aussi de ces fameux bains :

> Le bain, le déjeuner et le pourboire du baigneur (une jolie bernoise) payés avec un gros écu qui m'a valu les plus grands remerciements.

Dans ses *Souvenirs,* écrits en 1831, le charmant écrivain bernois, Victor de Bonstetten, né en 1745, raconte en ces termes une aventure qui doit s'être passée à peu près à l'époque de Casanova :

> Une douzaine de camarades de mon âge furent conduits avec moi par un jeune homme plus âgé que nous, qui nous introduisit à la Matte (lieu consacré à la débauche). Heureusement, j'étais encore enfant ; ce que je voyais se présentait à moi sous un aspect tellement hideux que, la porte se trouvant fermée à clef, je sautai par la fenêtre et courus en toute hâte à la maison pour faire venir mon père.

Heureusement pour nous, Casanova allait fréquenter, à Berne, d'autres lieux et d'autres gens.

Si, quittant ces bas-fonds, nous remontons au sommet de l'échelle sociale, nous y trouvons une vie intellectuelle et mondaine en plein essor. La prospérité des affaires publiques, fruit d'une sage et prudente administration, de longues années de paix intérieure, le progrès des sciences, des lettres et des arts, le développement du luxe, importé des services étrangers où les jeunes bernois s'engageaient en foule, tout concourait à la culture de l'esprit et au raffinement des mœurs. De plus en plus, les anciens usages et les anciennes manières de penser étaient battus en brèche, mais ne cédaient pas le terrain sans opposer une belle résistance. Dans les demeures, plus spacieuses et plus aérées, les beaux plafonds à caissons de chêne faisaient place à des plafonds blancs, élégamment décorés de stuc ; les boiseries ne montaient plus qu'à mi-hauteur des parois avant d'en disparaître complètement, chassées par les moulures et les glaces. L'austérité des mœurs se détendait ; la femme entrait triomphalement dans la vie sociale.

La haute société se pressait autour de la vieille maréchale d'Erlach, qui, dans ses salons du Marzili, groupait ce qu'on pourrait appeler le monde de l'ancien régime : gens d'âge et de sens rassis, magistrats, avoyers, trésoriers, qui n'acceptaient qu'avec prudence et circonspection les nouveaux usages, quand ils ne les réprouvaient pas franchement. La jeune génération, qui comptait des beautés de renom dont nombre de portraits de famille nous ont conservé les traits charmants et parés, avait introduit la mode des soupers



Les Bains de la Matte.

et des thés ; on jouait les pièces de Voltaire, on donnait des parties de campagne et d'autres divertissements agréables.

Le vieux patricien Sigmund von Wagner a retracé, après la tourmente révolutionnaire, d'une plume appesantie par les regrets, cet âge d'or de l'ancienne Berne ; il se souvient de fêtes hivernales qui avaient lieu une fois par semaine en décembre et en janvier.

Précédé d'une fanfare de musiciens à cheval, un féerique cortège de vingt à trente traîneaux en forme de conques, de cygnes, d'aigles, de lions, de tigres, de cupidons, traînés par deux ou quatre chevaux, richement harnachés, couverts des fourrures à sonnettes dorées, montés par des postillons en courte jaquette écarlate et en culotte de cuir jaune, descendait et remontait à plusieurs reprises les larges rues qui vont de la Tour Saint-Christophe à la fontaine de la Justice. Chacun de ces gracieux véhicules emportait, enveloppée dans de riches fourrures, une dame qui, adossée au siège de velours cramoisi, écoutait les propos murmurés derrière elle, à son oreille, par un galant Sigisbée juché sur le strapontin [1].

M. de Muralt, avoyer de Thoune, qui, répondant à la lettre de Chavigny, vint prendre Casanova à son hôtel le lendemain de son arrivée, appartenait vraisemblablement à la catégorie des gens graves qu'inquiétait cet appétit de fêtes et de dissipations. C'était, dans la République de Berne, un personnage considérable. Né en 1709, Bernard de Muralt avait été nommé quelques semaines auparavant, soit le 10 avril 1760, avoyer de Thoune, mais il n'occupa ce poste important que le 1er octobre ; en 1766, nous le trouvons au Petit Conseil, en 1774, trésorier du pays allemand. Il est mort en 1780.

> C'était, écrit Casanova, un homme costumé à la française, en habit noir, à l'air à la fois grave, doux et poli, qui me plut. Il était déjà d'un certain âge et l'un des sages du gouvernement.

Voilà le brillant Italien, curieux et questionneur, déambulant dans les rues de la ville avec ce guide courtois, posé et réfléchi. Leur première visite fut pour la bibliothèque. Là, parmi les bouquins et les manuscrits qu'on conservait à côté du cabinet où se voyaient « quantité de médailles romaines et diverses belles pièces antiques de bronze, » ils trouvèrent deux hommes qu'on ne s'étonne point de rencontrer dans ce milieu. « J'y vis, note l'auteur des *Mémoires,* M. Félix, moine défroqué, plus littérateur que lettré, et un

[1] SIGMUND VON WAGNER : *Novae Deliciae Urbis Bernae. Berner Taschenbuch*, 1918.

jeune homme nommé Schmidt, qui promettait beaucoup et qui était déjà avantageusement connu dans le monde littéraire. »

En ce M. Félix nous reconnaissons le savant prêtre Fortuné Bartholomé de Félice, échoué à Berne trois ans auparavant, après sa fuite d'un couvent de Naples, où il avait été enfermé pour l'enlèvement d'une grande dame romaine, la comtesse Panzutti. Le héros de cette romanesque aventure possédait une érudition extraordinaire. A l'âge de 23 ans (il était né en 1723) il donnait déjà, à Rome et à Naples, des conférences à des auditoires de plus de mille personnes et passait pour le premier savant d'Italie. En correspondance avec Haller, dont ses vastes connaissances attirèrent l'attention, de Félice espérait trouver à Berne un asile et y gagner sa vie en donnant des leçons de mathématiques et de latin. Les Tscharner, les Watteville, les Kirchberger et les Sinner, toutes les grandes familles cultivées de l'époque l'accueillirent, en effet, à bras ouverts ; Vincent Bernard de Tscharner, le traducteur français des poésies de Haller, lui offrit l'hospitalité jusqu'à ce qu'il eût fondé son propre foyer. Il se convertit au protestantisme et créa bientôt un périodique italien, l'*Estratto della litteratura europea,* puis un journal en latin, consacré à l'étude des littératures suisse et italienne : l'*Excerptum totius italicae necnon helveticae litteraturae.* Ces deux publications, d'allure très encyclopédique, fournissent la mesure de cet esprit curieux. Heureux temps que celui où une intelligence humaine pouvait encore se donner l'illusion d'embrasser tous les domaines de la science !

Ainsi accueilli à Berne, de Félice s'y fixa et s'y maria. Le 29 décembre 1759, il épousa Suzanne Catherine Wavre, de Neuchâtel, où il obtint le droit de bourgeoisie.

Sa bonne conduite lui acquit l'estime générale des Bernois. Dans la vie littéraire et philosophique de la cité, il prit d'heureuses initiatives. C'est à lui qu'est due la fondation de la maison d'édition connue sous le nom de Société typographique ; et lorsque, d'après les idées de Wieland, on organisa à Berne un café littéraire, c'est lui qui en fut l'âme. Ce café, sorte de club de lecture, possédait une petite bibliothèque et recevait une vingtaine de journaux et de revues : pour l'époque, c'était une grande innovation. Son ouverture, le 1er janvier 1760, fut un événement pour les beaux esprits et le public cultivé de la ville ; au mois de mars, le nombre des membres versant une contribution d'un louis d'or atteignait déjà le chiffre de 84. Pendant plusieurs années, cet établissement eut beaucoup de succès ; on s'y rendait pour lire ou pour discuter littérature ou philosophie. Toutefois, lorsqu'en 1762, de Félice



quitta Berne pour créer à Bonvillars, près d'Yverdon, un pensionnat et une imprimerie, le *Café littéraire* ne put se maintenir ; la plupart de ses protecteurs d'autrefois, entrés dans la magistrature, n'avaient plus les loisirs de s'en occuper. Quelque temps après, il se transforma en une nouvelle société, le *Schuhmacherleist,* qui remplaça la bibliothèque et les journaux par un billard et des tables de jeu. Le *Café littéraire* avait vécu ! [1]

A Yverdon, de Félice entreprit l'œuvre qui a sauvé son nom de l'oubli : la publication d'une édition augmentée et corrigée de la grande Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Il mourut en 1789.

Le bref jugement que Casanova porte sur lui, est fort juste : de Félice était en effet « plus littérateur que lettré ».

Quant au jeune homme de beaucoup d'avenir, nommé Schmid, que l'aventurier rencontra aussi au milieu des curiosités de la Bibliothèque, c'était un précurseur de l'égyptologie et de l'archéologie romaine, un ancêtre du peuple nombreux des collectionneurs et des amateurs de vieux bibelots.

Fils du principal du collège de Berne, Frédéric Samuel Schmid était né en 1737. A l'âge de vingt ans déjà, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le couronnait pour un travail sur les dieux égyptiens Osiris, Isis, et Horus, divinités alors à peu près inconnues. En 1758, il fut nommé correspondant de l'Institut ; pendant l'hiver de 1758 à 1759, il passa plusieurs mois à Paris, toujours féru d'égyptologie ; il en rapporta des dissertations sur Sérapis et Typhon, qui lui valurent, en 1759 et 1760, de nouvelles distinctions. Casanova avait donc raison de dire qu'il promettait beaucoup.

Isis, la déesse à la tête de vache, ne le possédait cependant pas tout entier. Son culte pour elle le transporta sans doute à sa suite en Italie, et il se mit à piocher les antiquités romaines. En 1758, sur la recommandation de Haller, les autorités bernoises l'envoyèrent à Kulm, en Argovie, pour diriger les fouilles d'une villa romaine dont les fondements avaient été mis à jour deux ans auparavant. Cette mission valut au public un nouvel ouvrage intitulé : *Recueil d'antiquités trouvées à Avenches et à Culm et en d'autres lieux de la Suisse.*

En 1762, le jeune savant fut nommé professeur d'antiquités à l'université de Bâle : dans ses cours, il expliquait les monnaies antiques, les peintures, les mosaïques, les sculptures, les inscriptions et les manucrits. La même année, l'Académie des Inscriptions lui accorde de nouveaux lauriers

[1] LOUIS DE TSCHARNER : *La Grande Société de Berne 1759-1909.*

pour un travail sur *l'Etendue de la navigation et du commerce sous le règne des Ptolémées.*

Fut-ce la dynastie des Ptolémées qui lui ouvrit la cour du margrave Charles-Frédéric de Baden-Durlach, où nous le trouvons en 1764 ? Notre numismate glissait peu à peu vers la diplomatie. En qualité de directeur de la bibliothèque et du cabinet des médailles du margrave, il se faisait donner le titre de secrétaire de légation ; ainsi tout en conservant son âme d'épigraphiste, il prenait certains goûts d'homme de cour. Il le devint davantage lorsque le margrave l'envoya, en 1769, en qualité de ministre à Francfort. C'est alors qu'il décora son nom roturier de Schmid du suffixe de « de Rossans », nom d'un village près de Payerne où il avait acquis une vague châtellenie.

Ce fut dans la vieille cité romaine et impériale, qu'au milieu d'une belle collection de monnaies et de médailles, de vases antiques, de bronzes, de manuscrits du moyen-âge et de sceaux, M. le conseiller aulique Schmid de Rossans s'éteignit en 1796 [1].

A Berne, le jeune Schmid s'était lié avec l'érudit Sinner de Ballaigues qui était alors directeur de la bibliothèque de la ville. Faut-il reconnaître le laborieux auteur du *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale* sous les traits peu flattés du fâcheux que Casanova nous décrit en ces termes :

> J'eus encore le malheur de trouver dans cet endroit (la bibliothèque) un érudit fort ennuyeux ; il savait par cœur le nom de dix mille coquilles différentes ; et je fus forcé de l'écouter pendant deux heures, quoique cette science me fût entièrement étrangère [2].

C'est une simple conjecture [3].

Le souper, « mêlé d'hommes et de femmes », auquel Casanova fut convié par l'avoyer de Muralt, lui donne l'occasion de faire quelques remarques sur les dames de Berne, dont cependant, tout entier à sa charmante Dubois, il s'occupa relativement peu.

> Je dînai chez M. de Muralt avec les quatre ou cinq femmes de Berne qui avaient le plus de réputation. Je les trouvai bien, surtout une dame de Sacconai, fort aimable et très instruite. Je lui aurais fait ma cour, si j'avais fait un plus

---

[1] HEINRICH DUBI : *Zwei vergessene Berner Gelehrte,* dans le *Neujahrsblatt der Litterarischen Gesellschaft Bern,* 1894.

[2] *Mémoires,* IV, 399.

[3] On pourrait penser aussi à Elie Bertrand (1713-1797), pasteur de l'Eglise française de Berne de 1744 à 1765, auteur du *Dictionnaire des fossiles accidentels.*

long séjour dans cette capitale de la Suisse, si toutefois la Suisse peut avoir une capitale [1].

Celle qui fut distinguée par Casanova était, en effet, une des femmes les plus en vue de la société bernoise d'alors. Elle porte un nom qui brilla d'un vif éclat, mais s'éteignit prématurément à la seconde génération. Madame de Sacconay était la belle-fille du glorieux vainqueur de la seconde bataille de Vilmergue, ce général vaudois Jean de Sacconay que les Bernois récompensèrent en lui accordant, pour lui et ses descendants, la bourgeoisie illimitée de la ville. Le fils unique du général, Marc Charles Frédéric, né en 1714 fut, à Berne, membre du Conseil des Deux Cents, gouverneur de Payerne et colonel de milice. Il décéda en mars 1778, dernier rejeton mâle de la famille de Sacconay. De son mariage avec Rose Marie Wurstemberger, la voisine de Casanova à la table de M. de Muralt, naquit une fille unique qui séjournait alors à Lausanne, où nous la retrouverons.

Les dames de Berne, poursuit l'auteur des *Mémoires*, se mettent bien, quoique sans luxe, puisque les lois le défendent. Elles ont l'air aisé et parlent le français avec beaucoup de facilité. Elles jouissent de la plus grande liberté, mais elles n'en abusent pas, malgré la galanterie qui anime les coteries, car la décence y est en honneur. Les maris n'y sont point jaloux, mais ils exigent que leurs femmes soient rentrées à neuf heures pour souper en famille [2].

Tout cela est fort bien vu. Depuis plusieurs années, le gouvernement bernois s'efforçait en vain de restreindre le luxe et le goût du plaisir. En 1757, tous les jeux de cartes, même les plus innocents, furent interdits le dimanche. Une autre mesure, prise précisément l'année même où Casanova voyageait en Suisse, fut la défense catégorique de se faire conduire au bal en voiture ou en chaise à porteur et en général de circuler en voiture en ville, après neuf heures du soir. Il paraîtrait cependant, d'après un témoignage contemporain [3], que de temps à autre une maman, anxieuse de la santé de sa fille, obtenait dispense si le temps était par trop mauvais.

Un arrêté de 1767, confirmé à plusieurs reprises, prohibait le port de vêtements garnis de soie, de dentelles ou de galons ; le velours était interdit aux hommes pour les habits, permis pour les pantalons et les gilets. Les femmes ne pouvaient se parer de perles ou de diamants véritables, ni garnir leurs robes de broderies d'or ou d'argent. Cependant les portraits de l'époque,

[1] *Mémoires*, IV, 399.
[2] *Id.*
[3] Cité par Louis de Tscharner, op. cit.

ainsi que les nombreux costumes et bijoux encore conservés dans les familles, semblent prouver qu'on n'appliquait pas ces ordonnances avec trop de rigueur. Il est du reste probable que chacun portait chez soi ce qui lui plaisait et que l'essentiel consistait à ne pas exhiber ses atours en public [1].

Malgré tout, la mondanité de la société bernoise ne faisait que grandir. Elle atteignit son point culminant avec l'ouverture, en 1768, de l'Hôtel de Musique, où l'on se mit à donner des bals fort brillants. A la suite de quelques esclandres, le gouvernement chargea le pasteur Dutoit de l'Eglise française, qui était fréquentée par le monde élégant de l'époque, de censurer, du haut de la chaire, la conduite des dames bernoises. Le vénérable ecclésiastique s'acquitta en toute conscience de cette mission officielle :

> Femmes dissipées et mondaines, s'écria-t-il, qui êtes encore heureusement debout, ou dont les chutes n'ont pas encore éclaté, ouvrez vos yeux ! et voyez l'écueil qui vous menace ! N'allez pas, en téméraires, vous mesurer avec ces séducteurs ! ne croyez pas avoir plus de forces que celles qu'ils ont malheureusement entraînées dans le précipice ; hélas ! elles disaient tout comme vous : je ne veux que m'amuser ! je ne passerai pas dans le plaisir les bornes de l'innocence ! je m'en tiendrai uniquement à ce qui est permis ! [2]

Casanova avait vu le Berne débauché de la Matte, le Berne savant de la Bibliothèque, le Berne décemment mondain de M. de Muralt. Toujours sous la conduite de ce guide obligeant, il allait faire connaissance avec le Berne militaire et politique.

> M. de Muralt étant venu me prendre pour me mener voir les évolutions que faisaient les citoyens de Berne, qui sont tous soldats, je lui demandai ce que signifiait l'ours que l'on voyait sur la porte de la ville. Ours, en allemand se rend par *Baer*, *Bern* et c'est cet animal qui a donné son nom à la ville et au canton, qui est le second de la république sous le rapport du rang, tandis que, pour l'étendue et la richesse, il est le premier. C'est une péninsule formée par l'Aar, qui a sa source tout près du Rhin. Il me parla de la puissance de son canton, des seigneuries, des bailliages, et m'expliqua ce que c'était qu'un avoyer ; puis il me parla politique et me fit la description des différents systèmes des gouvernements qui composent le corps helvétique.
>
> — Je comprends très bien, lui dis-je, que chacun des treize cantons qui forment l'ensemble de l'union ait un gouvernement à part.
>
> — Je le crois, me répliqua-t-il en m'interrompant, mais ce que vous ne comprendriez pas aussi bien, non plus que moi, c'est qu'il y a tel canton qui en a quatre [3].

[1] Louis de Tscharner, op. cit.
[2] Sigmund von Wagner, op. cit.
[3] *Mémoires*, IV, 400.

Dans son extrême bigarrure politique, l'ancien régime connaissait des cantons où l'administration, si ce n'est le gouvernement, se partageait entre plusieurs corps politiques distincts, notamment dans quelques Etats de la Suisse primitive.

Un repas auquel prirent part plusieurs magistrats bernois suivit cette conversation. Casanova en rapporta une forte impression, ainsi qu'en témoigne la gravure suivante, assez vigoureusement burinée :

> Je soupai délicieusement avec quatorze ou quinze sénateurs. Point de gaieté d'abord, point de discours frivoles, point de littérature ; mais droit public, intérêt d'Etat, commerce, économie, spéculation, amour de la patrie et obligation de préférer la liberté à la vie. Je me sentais comme dans un élément nouveau, mais homogène, je jouissais du plaisir d'être homme au milieu d'un cercle où tout ennoblissait l'humanité. Mais vers la fin du souper, tous ces rigides républicains commencèrent à se dilater ; les discours furent moins mesurés ; il y eut même quelques éclats de rire, effet immanquable de l'action du vin sur leurs graves cervelles. Je leur faisais pitié, et quoiqu'ils fissent l'éloge de la sobriété, ils trouvaient la mienne excessive. Cependant, ils respectèrent ma liberté et ne me forcèrent pas à boire, comme le font très incongrûment les Russes, les Suédois, les Polonais, et en général tous les peuples du nord.
>
> On se sépara à minuit, heure indue pour la Suisse, et en me souhaitant une bonne nuit, chacun me pria sans mentir de compter sur son amitié. L'un d'eux, pendant le souper et avant d'être gris, avait condamné la république de Venise pour avoir banni les Grisons ; mais lorsqu'il se trouva éclairé par l'esprit de Bacchus, il m'en fit ses excuses. « Chaque gouvernement, me dit-il, doit entendre ses intérêts mieux que les étrangers qui critiquent leurs opérations, chacun doit être le maître de faire chez soi ce que bon lui semble. » [1]

Parmi les rares personnes que fréquenta Casanova dans les intervalles où il quittait cette adroite Dubois, si voluptueuse et si raisonnable, dont il faisait pour le moment ses délices, se trouvait une étrangère, qui lui avait été recommandée par Mme d'Urfé. Elle se nommait Madame de la Saône, affirme-t-il, femme d'un lieutenant-général. Cette dame, raconte-t-il, était venue à Berne dans l'espoir de se guérir d'une maladie affreuse qui la défigurait d'une manière incroyable. A part son visage, dont Casanova fait une description sur laquelle il est préférable de ne pas insister, cette femme restait parfaitement belle ; sa conversation était des plus aimables. Mme de la Saône, recommandée à la meilleure société de la ville, donnait à souper tous les jours

[1] *Mémoires* IV, 401.

et avait un excellent cuisinier [1]. Casanova se trouva chez elle, un soir, en compagnie d'un joli jeune homme d'une vingtaine d'années, qu'il rencontra le lendemain chez un libraire où il allait lire la gazette. La suite du récit nous apprend que ce jeune homme était le propriétaire de la librairie que fréquentait Casanova. Il fit à son client les confidences les plus étranges et les plus indiscrètes sur Mme de la Saône, se targuant d'être avec elle du dernier bien. Et comme Casanova se récriait devant l'invraisemblable de la chose, le jeune drôle offrit de satisfaire sa curiosité, et y réussit le lendemain grâce à la complicité d'une porte vitrée insuffisamment masquée d'un rideau.

Après son exploit, le jeune libraire vint au *Faucon* apporter quelques ouvrages demandés par Casanova. L'avisée Dubois le reconnut pour le fils de M. Mignard, ministre du saint Evangile. Il raconta qu'il n'avait pas voulu suivre la carrière paternelle, parce qu'il se sentait « beaucoup plus de penchant pour le culte de la créature que pour celui du Créateur ». « J'ai su depuis, ajoute Casanova, que Madame de la Saône l'emmena à Paris et fit sa fortune. »

Nous avons déjà eu l'occasion de noter que les noms des personnages des *Mémoires,* et même leurs simples initiales, ont été assez souvent défigurés par des copistes négligents ou ignorants.

Il y avait au XVIIIme siècle, dans le pays de Vaud, un ecclésiastique du nom de Jean Pierre Daniel Mingard, qui fut diacre à Echallens, de 1731 à 1738, pasteur à Vaulion de 1738 à 1749 et pasteur à Chavornay de 1749 à sa mort en 1777. De sa femme Anne Catherine Andrié, il eut six enfants, dont trois fils : Jean François Abraham, né en 1737, Jean Isaac Samuel, né en 1739 et Nicolas François, né en 1741 [2]. L'âge des deux aînés correspond à

---

[1] A l'époque où Casanova a connu Mme de la Saône, il y avait bien, en France, un lieutenant-général de ce nom. Il s'appelait Aymar Félicien de Boffin, marquis de la Saône. Ses états de service se trouvent dans les *Mémoires historiques pour servir à l'ordre royal et militaire de Saint-Louis* [1785, p. 156]. Il appartenait à une famille dauphinoise (Cf. G. de Rivoire de la Batie : *Armorial de Dauphiné 1867*, p. 83-84 ; La Chenaye Desbois : *Dictionnaire de la noblesse).* Il mourut en mai 1771, lieutenant-colonel au régiment des gardes. Sa femme, Marie Anne Moufle de la Caillerie ne lui survécut que quelques mois, étant morte en son hôtel Place Louis-le-Grand, le 21 janvier 1772.

Casanova dit qu'elle avait trois enfants en bas âge, mais au moment de son décès, il n'est question que d'un seul héritier présomptif, Noël Félicien Boffin, marquis de la Saône, son fils mineur, capitaine au régiment Royal Champagne cavalerie.

Les deux autres enfants ont pu mourir entre 1760 et 1772. (Indications aimablement fournies par M. Ch. Samaran, dont l'érudition casanoviste est inépuisable.)

[2] *Archives cantonales vaudoises.* Note obligeamment fournie par M. M. Reymond, archiviste.

l'indication de Casanova, qui parle d'un jeune homme d'une vingtaine d'années.

La lettre suivante adressée à son mari par Madame de Constant-Pictet, l'amie et la voisine de Voltaire aux Délices, parle d'un Mingard qui paraît fort proche parent du libraire de Berne et même lui ressemble comme un frère :

Dimanche au soir.

Il est arrivé une bonne aventure à Mme d'Albertas [1]. Il y a de par le monde un petit M. Mingard, de Lausanne, qui a été petit garçon de comptoir chez Bousquet [2], d'où il est sorti pour quelques friponneries et a été voyager. Il vint ici [3] il y a deux ans pour aller à Berne exécuter un grand projet de librairie. Il y fut effectivement et imagina tant de choses à cet égard qu'on lui avança de l'argent avec lequel il se sauva à Paris et y fut quelque temps incognito, puis s'est poussé dans le monde, est devenu l'ami de M. Helvetius, de tous les beaux esprits et les gens de grand ton. Il a fait partie avec M. de Mortfontaine, maître des requêtes et homme de qualité, de venir à Genève. M. d'Albertas, sachant leur départ, et connaissant plus Mingard que l'autre, l'a prié de porter à sa femme des robes, des fourrures et 45 louis, et en conséquence l'a priée (sa femme) de les fêter comme des amis, surtout le Suisse.

Ils sont arrivés : vite un grand dîner à Varembé, qu'il mangea sans souffler un mot de l'argent. Le lendemain, il (Mingard) lui envoya les robes et fourrures. Mme d'Albertas, fort surprise de ce que cela venait tout seul, fit chercher Cramer [4] qu'elle pria de lui faire avoir son argent. Vite encore un dîner chez Cramer, après lequel on lui demanda l'argent. Il dit qu'il l'allait chercher. Voyant qu'il ne revenait point, Cramer fut l'attendre à la porte de Cornavin où il devait passer pour aller avec M. de Mortfontaine et Sauvigny coucher à Fernex. Il le trouva allant, à ce qu'il prétendait, à Varembé, le porter. Point du tout ! Il fila tout droit, laissant aller les autres, qui furent fort étonnés de ne point le voir revenir.

Ils prirent le parti d'aller le rejoindre à Fernex et de lui serrer le bouton. Enfin, il avoua, à eux et à Voltaire, qu'il avait mangé l'argent et ne savait comment le rendre, aussi bien que celui qu'une autre personne lui avait remis pour des souscriptions de Corneille.

M. de Mortfontaine partit hier matin, et le laissa à Fernex, au lit, d'où on le chassa. Son laquais a dit à ceux de Fernex qu'il se désolait de ce que tu n'étais point ici, étant sûr que tu lui aurais prêté de l'argent. Dis-moi si tu le connais [5].

---

[1] Marguerite Françoise de Monthulli avait épousé en 1745 Jean Baptiste d'Albertas, marquis de Roux, premier président de la Chambre des comptes d'Aix. Une des dévotes de Tronchin, auprès duquel elle passa dix ans. H. TRONCHIN : *Théodore Tronchin*, Paris-Genève 1906.

[2] Librairie de Lausanne.

[3] A Genève.

[4] Editeur et savant genevois, ami de Voltaire.

[5] M. de Constant Pictet était Lausannois.

Mme d'Albertas est très peu fâchée de son argent. Les 45 louis d'ailleurs ne sont perdus que pour son mari. Le petit homme (Mingard) [1] est à Genève. On est fâché que la chose ait fait éclat ; il appartient à d'honnêtes gens, et est neveu de M. de Chambrier de Neuchâtel. Il n'a pris la résolution de venir à Genève que quand il a su qu'il y avait de l'argent à porter. Il fut la veille chez Mme de Montalet (?) savoir si elle ne voudrait pas lui faire porter quelque chose, et lui a dit qu'il venait ici parce qu'il avait des affaires de la dernière importance avec M. de Voltaire, ce qui lui augmenta beaucoup la considération que l'on avait déjà pour lui à Paris [2].

On peut bien admettre que c'est du même personnage qu'il est question dans ces deux lettres que de Haller, fils, écrivait de Paris, à Bernard de Tscharner, à Berne :

Le 8 décembre 1760.

Je serai très flatté si je pouvai avoir de vos commissions et je tâcherai de m'en acquitter mieux que M. Mingard, que j'ai rencontré ici avec beaucoup d'étonnement, menant grand train et faisant grande figure. Il était entré dans les Gardes Suisses, mais M. le général de Zurlauben qui en est le colonel, est trop bien informé de sa conduite pour ne pas y donner son consentement.

Le 23 janvier 1761.

Quant à M. Mingard, il y a un mois que je n'entends parler de lui et je ne sais pas ce qu'il est devenu. Sûr est-il qu'il n'entrera pas dans les Gardes Suisses [3].

La pauvre Mme de la Saône avait donc mal placé ses sentiments, si toutefois le sentiment a joué un rôle dans ses rapports avec Mingard.

Casanova avait fait chez elle une autre connaissance qui tiendra plus de place dans sa vie : celle d'un M. de F., membre du Conseil des Deux Cents.

Il était devenu mon ami, écrit-il. Etant venu me voir, je lui avais présenté ma chère Dubois, et il la traitait avec la même distinction que si elle avait été ma femme. Il nous avait présenté son épouse à la promenade et il était venu nous voir plusieurs fois avec elle et sa fille Sara. Sara n'avait que treize ans, mais elle était très avancée pour son âge ; belle brune, pleine d'esprit, elle se plaisait à dire mille naïvetés gentilles, dont elle sentait toute l'étendue, quoiqu'à la voir on eût pu la croire parfaitement ignorante. Elle excellait dans l'art de se faire croire innocente par son père et sa mère, ce qui lui donnait beaucoup de liberté.

[1] Casanova dit que M. était « petit de taille ». *Mémoires,* IV, 406.

[2] Manuscrits Edmond Pictet, Société d'histoire de Genève.

[3] *Bibliothèque de Berne,* MSS. Hist. Helv. xii. 92.

Casanova est assez sobre de détails sur les relations qu'il eut à Berne avec le père de celle qu'il nous présente sous les traits d'une fausse ingénue, d'une « petite matoise ». Comme nous le verrons, il devait le retrouver en 1763 à Londres dans des circonstances fort particulières, comme représentant de la République de Berne en Angleterre. Il le désigne alors plus explicitement sous le nom de M. M. F. La jeune Sara, qu'il se vante d'avoir connue de beaucoup plus près, est une des figures les plus énigmatiques et les plus troublantes des *Mémoires*. Pour la scène dans laquelle Casanova raconte comment il acheva de désabuser cette enfant, il faut renvoyer au texte même du livre.

Cette fillette précoce et si prématurément initiée a beaucoup occupé un casanoviste italien, M. Ettore Mola. Dans un article publié dans la *Fanfulla della Domenica*, du 22 septembre 1912, il établit l'existence, parfaitement authentique, en effet, d'une jeune Sara, fille d'un certain Louis de Muralt, qui fut effectivement commissaire de la République de Berne en Angleterre en 1763. Sara de Muralt, née à Berne le 31 août 1750, aurait donc eu dix ans et non treize lorsque Casanova la connut.

M. Mola a été dérouté à la fois par l'invraisemblance de l'histoire érotique dont cette enfant est l'héroïne, et par l'initiale M. de F. sous laquelle est désigné le père de Sara. Or, par une assez curieuse coïncidence, le poste de commissaire à Londres avait été occupé de 1754 à 1758 par un M. de Fels, que Casanova a donc pu rencontrer à Berne en 1760, mais n'a pu retrouver à Londres en 1763 comme résident bernois, puisque nous venons de voir que c'était Louis de Muralt qui occupait alors ce poste diplomatique. M. Mola semble admettre que le M. de F., rencontré par Casanova à Berne, était M. de Fels et que l'auteur des *Mémoires* fait une confusion en disant qu'il l'a revu trois ans plus tard à Londres. M. Mola pense au contraire que Casanova avait lié connaissance avec M. de Fels au cours d'un voyage qu'il aurait fait à Londres en 1754 ou 1755, dont on ne trouve, il est vrai, aucune trace dans les *Mémoires*, mais auquel il est simplement fait une vague allusion dans un passage d'un autre ouvrage de l'aventurier, celui où il a raconté l'histoire de sa fuite des Plombs. Ainsi, au lieu de trouver M. de F. à Berne et de le retrouver à Londres, Casanova, intervertissant l'ordre des faits, l'aurait rencontré à Londres et retrouvé, cinq ou six ans plus tard à Berne.

En rédigeant ses *Mémoires* un quart de siècle plus tard, Casanova aurait, selon M. Mola, confondu Fels et de Muralt : les scènes de 1763 à Londres, où l'aventurier raconte avec un grand luxe de détails, le départ de

l'envoyé bernois et de sa famille, n'auraient, selon lui, pas pu avoir lieu, puisque M. Fels était rentré à Berne en 1758 et que M. de Muralt n'a quitté Londres qu'en 1766, à la fin de sa mission. Sur ce point, M. Mola fait erreur. La mission de M. de Muralt à Londres, commencée en 1762, aurait en effet dû prendre fin, régulièrement, quatre ans plus tard, en 1766 ; mais, comme nous le verrons, de graves embarras financiers, résultant d'une mauvaise gestion, obligèrent le gouvernement bernois à rappeler son ambassadeur en 1763 déjà, et c'est bien au départ de M. de Muralt qu'a assisté Casanova.

Une autre analogie contribue à l'erreur que commet M. Mola en prenant M. de F. pour M. de Fels. En 1758, M. de Fels avait quitté Londres à peu près dans les mêmes circonstances que M. de Muralt cinq ans plus tard, c'est-à-dire en laissant, lui aussi, ses affaires en désordre.

M. de Fels avait une fille, née en 1737 et qui aurait ainsi été âgée de 23 ans lors du séjour de Casanova à Berne ; elle avait nom Marie Anne Jacqueline [1]. M. Mola incline à croire que ce fut avec elle qu'eut lieu l'aventure amoureuse que Casanova fait perfidement endosser à la jeune Sara.

Cet ingénieux échafaudage s'effondre devant certaines considérations très simples. Nous venons de voir que Casanova a réellement assisté au départ de Londres de M. de Muralt en 1763, et nous établirons, en temps et lieu, que le récit des *Mémoires* est ici en exacte concordance avec les faits historiques. D'autre part, nous savons, par les documents que nous citerons plus bas [2], que Casanova avait réellement lié connaissance à Berne avec Louis de Muralt, qu'il retrouva trois ans plus tard à Londres. Il est probable qu'il n'a jamais connu Fels, dont l'exhumation par M. Mola est due uniquement au fait que le texte des *Mémoires* désigne le père de la jeune Sara comme M. de F. Retrouvant le même M. de F. à Londres, Casanova l'appelle cette fois-ci M. M. F. Si l'on confrontait le texte imprimé des *Mémoires* avec le manuscrit original, on y découvrirait très probablement que le M. de F. de Berne est en réalité désigné comme M. M. F. et que l'un des deux M. a été raturé comme superflu soit par un adaptateur négligent, soit par un correcteur distrait. Les trois lettres M. M. F. s'expliquent parfaitement quand on sait que Louis de Muralt était allié Favre.

Si, éliminant radicalement Fels de ce récit, où il n'a que faire, nous admettions que la jeune Sara soit la fille de Louis de Muralt, un cousin

[1] Cette Marianne Fels était une des intimes de la « coterie » que la spirituelle Julie de Bondeli, l'amie de Rousseau, réunit autour d'elle à Berne, de 1750 à 1770 environ. Son portrait figure à la page 31 du volume de LOUIS DE TSCHARNER : *La Grande Société de Berne 1759-1909*.

[2] Voir page 99.

de l'avoyer de Thoune, s'en suit-il qu'il faille prendre à la lettre ce que Casanova nous raconte de l'initiation amoureuse qu'il lui aurait fait subir ? Ici, nous nous retrouvons d'accord avec M. Mola, qui, en casanoviste averti, admet que dans certains cas, l'auteur des *Mémoires,* ait construit autour de personnages véritables de petits romans érotiques, pour se venger méchamment de ses désillusions de don Juan. De temps à autre, on le surprend à commettre l'action peu chevaleresque d'imprimer, comme l'écrit Jules Janin [1], « un fatal et dernier baiser de libertin sur celles qu'il avait souillées. »

Le temps de Casanova à Berne touchait à sa fin. Après quinze à vingt jours, la Dubois reçut une lettre de Soleure ; elle était de Lebel. Le digne maître d'hôtel de M. de Chavigny lui demandait si elle voulait devenir sa femme. Les lecteurs des *Mémoires* savent que Casanova n'avait point coutume d'empêcher ses maîtresses de s'établir quand elles en trouvaient l'occasion et même qu'il prenait une sorte de plaisir pervers à les aimer dans l'idée qu'elles allaient appartenir à un autre. Ces mariages arrivaient d'ailleurs généralement fort à point pour amener l'été de la Saint-Martin de passions à leur déclin et pour permettre au libertin de dénouer commodément une liaison en s'attribuant le beau rôle du sacrifié.

Comme sa passion pour sa gouvernante n'était pas encore éteinte, sa tactique consista à gagner du temps et à se réserver ainsi la possibilité de terminer, en temps et lieux, l'aventure par un bon mariage. M. de Chavigny, qui semble avoir eu de l'affection pour son fidèle intendant, s'intéressa à son affaire et son intervention donna lieu à un piquant échange de lettres entre Casanova et lui.

> Je me crus obligé d'écrire à M. de Chavigny une lettre tissue d'amour, de sentiment et de philosophie. Je ne lui cachai pas que j'aimais éperdument la femme que Lebel convoitait ; mais je lui disais qu'en honnête homme, je préférerais mourir que de priver ma charmante amie d'un bonheur solide [2].

M. de Chavigny répondit par une lettre de quatre pages où il « parlait en sage philosophe et en homme du monde mûri par une longue expérience ». Casanova allait partir pour Lausanne. Comme son amie y était fort connue, on décida qu'elle prendrait seule la route de cette ville deux ou trois jours avant Casanova et qu'elle irait loger chez sa mère.

---

[1] JULES JANIN : *Casanova. Revue de Paris*, 1833.

[2] *Mémoires*, IV, 410.

Le surlendemain, elle partit de bonne heure, certaine de ma constance et se félicitant d'exécuter un projet très sage. Je fus fort triste de son départ, mais les visites de congé me servirent à distraire ma douleur. Désirant connaître le célèbre M. Haller avant de quitter la Suisse, l'avoyer de Muralt me donna pour lui une lettre qui me fit grand plaisir. M. de Haller était bailli à Roche[1].

Le jour de son départ, Casanova dîna chez M. de F. « La gentille Sara, note-t-il, me fit beaucoup de reproches d'avoir fait partir ma petite femme avant moi. On verra comment je la trouvai à Londres trois ans après. »

Je quittai Berne avec une impression de tristesse bien naturelle. J'avais été heureux dans cette ville et je n'y pense jamais sans un sentiment de plaisir[2].

Outre la lettre de recommandation de l'avoyer de Thoune pour le grand Albert de Haller, Casanova emportait de Berne une édition rare des *Pandectes*, présent de Louis de Muralt. Ce livre a une histoire. A la fin de la même année, à Rome, Casanova entra en relations avec le cardinal Passionei, « homme d'esprit, haut, vain et bavard » qui occupait les fonctions de grand bibliothécaire du Vatican. Il se détermina à lui offrir le *Pandectarum liber unicus*, dont il ne savait que faire. « C'était, dit-il, un in-folio en beau papier, bien imprimé, supérieurement relié et d'une conservation parfaite. » Ce prélat possédait une riche bibliothèque particulière, dont l'abbé Winckelmann, le fameux archéologue allemand, avait l'inspection. L'Eminence envoya le lendemain à Casanova son bibliothécaire, pour le remercier de ce code qui « était très rare et en bien meilleur état que celui que l'on conserve au Vatican ». Casanova refusa ombrageusement le paiement qu'on voulait lui offrir, en se défendant d'être bouquiniste. Sur quoi, le cardinal lui renvoya son code, ce qui est bien regrettable[3].

Il est probable que Casanova se fit recommander à Haller non seulement par l'avoyer de Thoune, mais aussi par Louis de Muralt. Les lettres, signées de ce nom, que nous mentionnerons au chapitre suivant, semblent le prouver.

A Berne, l'aventurier s'était présenté sous le nom de chevalier de Seingalt, qu'il portait depuis quelque temps et qui lui valut, un an plus tard, une citation devant le bourgmestre d'Augsbourg. Comme ce magistrat lui demandait comment il pouvait prétendre à la propriété de ce nom, le subtil

[1] *Mémoires*, IV, 416.
[2] *Mémoires*, IV, 418.
[3] *Mémoires*, V, 222-225.

Italien embarrassa fort le magistrat teutonique en lui répondant : « L'alphabet est la propriété de tout le monde. J'ai pris huit lettres et je les ai combinées de façon à produire le mot Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté pour mon appellatif, avec la ferme persuasion que personne ne l'ayant porté avant moi, personne n'a le droit de me le contester, et bien moins encore de le porter sans mon consentement. »[1] N'ayant jamais entendu un raisonnement pareil, le bourgmestre d'Augsbourg resta coi.

Les lettres de recommandation de l'avoyer de Thoune et de son cousin Louis ne se trouvent malheureusement pas dans les papiers d'Albert de Haller, conservés à la Bibliothèque de Berne. Cette institution possède, par contre, une lettre de Bernard de Muralt à Albert de Haller, qui donne la clef de certaines particularités du séjour de Casanova à Berne et explique clairement pourquoi la lettre de recommandation dont parle Casanova fait défaut dans les manuscrits de la Bibliothèque de Berne. Voici cet intéressant document :

Monsieur mon très cher et très honoré Amy[2],

Nous avons eu ici pendant une couple de mois un étranger, logé à la *Couronne*, nommé chevalier de Seingalt, qui m'a été fort recommandé par le marquis de Gentils sur des Recommendations que lui a remis en sa faveur une dame de considération de Paris. Il est parti d'icy avant-hier pour Lausanne où il s'arrêtera quelque temps et d'où il se propose de vous faire une visite, étant envieux 1. de vous voir et 2. les salines. Il m'a demandé une lettre de recommendation pour vous, Monsieur et cher Amy, que j'ai été empêché d'écrire avant son départ et qu'outre cela j'ai mieux aimé vous envoyer par la poste. Cet étranger mérite que vous le voyés et sera pour vous vraiment une curiosité, car c'est une énigme que nous n'avons sue déchiffrer icy ny découvrir ce que c'est.

Il ne scait pas tant que vous, mais il scait beaucoup. Il parle de tout avec beaucoup de feu, parait avoir prodigieusement veu et leu. On dit qu'il scait toutes les langues orientales, ce dont je ne juge pas. Il n'écrivit pour icy auqu'une lettre de Recommendation directement pour Personne. Il paraît qu'il ne vouloit point être connu. Il recevait tous les jours de courrier beaucoup de lettres, écrivait tout le Mattin et m'a dit que c'était pour une affaire de curiosité, un plan de... (illisible) et une conception comme du salpêtre. Il parle le français en Italien ayant été élevé en Italie. Il m'a fait son histoire, trop longue pour vous la rapporter. Il vous la fera quand vous voudrés. Il me dit qu'il est un homme libre, Citoyen du monde, qu'il observe les Lois de tous les souverains sous lesquels il vivait. Il a mené icy une vie exactement règlé (*sic*), son goût dominant, à ce qu'il m'a fait sentir, est

[1] *Mémoires*, V, 399.

[2] *Bibliothèque de Berne*, MSS. Hist. Helv. XVIII, 39, p. 99.

l'Histoire naturelle et la Chimie ; mon cousin de Muralt, le Virtuose (?) qui fut fort attaché à lui et qui lui a aussi donné une lettre pour vous, s'imagine que c'est le comte de St Germain. Il m'a donné des preuves de son scavoir dans la Cabale, ettonnantes si elles sont vrayes et qui en feraient quasi un sorcier, mais je vous cite icy mon Autheur, enfin, bref, c'est un personnage très singulier. Il est nippé et habillé au mieux. Après vous, il veut aller dire poliment aussi à Voltaire bien des fautes qu'il y a dans ses livres. Je ne scais si un homme aussi charitable sera du goût de Voltaire ; quand vous l'aurez veu, faittes moi le plaisir de me dire ce que vous en pensez, mais ce qui m'intéressera plus, donnez-moi, je vous prie, de vos Nouvelles et de votre Santé, etc...

Je vous prie d'être persuadé qu'on ne peut rien ajouter au véritable attachement et à la considération distinguée avec lesquelles je fais profession d'être toute ma vie, Monsieur, votre très cher et très honoré Amy.

Berne, ce 21 juin 1760.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

B. D. Muralt.

Tout Casanova est décrit dans les termes sobres et précis de cette pièce curieuse. Enigmatique et mystérieux, érudit, parleur plein de vie et de faconde, magnifique en ses habits, cabaliste et présomptueux, tel apparut aux Bernois, comme sans doute aux habitants des autres villes où il passa, cet homme étrange qu'ils prirent pour un autre aventurier fameux, le comte de Saint-Germain. Nous avons déjà croisé sur notre route Cagliostro, le plus grand chevalier d'industrie du siècle. Nous rencontrerons encore cet équivoque et extraordinaire chevalier d'Eon, qui vécut la moitié de sa vie sous des vêtements de femme ; et lorsque enfin nous nous serons trouvés en présence de Beaumarchais, le génial créateur de Figaro, nous aurons évoqué, en cinq noms retentissants, tout le romanesque d'une époque qui fit de la raison un dieu. Casanova, Saint-Germain, d'Eon, Cagliostro, Beaumarchais, c'est toute l'extravagance du siècle qui passe, en agitant aux oreilles des philosophes les grelots de la folie.

En disant que Casanova était descendu à la *Couronne,* Muralt commet un lapsus : par deux fois, les *Mémoires* nous parlent du *Faucon,* et nous pouvons les en croire. La date de la lettre permet, avec un document concordant, que nous citons plus bas [1], de vérifier les indications de l'aventurier sur l'époque de son séjour en Suisse. C'est le 2 avril, jour anniversaire de sa naissance, nous dit-il, qu'il s'enfuit de Stuttgart. En route, il s'arrêta trois jours à Furstemberg, de sorte qu'il doit être arrivé à Zurich le 6 ou le 7. Il a

[1] Page 95.

pris soin de noter exactement le jour où il aperçut de sa fenêtre de l'*Epée* son enchanteresse de Soleure : c'était le 23 avril. On se souvient qu'il écrivit ensuite à Mme d'Urfé pour solliciter d'elle une lettre de recommandation pour M. de Chavigny. Comme il la trouva à Soleure, on peut admettre qu'il arriva dans cette ville au commencement de mai. Il nous dit qu'il passa trois semaines à Berne : nous savons maintenant qu'il en partit le 19 juin, de sorte qu'on peut conclure qu'il y arriva au commencement du mois, après un séjour d'environ quatre semaines à Soleure.



MORAT EN 1775.
B. A. Dunker, pinx.

CHAPITRE IV

LE MÉDECIN DE MORAT

Le docteur Herrenschwand. — Le château de Greng. — Poinsinet, nourrisson des Muses. — L'ossuaire. — Une mésaventure à l'auberge.

DE toutes les villes casanoviennes de la Suisse, Morat est certainement celle qui a le moins changé. Casanova allait y consulter, pour Mme d'Urfé, le célèbre docteur Herrenschwand qui habitait cette ville, nous dit-il. Pour se rendre à Roche, dans le bailliage d'Aigle, où résidait Albert de Haller, le chevalier de Seingalt devait passer par Morat. A cette époque, cette petite ville était, en effet, sur le chemin ordinaire de Berne à Lausanne. La route suivait, en bonne partie, le tracé de la chaussée romaine qui, par la vallée de la Broye, menait de Lausanne à Soleure par Moudon et Avenches. La route de Berne à Morat passait la Sarine sur le vieux pont couvert de Gumine qui existe encore. C'est par cette voie que le gros de l'armée suisse concentrée à Berne se porta vers Morat assiégée par Charles-le-Téméraire.

Le coche public qui, depuis quelques années, circulait entre Berne et Genève, suivait cet itinéraire. C'est à Morat qu'allaient l'attendre les gens de Neuchâtel, venus par bateau [1]. Le Dr Herrenschwand invita Casanova à dîner

[1] Ph. Godet : *Le voyage d'un « proposant » de Neuchâtel à Genève en 1769*, Musée Neuchâtelois, 1887.

pour lui faire goûter le poisson du lac, dont l'excellence est fort vantée par les voyageurs du temps. Il reçut deux louis pour une consultation par écrit sur le ver solitaire : c'était une de ses spécialités. Le médecin n'était pas un inconnu pour Casanova, qui l'avait rencontré l'année précédente chez une de ses amies parisiennes, Madame du Rumain.

> Le Suisse me dit en souriant que je trouverais le médecin chez Madame, ce qui ne m'empêcha pas de monter ; dès que je parus, il partit. C'était Herrenschwand, que toutes les jolies femmes de Paris s'arrachaient et que le malheureux Poinsinet mit en scène dans le *Cercle*, petite pièce en un acte, d'un mérite très médiocre et qui cependant eut un succès de vogue [1].

Jean Frédéric Herrenschwand, dont, nous l'avons déjà remarqué, la biographie reste à faire, était né à Morat en 1715, d'une des principales familles bourgeoises de cette ville. Il avait étudié la médecine à Strasbourg, Iéna, Halle et Leyde, où il fut disciple du fameux Boerhave, le plus illustre professeur de médecine de ce temps. C'est grâce à lui que Herrenschwand fut nommé médecin particulier du landgrave de Hesse-Hombourg, qui était alors gouverneur de Tournay ; Herrenschwand fonctionna comme chef de l'hôpital militaire installé dans cette ville. Quelques années plus tard, il se rendit en Angleterre pour suivre ses études ; au bout de deux ans, il rentra à Morat, d'où il repartit, deux ans plus tard, pour entrer au service du duc de Saxe-Gotha, comme médecin particulier du prince héritier, avec lequel il vécut quelques années à Genève et à Paris. Il fut ensuite médecin du régiment suisse de la Garde, à Paris, et médecin du duc d'Orléans. Après dix ans de séjour, il rentra à Morat, où il se maria avec Anna Marguerite Weibel ; il y vécut quelques années, fut rappelé par le duc régnant de Saxe-Gotha, mais déclina cette offre pour ne pas se séparer de sa famille. En 1764, il fut nommé médecin du roi Stanislas de Pologne. Il resta quelques années à la cour de Pologne, puis revint dans sa maison de Morat, où il vécut jusqu'en 1779, année où il s'établit médecin consultant à Berne. Il y reçut la bourgeoisie d'honneur et mourut en 1798.

Tels sont les renseignements très sommaires que fournit la notice la plus détaillée qu'on possède jusqu'ici sur Herrenschwand [2]. Ils ne permettent pas d'établir si sa présence à Morat coïncide avec le passage de Casanova.

Le médecin habitait le château de Greng, situé sur la route de Morat à

---

[1] *Mémoires*, IV, 93.

[2] ENGELHARD : *Darstellung des Bezirkes Murten*, Berne 1840.



A. Hiekel, del.

Faoug. C'est une fort belle résidence à trois corps de logis, entourée d'un parc superbe. Après son installation à Berne, Herrenschwand la vendit en 1784 à un opulent fermier général, François Claude Gigot de Garville, dont la fille unique avait épousé le vicomte d'Affry, fils du colonel des Gardes Suisses de France. Pendant les dernières années de l'ancien régime, Greng fut le centre d'une vie de société très brillante. En 1815, le château fut acheté par le comte Frédéric de Pourtalès et resta dans sa famille jusqu'en 1893. C'est depuis lors la propriété de M. Emile Louis Roussy, de Vevey.

Sous la plume de Casanova, le nom du grand médecin se trouve associé à celui du poètereau Poinsinet, représentant achevé de la bohème littéraire du XVIIIme siècle. *Le Cercle* ou *la Soirée à la mode,* comédie à tiroirs en un acte, dont Herrenschwand est un des personnages principaux, offre un tableau assez vrai du désœuvrement, de l'ennui, de la frivolité des gens du monde. On disait que pour composer cette pièce, l'auteur avait écouté aux portes. Grâce à plusieurs jolies scènes et à des détails piquants, le *Cercle* eut un certain succès. Ce fut malheureusement le seul qu'ait connu ce pauvre nourrisson des Muses. Cette petite pièce fut représentée à la Comédie française le 7 septembre 1764 [1].

Casanova était trop de son siècle pour goûter tout ce qui constitue à nos yeux le pittoresque et le charme intime de Morat. Ce qu'il y cherche, ce sont de grands souvenirs, et sa déception est extrême de ne point trouver autre chose qu'une petite cité, entourée de méchants remparts, antiques et démodés.

« J'avais eu jusqu'alors de Morat une idée magnifique, » écrit-il. Il magnifie, en effet, considérablement, lorsqu'il ajoute : « Sa réputation de sept siècles, trois grands sièges soutenus et repoussés, tout m'avait inspiré une idée sublime : je m'attendais à trouver quelque chose et je ne vis rien. »

---

[1] Quelques mois après avoir quitté la Suisse, Casanova rencontra Poinsinet à Rome, où il servait de bouffon à un grand seigneur débauché, le comte de Lismore. Il le décrit comme un tout petit jeune homme, laid, plein de feu et plaisant. Lorsque Lismore se fut enfui de Rome, criblé de dettes, il abandonna son poète dans un tel dénuement que le pauvre hère pensait se jeter dans le Tibre. Casanova l'emmena à Florence.

Un an après, il le retrouva à Paris. Toujours malchanceux, Poinsinet n'avait pas réussi à Florence, où on ne savait que faire d'un poète français. Casanova l'invita à souper et le famélique écrivain, qui mangea comme quatre, paya son écot en lisant le *Cercle* à son hôte. Comme il était sans feu ni lieu, Casanova lui offrit l'hospitalité de sa chambre, et le lendemain lui donna de quoi se loger. « Je ne l'ai pas revu, ajoute-t-il, s'étant noyé quelques années après, non dans l'Hippocrène, mais dans le Guadalquivir. »

C'est ainsi que mourut en effet, en 1769, l'infortuné auteur du *Cercle,* qui séjournait en Espagne dans l'espoir de devenir intendant des menus plaisirs du roi.

— Morat, dis-je au docteur, a donc été détruit, rasé ?
— Point du tout ; il est ce qu'il a toujours été, ou à peu près [1].

Se promenant sur le chemin d'Avenches, les deux hommes visitèrent le fameux ossuaire. Cette chapelle jouissait en effet d'une grande renommée. Elle avait été rebâtie cinq ans auparavant par ordre des Républiques de Berne et de Fribourg, qui se partageaient le gouvernement du bailliage de Morat. Dans ses *Tableaux de la Suisse* (1785), Zurlauben la décrit comme un édifice percé à jour des quatre côtés et fermé par des grilles de fer ; le nombre des ossements dont il était autrefois plein a bien diminué, ajoute-t-il.

Cette question des ossements avait déjà préoccupé un *Voyageur français* anonyme dont les *Lettres sur la Suisse,* publiées en 1781, contiennent le trait suivant qui donne un vague avant-goût d'une Suisse truquée à l'usage des Tartarins futurs :

Il m'a paru si surprenant que des os exposés depuis tant d'années à toutes les influences de l'air aient pu se conserver sans se réduire en poudre, que j'aime mieux penser qu'à mesure qu'ils se pulvérisent, les Suisses, pour éterniser le souvenir de leur victoire, ont soin de regarnir ce charnier des os de leurs cimetières.

Cet impertinent soupçon déplut fort à l'auteur des *Tableaux de la Suisse,* qui, après l'avoir cité, le relève avec beaucoup de componction en ces termes :

Il faut espérer que l'observateur retranchera, dans une seconde édition de ses *Lettres*, une assertion aussi contraire à l'esprit d'une nation qui s'est toujours piquée d'avoir plus en partage le bon sens que la ruse et qui d'ailleurs ne se serait pas attendue à une excursion de ce genre de la part d'un Français, l'ami naturel et constant de la Suisse.

Un demi-siècle auparavant, l'auteur des *Délices de la Suisse* avait donné de cette diminution des ossements une explication curieuse : « Plusieurs Bourguignons, écrit-il, en prennent comme des reliques, pour emporter chez eux ; quelques personnes du pays en vont enlever pour faire des remèdes. La vue de ces os, ajoute-t-il, excite la dévotion des Bourguignons ; car plusieurs d'entre eux y mettent, en passant, ou des cierges ou de l'argent, sans doute dans le dessein que quelque prêtre officieux, le recueillant, dise quelques messes pour le repos des âmes de leurs pères. »

---

[1] *Mémoires*, IV, 419.



L'Ossuaire de Morat.
Calendrier Helvétique 1783.

Ce qui attira surtout l'attention de Casanova fut l'inscription latine de la chapelle. Il prit la peine de la copier fort exactement. La voici :

Deo. Opt. Max. Caroli, inclyti et fortissimi Burgundiae ducis, exercitus Muratum obsidens, ab Helvetiis caesus, hoc sui monumentum reliquit anno MCDLXXVI.

Cette inscription fit rire Casanova, qui y vit une plaisanterie insultante. Nous devons avouer que la raison de cette hilarité nous échappe, comme elle échappa à l'excellent docteur Herrenschwand.

A l'auberge, le voyageur s'était pris de goût pour une jeune chambrière du nom de Raton. Il n'en fallut pas davantage pour le décider à passer la nuit à Morat. L'heure du berger allait sonner lorsqu'un hasard bienveillant fit découvrir au libertin, en un certain lieu de l'hôtellerie, un « avis au lecteur » qui donnait sur Raton une indication fort utile à retenir.

Au XVIIIme siècle, la principale auberge de Morat était l'*Aigle Noir,* qui aujourd'hui encore balance dans la rue centrale, non loin de la porte de Berne, son antique enseigne. Car antique elle l'est, puisque la maison existait au temps de la bataille. Le contingent de Thoune, qui y fut logé, eut le mauvais goût de partir sans payer son écot [1].

---

[1] Renseignement fourni par M. Wattelet, avocat à Morat.

CHAPITRE V

CHEZ ALBERT DE HALLER A ROCHE [1]

Le directeur des salines. — Renommée européenne de Haller. — Conversation scientifique et littéraire. — Les correspondants italiens de Haller. — Dans l'intimité de la famille. — Charlotte de Haller. — Opinions sur Voltaire et Rousseau. — Une lettre de Casanova à Louis de Muralt. — L'Académie des Arcades à Rome.

LE village de Roche, sur la route de Villeneuve à Aigle, aujourd'hui tout bruissant d'usines, était la résidence d'un directeur que le gouvernement de Berne y envoyait, de six en six ans, pour administrer les salines du bailliage d'Aigle. Les Bernois les avaient achetées à la fin du XVIIme siècle et, grâce à une exploitation fort intelligente, en tiraient un bon profit. Depuis 1758, le directeur des salines était Albert de Haller ; cette fonction de première classe lui rapportait le logement gratuit et un revenu de 9660 francs. Haller habitait le château de Roche, qui a été assez malheureusement transformé vers 1840. Mlle Herminie Chavannes, qui publia en 1845 un ouvrage aujourd'hui plein de grâces surannées et de charme vieillot sur Albert de Haller, fait du lieu de son séjour dans le canton de Vaud cette description agréable :

Le château de Roche a changé d'aspect depuis quelques années : le toit élevé, les hautes murailles, les jets d'eau à l'ancienne mode, les charmilles et les allées droites qui lui donnaient un caractère d'ancienneté, si ce n'est de féodalité, ont

[1] *Mémoires*, IV, 420 à 425.

disparu. La modeste église, bâtie à peu de distance du château, a aussi changé d'aspect ; une école remplace la cure du pasteur ; à l'époque du séjour de Haller à Roche, elle était habitée par M. Décoppet, homme d'un mérite assez distingué pour qu'il devint l'ami de l'illustre et pieux savant avec lequel il demeura en correspondance-lettres perdues ou qu'il est fort difficile de retrouver [1].

Les grilles modernes remplacent les murs qui se dressaient le long de la grand'route ; on voit au travers beaucoup de fleurs et de jolis sentiers. Le château est égayé, embelli si l'on veut ; mais tout en se plaisant à sa rénovation, on peut le regretter tel qu'il était du temps de Haller : le caractère de dignité a disparu.

Son propriétaire actuel, M. Frédéric Veillon, a respecté l'appartement préféré par le grand Haller : deux petites pièces dont l'une est voûtée et à demi-meublée ; c'était sûrement le cabinet d'étude, obscur réduit, illustré par tant de travaux utiles et de nobles pensées ; des tiroirs et des layettes vides sont encore en place, débris éloquents en un pareil lieu ; de la fenêtre de ce cabinet, on voyait la demeure du pasteur, la porte voûtée de la grande cour, un groupe de marronniers, et des rochers s'élançant à deux pas du château et se profilant contre le ciel à une hauteur effrayante [2].

Lorsqu'il vint occuper cette demeure, le savant bernois jouissait depuis nombre d'années du prestige intellectuel et scientifique auquel il devait le nom de Grand Haller. Sa robuste et puissante intelligence qui le mettait à même de traiter, avec une égale supériorité, les matières les plus diverses, théologie, médecine, histoire, beaux-arts, avait acquis à l'université de Goettingue, où il professa dix-sept années, un renom européen. Un esprit aussi vaste devait fatalement se trouver à l'étroit dans les affaires publiques de l'Etat de Berne. Ses compatriotes l'admiraient, mais le redoutaient un peu, et lorsque, après une longue absence, il rentra dans sa ville natale, il n'y obtint point l'ascendant politique qu'il ambitionnait. La brigue des charges et des emplois, le formalisme des méthodes gouvernementales n'étaient point son fait, et il connut des déboires auxquels il fut heureux d'échapper en acceptant ce poste de directeur des salines qui lui permettait de combiner, avec de studieux loisirs, une occupation conforme à ses goûts. Le séjour d'Albert de Haller à Roche, qui dura de 1758 à 1764, coïncide avec le moment où Rousseau et Voltaire apparaissent sur la scène romande. Adversaire décidé de la philosophie du XVIIIme siècle, fidèle aux croyances religieuses dans lesquelles il avait été élevé, partisan du principe d'autorité, Haller était vivement

---

[1] *La Bibliothèque de Berne* possède une vingtaine de lettres de Décoppet à Albert de Haller.

[2] Herminie Chavannes : *Albert de Haller*. Extrait publié par la *Revue suisse et chronique littéraire*, 1845. Tome VIII.



E. J. Handmann, pinx.

alarmé par la séduction croissante d'idées qui lui paraissaient pernicieuses et dissolvantes.

En 1760, le savant bernois était un homme de 52 ans. « Les portraits du temps nous le montrent avec un front large et fuyant, de grands yeux, un nez saillant, une physionomie ample et caractérisée qui faisait contraste avec les traits grêles de Voltaire. Une expression de bienveillance tempérait ce qu'il y aurait eu de trop imposant dans cette figure empreinte d'une dignité sévère. »[1]

Son aspect extérieur, comme son intelligence, avait quelque chose d'athlétique. « C'était, dit Casanova, une espèce de colosse au physique comme à l'intellectuel. »

Cet homme grave, « revêtu de cette force mystérieuse qu'on nomme l'autorité »[2] fit impression sur le subtil vénitien. Les cinq pages des *Mémoires* qu'il consacre à sa visite, sont empreintes d'une admiration sans bornes. L'accueil du directeur des salines fut pourtant assez réservé. Haller avait sans doute de bonnes raisons de redouter les importuns et la curiosité de ceux qu'on a appelés plus tard les snobs. Avec son brillant équipage, ses habits fastueux, sa faconde méridionale, l'aventurier n'était point fait pour prévenir en sa faveur un personnage aussi austère. Cependant la politesse un peu froide du début fit place à « la plus grande affabilité » lorsque Haller eut lu la lettre de M. de Muralt, « ce qui me prouva, ajoute judicieusement Casanova, qu'une bonne recommandation n'est jamais de trop. »

L'entretien s'engagea bien vite sur des questions scientifiques.

> Ce savant m'ouvrit tous les trésors de ses sciences, répondant à toutes mes questions avec précision, et surtout avec une rare modestie, qui me parut presque outrée, car en même temps qu'il me développait les choses les plus ardues, il avait l'air d'un écolier qui cherche à s'instruire ; mais en revanche, lorsqu'il m'adressait des questions scientifiques, c'était avec un art si délicat, si je puis parler ainsi, qu'il me forçait à trouver la réponse la plus exacte[3].

Haller était en relations épistolaires avec les savants du monde entier. Parmi ses correspondants se trouvaient deux professeurs de Padoue, fort oubliés aujourd'hui, Morgagni et Pontedera. Vingt ans auparavant, Casanova « avait sucé leur lait » alors qu'en marge d'occupations moins avouables, il suivait les cours de la plus fameuse université d'Italie. Jean-Baptiste

[1] Article *Albert de Haller* dans la *Galerie Suisse*, d'EUG. SECRETAN. Tome I.

[2] PH. GODET : *Histoire littéraire de la Suisse française.*

[3] *Mémoires*, IV, 421.

Morgagni, né en 1682, professa l'anatomie pendant près de 60 ans, soit de 1712 à sa mort, qui survint en 1771. Pontedera, grand botaniste, né en 1688, fut directeur du Jardin des Plantes de Padoue, de 1719 à sa mort, en 1757.

Casanova rapporte que pendant son séjour à Roche, Haller lui montra une quantité de lettres de Morgagni et de Pontedera. Il appelait Morgagni son maître et se plaignait de Pontedera, dont les lettres étaient presque indéchiffrables et d'une latinité très obscure.

La correspondance de Haller, conservée à la Bibliothèque municipale de Berne, contient 34 lettres de Morgagni datées de 1748 à 1768. Elles sont écrites en latin et sur le ton de la plus grande déférence. Le professeur padouan qualifie Haller de *Vir ingenii, memoriae, studii incomparabilis.*

Les relations épistolaires avec Pontedera paraissent avoir été beaucoup moins fréquentes. Parmi les 14,000 lettres léguées par les descendants de Haller à la bibliothèque de Berne, on n'en trouve que trois signées de Pontedera (datées de 1753, 1754 et 1756). Contrairement à la remarque que Casanova met dans la bouche de Haller, elles sont fort lisibles. Avec Haller, Pontedera était un des principaux adversaires du système sexuel de Linné, à l'égard duquel l'ancien professeur de Goettingue témoigna d'une animosité qu'on lui a parfois reprochée.

Le repas auquel Casanova fut convié lui donna l'occasion d'observer le grand homme dans l'intimité de sa famille.

Etant bon citoyen, il devait être excellent père de famille ; car quel plus sûr moyen de prouver son amour à son pays que celui de lui donner dans ses enfants des sujets capables et vertueux, ce qui ne peut résulter que d'une bonne éducation ? Sa femme, qu'il avait épousée en secondes noces, était jeune encore et portait sur son beau visage l'empreinte de la bienveillance et de la sagesse. Il avait une fille charmante, d'environ dix-huit ans, d'une tournure modeste, et qui n'ouvrit la bouche à table que pour parler quelquefois à voix basse à un jeune homme qui était assis à côté d'elle. Après dîner, me trouvant seul avec M. Haller, je lui demandai qui était ce jeune homme. Il me dit que c'était le précepteur de sa fille.

— Un pareil précepteur et une élève aussi jolie pourraient facilement devenir deux amants.

— Plût à Dieu !

Cette réponse socratique me fit sentir combien ma réflexion avait été déplacée et j'en éprouvai quelque confusion. Trouvant un livre sous ma main, je l'ouvris pour me remettre [1].

[1] *Mémoires*, IV. 422.

Pour la vie de famille, Casanova n'était peut-être point un juge très qualifié. Ses considérations sur l'éducation qu'un bon citoyen doit donner à ses enfants ressemblent fort à un lieu commun. Herminie Chavannes, qui a encore connu des témoins de l'existence au château de Roche, en fait un tableau qui est sans doute plus près de la réalité :

L'habitude de vivre dans les plus hautes spéculations et de nourrir sans cesse une faim intellectuelle qui jamais ne s'interrompait, avait détourné Haller du soin de l'éducation de ses enfants et rendu la conversation de famille peu intéressante pour lui. Il lisait en dînant ; le silence était imposé à ses fils et à ses filles ; une fourchette tombée à terre ou toute autre maladresse était punie par l'exil momentané de l'enfant maladroit ; mais il laissa, hors de sa présence, ses enfants jouir d'un degré de liberté qui favorisa peut-être le développement de leurs heureuses dispositions [1].

Victor de Bonstetten, qui séjourna comme jeune garçon à Roche, en 1758, en a rapporté un piquant souvenir :

La dernière femme de Haller était une savante Allemande ; ni elle ni son mari, qui avait huit ou dix enfants, ne s'embarrassaient de l'éducation ostensible de leur nombreuse famille ; et néanmoins, malgré cette négligence, tous furent plus ou moins distingués par leur esprit, leur amabilité ou leur mémoire. Que de fois j'ai entendu parler des bas troués des demoiselles de Haller ! Dans les deux ou trois jours que j'ai passés à Roche, où le grand Haller était bailli (j'avais alors douze ou treize ans), je mourais d'envie de faire connaissance avec les jeunes demoiselles que je voyais se glisser à table, après que tout le monde y était établi, pour disparaître avant qu'on fût levé. Je les voyais ensuite grimpant sur les rochers comme des chamois, et tout à fait inaccessibles à tout être civilisé [2].

La maîtresse de la maison n'était point, comme le dit Casanova, la seconde, mais la troisième femme du grand homme. Haller avait perdu ses deux premières femmes fort jeunes et convolé pour la troisième fois, en 1741, avec Sophie Teichmeyer, fille d'un professeur à l'université d'Iéna. Nous venons d'entendre Bonstetten la qualifier de « savante », mais Herminie Chavannes nous dit qu'elle s'occupa beaucoup plus de son ménage que des études de son mari ou de la direction régulière à donner à la vie de ses enfants. Comme Haller aimait la bonne chère, sa femme, jalouse de lui procurer ce genre de jouissance, présidait volontiers à la confection du dîner et y vaquait souvent elle-même en portant un voile vert et des gants.

Casanova note au passage que la table de M. Haller était bonne et abon-

[1] HERMINIE CHAVANNES, op. cit.

[2] *Souvenirs* de Victor de Bonstetten, écrits en 1831.

dante, mais que le maître du logis ne buvait que de l'eau, se permettant seulement un petit verre de liqueur au dessert.

Bonstetten exagère un peu en disant que Haller était père de huit ou dix enfants. Le savant avait une fille de sa première femme, Marianne Wyss, et six enfants, trois fils et trois filles, de Sophie Teichmeyer. La jeune fille charmante, d'environ dix-huit ans, d'une tournure modeste, qui n'ouvrit que fort peu la bouche, devait être l'une des deux cadettes du châtelain de Roche. L'aînée épousa quelques années plus tard un colonel au service de la compagnie anglaise des Indes, du nom de Braun, dernier rejeton d'une ancienne famille bernoise ; la seconde, Charlotte, née en 1743 à Goettingue, laissa des traces dans l'histoire littéraire. Très heureusement douée, elle fit son éducation elle-même, écoutant Haller, feuilletant à son gré ses livres et ses dictionnaires, se promenant avec lui et recueillant une foule de notions variées en suivant en silence les conversations diverses qu'elle entendait. Elle servit parfois de secrétaire à son père, qui lui enseigna le latin ; plus tard, elle étudia sans maîtres l'anglais et l'italien.

Ses qualités de cœur et d'intelligence étaient si prononcées qu'elles attirèrent l'attention de plusieurs hommes distingués. Le plus intime des amis lettrés de Charlotte de Haller fut le Zurichois Henri Meister, le très intelligent collaborateur de Grimm et le continuateur de la *Correspondance littéraire*. Sous le nom de *Chloé,* Meister fit de son amie un portrait qui peint avec fidélité la fille de Haller alors qu'il apprit à la connaître :

> J'ai vu peu de blondes aussi belles que Chloé : ses traits sont pleins de douceur et de noblesse, son teint délicat et coloré, son regard vif et pénétrant, son maintien à la fois noble et d'une gracieuse indolence ; elle a toute l'innocence et la franchise de l'enfance, la vivacité de la jeunesse et la solidité de l'âge mûr. Fleurs et fruits prospèrent ensemble dans cette plante si heureusement cultivée [1].

Henri Meister était si souvent occupé du mérite de la jeune fille qu'il en parla à Mme de Staël. Il lui fit probablement voir quelques-unes de ses lettres. Mme de Staël, frappée de ces récits, rendit hommage à Charlotte de Haller, mariée depuis 1772 au banquier bernois Louis Zeerleder, en la faisant figurer dans son roman de *Delphine,* sous le nom transparent de Mme de Cerlèbe.

C'est à ce personnage tracé d'après nature qu'elle confia le soin d'entourer sa malheureuse héroïne d'une amitié charitable et prévoyante.

[1] Cité par H. CHAVANNES, Op. cit.

« Mme Zeerleder elle-même, remarque Herminie Chavannes, aurait sans doute eu grande pitié de la triste religieuse parisienne, réfugiée à l'abbaye du Paradis, dans les environs de Zurich [1], mais elle lui aurait parlé avec plus de sincérité chrétienne que par la plume éloquente de Mme de Staël. »

Haller logeait dans sa maison, à Roche, de jeunes étudiants qui allaient lui chercher des plantes. L'un d'eux, Jacob Dick, de Berne (1742-1776), plus tard pasteur à Spiez, puis à Bolligen, fut précepteur de ses plus jeunes enfants [2]. C'est le jeune homme que Casanova rencontra à la table de Roche.

Pendant le repas, la conversation tomba tout naturellement sur Voltaire, auquel Casanova avait l'intention d'aller, suivant la lettre de Bernard de Muralt, « dire poliment bien des fautes qu'il y a dans ses livres ».

L'invité demanda à son hôte si M. de Voltaire venait souvent le voir. Pour toute réponse, Haller lui cita ce vers du poète de la raison :

... Vetabo qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanum sub iisdem
Sit trabibus... [3]

Je lui dis cependant, raconte le Vénitien, que je me faisais une fête d'aller voir M. de Voltaire, et il me répondit que j'avais raison. Il ajouta sans la moindre aigreur :

« M. de Voltaire est un homme qui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la physique, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de près. »

Entre le bailli bernois et le châtelain des Délices, les relations manquaient complètement de cordialité. « Les opinions irréligieuses du patriarche étaient profondément antipathiques à Haller, à qui répugnait la plaisanterie en de si graves sujets, dit M. Ph. Godet dans son excellente *Histoire littéraire de la Suisse française*. Voltaire et de Haller étaient deux puissances en face l'une de l'autre : l'un tenait l'opinion de l'Europe enchaînée à ses pieds ; l'autre commandait le respect par son caractère et son génie. Voltaire voulait être flatté, admiré ; Haller dédaigna de s'incliner devant l'idole ; sa conscience était révoltée par la prétention des philosophes de se poser en arbitres des idées religieuses. »

Il y avait entre ces deux hommes si différents non seulement divergence

[1] Couvent sur la rive droite du Rhin, à quelques kilomètres de Schaffhouse.

[2] Wolf : *Biographien*, vol. II, p. 131.

[3] J'empêcherai que celui qui a dévoilé les mystères sacrés de Cérès ne vive sous le même toit.

d'opinions, mais aussi antipathie personnelle. Ce sentiment s'exprime fréquemment dans les lettres qu'écrivait le directeur des salines à un de ses principaux correspondants, le savant Charles Bonnet, de Genève. Voici quelques extraits, qui se rapportent à la période qui nous occupe.

21 juillet 1760.

Votre philosophe de Fernex continue, à ce qu'on me dit, d'écrire et de tracasser.

18 août 1760.

M. de Voltaire a deux poids et deux mesures : on ne peut le critiquer sans écrire un libelle et il peut écrire des libelles sans que l'on doive s'en plaindre.

8 décembre 1760.

Ces philosophes sont bien médisants ! Tous les jours je m'en convainc. Je vois les manœuvres de Voltaire contre Arnauld et Maupertuis ; celles de Maupertuis contre Voltaire et moi ; le faste arrogant de d'Alembert, de Buffon, de Diderot. A quoi sert donc la philosophie ? A nous enfler, disait l'apôtre. Elle n'a pas changé depuis 1700 ans.

Tout en reprochant à Voltaire ses moqueries contre la religion et les inexactitudes de ses ouvrages historiques, Haller rendait justice à la perfection de son style et à son génie poétique, tout particulièrement dans ses œuvres dramatiques.

Deux ans avant la visite de Casanova à Roche, une querelle littéraire, qui fit grand bruit à l'époque, fut l'occasion d'un échange de lettres entre les deux célèbres voisins. Un libraire du nom de Grasset avait fait imprimer à Lausanne, en 1759, sous le titre : *La guerre de M. de Voltaire,* un ouvrage composé d'extraits des écrits irréligieux de l'auteur, accompagnés de réfutations rédigées par des ministres de l'Evangile. Voltaire, qui niait avec une déconcertante facilité la paternité d'œuvres qui pouvaient le compromettre, craignit que cette publication ne le mît en délicatesse avec les magistrats genevois : il refusa avec une grande indignation de se reconnaître l'auteur des extraits publiés sous son nom, entra dans une vive colère contre Grasset et entreprit de le perdre dans l'opinion publique par une campagne de dénigrement. Il réussit à se faire délivrer par les Cramer, ses libraires de Genève, une pièce attestant que Grasset, autrefois à leur service, s'était rendu coupable de détournements. Il s'empressa d'en aviser Haller, qui était en relations d'affaires avec Grasset.

Voici, Monsieur, lui écrivait-il le 13 février 1758, un petit certificat qui peut servir à faire connaître ce G... pour lequel on demande votre protection. Ce malheureux a imprimé à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talents de refuser à un scélérat une protection qui honorerait des gens de bien.

Haller répondit avec une ironie hautaine :

J'ai été véritablement affligé de la lettre dont vous venez de m'honorer, Monsieur ; moi, j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait. Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous a accablé de gloire, mais il vous fallait des malheurs ; elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Bien que Voltaire se fût rendu à Berne au printemps de 1756 en allant faire visite, à Soleure, à son ami Chavigny, il n'y vit pas Haller, probablement parce que celui-ci était assez gravement malade à ce moment. Par contre, les deux hommes s'étaient rencontrés à diverses reprises à Lausanne. Au printemps de 1757, Haller avait été délégué dans cette ville par le gouvernement bernois pour inspecter l'Académie dont les mœurs et la discipline laissaient à désirer, selon l'opinion de Leurs Excellences.

De Lausanne, Haller écrivait à son ami le fameux médecin Zimmermann, de Brougg (mars 1757) :

J'ai vu le pauvre Voltaire se pamer de joie d'avoir si bien rendu le rôle de Lusignan : en effet, il représente on ne peut mieux.

D'après une tradition rapportée par Sinner de Ballaigues dans son *Voyage historique et littéraire,* Haller, assistant à *Mon Repos* à cette même représentation de *Zaïre,* écouta attentivement la pièce, sans qu'on pût lire sur sa physionomie l'impression qu'il ressentait, puis, interrogé par un spectateur :

« C'est la première fois, dit-il simplement, que je vois donner un rendez-vous d'amour pour se faire baptiser. »

« Il est heureux pour moi, s'écria Voltaire, que ce malin Suisse n'ait pas tenu ce propos au parterre de la Comédie française : ma *Zaïre* était f..... ! »

Il fut question de Haller dans l'entretien fameux, que quelques semaines

après sa visite à Roche, Casanova eut avec Voltaire aux *Délices*. Le philosophe rendit hommage, devant son hôte, au savant qu'il aimait pourtant peu : « Il faut se mettre à genoux devant ce grand homme, déclara-t-il avec emphase. — Je le pense comme vous, riposta Casanova, et j'aime à vous entendre lui rendre cette justice ; je le plains de n'être pas aussi équitable envers vous. — Ah ! ah ! répartit ingénieusement Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous deux. »

Dans la *Correspondance* de Grimm, ce bon mot, souvent cité, est placé dans un entretien de Voltaire avec « un étranger ». Casanova fait des allusions à sa visite à Voltaire dans certains ouvrages publiés à la fin de sa vie et que personne ne lit aujourd'hui. Il en parle notamment dans la *Réfutation de l'histoire de la République de Venise* et dans le *Scrutinio.* Un casanoviste italien, M. Aldo Ravà, a trouvé dans l'un d'eux cette note fort piquante, de Casanova lui-même :

Dans le volume 60, p. 81 des *Oeuvres* de Voltaire, on lit la réponse que Voltaire me donna, lorsque je lui ai dit qu'Haller ne le regardait pas comme un grand homme. On ne me nomme pas : on me désigne pour un étranger. Cela m'a fait plaisir [1].

En 1760 déjà, lorsqu'on s'entretenait de Voltaire, on en arrivait fatalement à parler de Rousseau. Patricien et bernois, citoyen d'une république dont Montesquieu comparait le sénat à celui de Rome, Haller avait une trop forte conception de l'autorité de l'Etat pour goûter les écrits de celui qu'on a appelé le père du jacobinisme. Les théories politiques du citoyen de Genève lui paraissaient aussi subversives que l'irréligion du solitaire de Ferney.

Je venais de lire à Berne l'*Héloïse* de Rousseau, raconte Casanova, et je voulus savoir ce que M. Haller pensait de cette production. Il me dit que le peu qu'il avait lu de ce roman pour satisfaire un ami l'avait mis à même de juger de tout l'ouvrage.

« C'est le plus mauvais des romans, parce qu'il en est le plus éloquent. Vous verrez le pays de Vaud ; mais ne vous attendez pas à voir les originaux des brillants portraits qu'a peints Jean-Jacques. Il a cru que dans un roman, il était permis de mentir, et il a abusé du privilège. Pétrarque fut un savant et n'a point menti en parlant de son amour pour l'honnête Laure, qu'il aimait comme tout homme aime la femme dont il est amoureux, et si Laure n'avait pas rendu son illustre amant heureux, il ne l'aurait pas célébrée. »

[1] Cité par Charles Samaran : *Jacques Casanova, Vénitien*, p. 402.

C'est ainsi que Haller me parla de Pétrarque, biaisant sur Rousseau, dont il n'aimait pas même l'éloquence, parce que, disait-il, il ne la rendait brillante que par l'antithèse et le paradoxe [1].

Si non e vero e bene trovato. Les appréciations que Casanova met dans la bouche de Haller concordent parfaitement avec celles qu'il écrit à ses correspondants, mais elles n'ont pu être émises le 24 juin 1760 à Roche, parce qu'à ce moment-là la *Nouvelle Héloïse* n'avait pas encore paru. Dans son *J.-J. Rousseau Genevois*, Gaspard Vallette a précisé, d'après la correspondance de Rousseau avec son éditeur Marc Michel Rey, la date où fut envoyée chacune des six parties du roman : la première en avril 1759, la dernière, le 18 janvier 1760. « La longueur de l'ouvrage, ajoute-t-il, la minutie de Rousseau dans ses corrections d'épreuves et surtout les difficultés qu'il rencontre dans la publication de son roman en France, expliquent les quinze mois qui séparent la remise du dernier manuscrit et l'apparition du livre, au carnaval de 1761 » [2].

Nous n'avons trouvé aucune indication qui permît d'établir que des impressions ou des copies de parties du manuscrit eussent circulé avant la publication de l'ouvrage.

Casanova raconte que lorsqu'il prit congé, Haller le pria de lui écrire son jugement sur le grand Voltaire, et que ce fut là le commencement d'une correspondance en français. « J'ai vingt-deux lettres de cet homme justement célèbre, et la dernière fut écrite six mois avant sa mort trop prématurée. Plus je vieillis, plus je regrette mes papiers. »

Une supposition assez plausible est, qu'en rédigeant ses *Mémoires,* Casanova se soit reporté à sa correspondance avec Haller et y ait puisé les opinions qu'il lui prête sur Rousseau et qui sont conformes à celles qu'il exprimait à ses amis :

Le roman de M. Rousseau fera plaisir, écrivait Haller à Bonnet, le 2 février 1761. Il donne dans la caricature ; mais il remue, il émeut. Il se contredit dans ses raisonnements parce qu'il s'abandonne à sa verve et qu'il écrit sans principes.

A quoi Bonnet répondait, le 10 mars :

Votre jugement, Monsieur, sur la *Julie* de Rousseau revient à celui de nos lecteurs les plus estimables et les plus judicieux. Un peu de bon dissout dans une

---

[1] *Mémoires,* IV, 424.

[2] G. Vallette : *J.-J. Rousseau, Genevois,* p. 140.

grande quantité de mauvais ; le style, à l'ordinaire, nombreux et inégal, l'intrigue défectueuse, les peintures quelquefois lubriques, les maximes souvent dangereuses, et pour tout dire, un franc athée qu'on affecte de représenter comme l'être le plus vertueux. Que penser de l'auteur ? valait-il la peine que ce Diogène quittât son tonneau pour se présenter sous la forme, plus ridicule encore, d'un petit-maître libertin ? Il fait de sa Julie une catin et d'un athée un précepteur.

Les sentiments de Haller à l'égard des écrits et de la personne de Rousseau deviennent plus hostiles à mesure que s'étend l'influence de l'écrivain.

J'ai lu *Julie*, annonce-t-il le 8 juin 1761 à son ami et collègue le docteur Zimmermann. Il y a de fort beaux tableaux particuliers, le coloris en est d'une force peu commune. Point d'ordonnance générale : le costume point observé et le poète parlant partout ; aucune variation dans les styles des personnages ; de la mauvaise morale en bien des endroits.

En septembre 1763, Julie Bondeli écrivait au même Zimmermann :

Mme Hartmann fut à Roche ce printemps ; M. Haller, en lui donnant la lettre de Rousseau à l'archevêque [1], lui dit : « Ce n'est qu'à présent que je vois clairement que Rousseau est un scélérat. »

Déjà les fruits amers de la doctrine de Rousseau se font sentir de tous côtés, écrit Haller à Zimmermann en novembre 1766. Deux de nos vassaux ont refusé de prêter hommage ; on les y a forcés en les menaçant de la confiscation. Un troisième refuse de payer une légère imposition de quatre baches sur un arpent de vigne pour les grands chemins, parce que toute autorité doit émaner du prince et qu'une puissance subdéléguée n'a pas le droit de mettre des impôts. Ces principes déchirent tous les liens de la société et ne laissent à l'homme que son bon plaisir pour loi.

Enfin, quelques semaines plus tard, le 10 décembre, il formule au même correspondant ce jugement définitif et lapidaire : « Je déteste Rousseau et ses principes destructeurs de tout gouvernement. »

Il semble bien que la correspondance entre Casanova et Haller, qui serait un document fort curieux pour l'histoire littéraire, ait disparu sans laisser d'autre trace que sa mention dans les *Mémoires*. Il n'existe aucune lettre de Casanova dans la volumineuse collection des manuscrits de Haller. Un érudit autrichien, M. E. von Loehner, suppose que le savant bernois détruisit les lettres de Casanova quand il connut ce dernier sous son jour

[1] Lettre à M. de Beaumont.

véritable. Il est probable, ajoute-t-il, que les archives de Dux contiennent par contre des lettres de Haller à Casanova [1].

Cette supposition est malheureusement erronée : on ne trouve aucune mention de lettres de Haller dans le catalogue des manuscrits de Casanova conservés à Dux, dressé par M. Mahler, bibliothécaire à Prague et qu'a publié la *Revue des Bibliothèques* de janvier 1905.

Faut-il voir une allusion possible à une destruction voulue ou accidentelle dans cette remarque un peu mystérieuse : « Plus je vieillis, plus je regrette mes papiers, » que Casanova formule en parlant de cette correspondance ?

A défaut de ces documents, nous possédons un témoignage intéressant de la visite à Roche : la lettre dans laquelle Casanova lui-même rendit compte à son ami Louis de Muralt, dès son arrivée à Lausanne, de l'impression qu'avait produite sur lui le grand Haller. Cette pièce, écrite en langue italienne et en style très fleuri, est conservée à la bibliothèque de Berne ; c'est très probablement le seul manuscrit de Casanova qu'on possède en Suisse. Elle présente de nombreuses analogies avec les passages des *Mémoires* dans lesquels Casanova résume ses appréciations sur son hôte de Roche. On n'y trouvera donc pas de précisions nouvelles sur cet épisode du voyage du chevalier de Seingalt en Suisse ; toutefois le document permet de fixer au 24 juin la date de la visite à Roche et de conclure que Casanova ne passa qu'une journée chez Haller, et non trois, comme il le raconte.

Lausanne, le 25 juin 1760.

Très illustre Seigneur,

Je me suis rendu à Roche et suis de retour ici aujourd'hui ; j'ai remis votre lettre à M. de Haller et me sens si frappé du mérite incomparable d'un tel homme que je n'aurai de repos avant de vous avoir adressé mes remerciements les plus particuliers de m'avoir donné une lettre de recommandation pour ce grand philosophe.

Je suis confus de m'être présenté chez lui avant midi, car je me suis trouvé dans l'obligation d'être traité magnifiquement à sa table. Si j'avais pu pressentir ce que mon peu de mérite me défendait de prévoir, je me serais rendu chez lui après le repas. Sa divine conversation est un repas si délicieux qu'on ne saurait, en conscience, désirer que cette bouche, dont la profonde érudition enchante tous ceux qui l'écoutent, se donne le temps de manger. Cela est si vrai que le savant Haller

[1] E. von Lœhner : *Casanova e de Haller. Archivio Veneto*, 1882.

mange peu et ne boit que de l'eau, mais sa table est servie avec une largesse qui montre qu'il n'observe que pour lui-même la vertu de la sobriété.

Quelle fortune ce serait pour moi de pouvoir vivre trois ans dans la compagnie d'un homme de cette trempe ! Non seulement je m'instruirais beaucoup, mais j'apprendrais à m'exprimer avec la bonne grâce, l'autorité, l'agrément et l'inimitable modestie de M. de Haller. C'est en souriant qu'il m'entretenait des choses les plus érudites et les plus savoureuses, et sa connaissance de l'antiquité était si parfaite qu'il semblait se remémorer un temps où il avait vécu. On avait l'impression de causer avec un homme ayant vécu 2000 ans et qui avait été, fortuitement, le témoin oculaire des grands faits dont il parlait.

Toutes ses questions semblaient des documents et quand on lui répondait pour le renseigner, on avait l'impression qu'il cherchait à s'instruire, tellement sa manière était modeste. Il n'y a aucun artifice en lui : tout est nature. On lui pardonnerait aisément d'être ambitieux, mais un tel défaut est très éloigné de son caractère et il est bien vrai que personne, je crois, ne se hasarderait à entrer en lice pour se mesurer avec lui. On fait l'éloge d'un grand homme en disant de lui qu'il a des notions de tout, mais on devrait dire de M. Haller qu'il sait tout. Il connaît tout ce que la terre a produit et personne ne sait mieux que lui la structure de l'homme. Il connaît donc mieux que personne le divin architecte et surtout il se connaît lui-même. Qui jamais eut au monde, les bases d'une science plus grande ? Je porterai éternellement gravée dans mon cœur la mémoire de ce grand homme et me considérerai toujours comme l'obligé de ceux qui me l'ont fait connaître. Je ne lui ai adressé aucun compliment, craignant d'offenser une âme supérieure qui estime ne mériter aucun éloge. Je vous dirai encore que je n'ai cessé d'être en extase et dans l'enthousiasme.

Je vous prie d'agréer mes excuses et de souffrir que je me range parmi vos admirateurs ; peut-être, avec le temps, pourrais-je mériter de ne pas compter parmi les derniers de ceux qui vous estiment.

Son épouse m'a paru tout le contraire de la femme de Socrate et sa fille m'a semblé aussi spirituelle que sage.

Je vous prie d'excuser la longueur de ma lettre. Comme le portrait que j'ai tracé de ce seigneur est parfaitement conforme à l'idée que vous vous en faites, j'espère ne pas vous avoir ennuyé.

En vous assurant de mon respect, je suis

De votre Seigneurie le très dévoué et très obéissant serviteur,

De Seingalt [1].

Nous avons eu la curiosité de soumettre l'écriture du chevalier de Seingalt à un graphologue éminent, qui en a dégagé les traits suivants :

Un homme de la Renaissance, égaré en plein XVIIIe siècle. Très vain, beaucoup d'imagination, mais complètement dépourvu du sens de la création artistique.

[1] *Bibl. de Berne*, M.-SS. Hist. Helv. XVIII, 19, p. 89.

Molto illustre Signor, Signor Osservandissimo

Losanna a 25 Giugno 1760

Mi son trasportato a Rocca, e sono oggi qui di ritorno; ho dato al Signor de Haller la sua lettera, e mi ritrovo tanto invaghito del merito impareggiabile d'un Uomo tale, che non posso prender quiete, se non rendo prima a lei le più distinte grazie d'avermi munito d'una lettera commendatizia a questo gran filosofo.

Arrossisco d'essermi portato alla di lui casa prima del mezzo giorno, perchè mi vidi obligato a permettere d'esser da lui magnificamente trattato. Se avessi preveduto quello, che il poco mio merito mi vietava di prevedere mi sarei reso al suo palazzo nel dopo desinare; la di lui divina conversatione è un pranzo esquisito cotanto, che non si può in

MANUSCRIT DE CASANOVA

Esprit très clair ; grande curiosité intellectuelle, jointe à une espèce de conscience dans la notation des lieux et des faits. Un érudit de la jouissance. Aurait dû être un savant ou un artiste si toutes ses facultés n'avaient pas été dirigées du côté de l'expérience sensuelle. Etablit des familles, des séries de femmes.

Extrêmement maître de lui, nature féline ; sens de l'élégance et du geste. Amoureux de lui-même, jamais un sentiment désintéressé. Ecriture de Narcisse. Mystificateur, chercheur d'effet et bagoût extraordinaire. Type de voyageur ethnique et non géographique : curieux des mœurs, mais non de la nature.

Si ce qui a été conservé de la correspondance de Haller ne contient aucune lettre signée Casanova ou Seingalt, on y trouve par contre, datées de quelques mois après la visite de Roche, deux mentions de l'aventurier. Casanova, qui séjournait alors à Turin, avait fait élire Haller, à son insu probablement, membre d'une société littéraire de Rome, l'Académie des Arcades ; mais, chose curieuse, il lui annonce cette nomination par un tiers, ainsi que le prouvent les deux lettres suivantes, adressées par Louis de Muralt au directeur des salines de Roche :

Berne, ce 16 mars 1761.

Monsieur et très honoré patron,

Le comte de Sein-Galt m'a chargé de vous faire agréer de la part de l'Académie des Arcades, la patente cy-jointe, comme une marque de leur estime distinguée et d'un prix dû à vos ouvrages et digne de vous être offert, puisque les premiers poètes d'Italie tels que Methastasio, Goldoni, Chiari, Gasparo Gozzi, Louise Bergali, etc., l'ont sollicité avec empressement. A peine M. de Sein-Galt vous a-t-il proposé que vous avez été reçu par une acclamation générale de toute l'assemblée, qui espère que vous voudrez bien leur faire l'honneur d'être des leurs. J'y joint (*sic*) mes prières les plus empressée (*sic*) comme membre de l'Académie des Arcades et il me sera bien doux si je puis joindre au nom d'ami, en vous parlant, mon cher patron, celui de confrère Arcade.

J'ai l'honneur d'être avec respect et avec attachement, Monsieur et très honoré patron et très cher confrère, votre très humble et très obéissant serviteur.

Louis de Muralt

del nome d'Arcade Alesside Pario [1].

Berne, ce 19 mars 1761.

Monsieur mon très cher et très respectable ami,

J'avais reçu votre patente de l'Académie des Arcades qui m'était annoncée depuis un mois, seulement dimanche dernier, et comme mon père m'a dit que vous

[1] *Bibl. de Berne*, MSS. Hist. Helv. XVIII, 52, p. 39.

deviez arriver le lendemain, je fus lundi chez M. Steiguer pour avoir le plaisir de vous la remettre ; mais il m'a dit que vous étiez tombé malade et que vous n'arriviez qu'après Pâques, ce qui m'a déterminé de vous l'envoyer tout de suite, de peur de me rendre responsable en n'usant pas de diligence auprès de ces messieurs qui m'ont fait l'honneur inattendu et point mérité de m'agréger, il y a quelque temps, à leur illustre corps. Je dois cela à mon ami de Sein-Galt, qui est tout puissant en Italie et votre admirateur ; c'est lui qui m'a adressé votre patente.

Il restera encore un mois à Turin et il sera bien flatté si vous lui faites l'honneur de lui écrire ; son adresse est à *M. le Comte de Sein-Galt à poste restante à Turin.*

... J'ai l'honneur d'être, avec respect et sans réserve, votre très humble et très obéissant serviteur,

Louis de Muralt [1].

L'Académie des Arcades, qui a joué un certain rôle dans la vie de Casanova à cause des relations qu'elle lui a procurées, était une société de poètes, fondée à Rome en 1690 par Creschimbeni [2] et dans laquelle chaque membre prenait le nom d'un berger d'Arcadie. Son but était de remettre en honneur l'étude de la poésie. Vers la fin du XVIIIme siècle, elle tomba en décadence ; du moins Lalande, dans son *Voyage en Italie,* publié en 1790, rapporte-t-il qu'« on reproche souvent à l'Académie des Arcades le trop grand nombre et le peu de choix de ses associés ; on prétend, ajoute-t-il, que le dernier custode faisait un commerce des patentes de cette Académie. »

Suivant les habitudes de l'association, Casanova prit le nom bucolique d'Eupolemo Pantareno, pseudonyme sous lequel il a publié plusieurs petits ouvrages. Un critique italien, M. Ademollo l'a rencontré parmi les lauréats d'une séance solennelle tenue au Capitole le 21 avril 1771 et a retrouvé dans les actes de l'Académie un sonnet avec son nom, son prénom et sa dénomination arcadienne.

---

[1] *Bibl. de Berne,* MSS. Hist. Helv. XVIII, 52, p. 42.

[2] Poète et littérateur italien, 1663-1728. Auteur d'une *Histoire de la poésie italienne*, pleine de recherches sur les premiers temps de la poésie italienne et des *Vies des plus illustres arcadiens.*

CHAPITRE VI

LAUSANNE ET LA SOCIÉTÉ LAUSANNOISE

La vallée de Tempé du XVIIIme siècle. — Jardins et châteaux. — Visite à Mme Dubois. — Une demande en mariage. — La carrière militaire du jeune Bavois, élève du Jésuite de la Haye. — Voltaire et le théâtre de *Mon Repos*. — Actrices et acteurs improvisés. — Mmes d'Hermenches et de Gentil-Langallerie. — Anglais en voyage. — La belle de Sacconay. — Le maître d'hôtel de l'ambassadeur de France. — Son mariage avec l'amie de Casanova.

LES amateurs de vieilles gravures — qui ne l'est aujourd'hui ? — connaissent une délicieuse grisaille de Christian de Mechel, reproduisant un tableau de Jean Daniel Huber : *la Vue du Château baillival, ci-devant épiscopal de Lausanne*. Un chemin escarpé, que gravissent deux petits ânes chargés de gros bâts, descend vers une vallée boisée au-dessus de laquelle se profilent, sur la nappe immobile du lac aux golfes sinueux, la masse grise du château flanqué de quatre échauguettes reliées par des mâchicoulis et, en contre bas, les hauts toits bruns des maisons de la Cité. Cette silhouette féodale se fond dans la douceur ambiante d'un paysage large et paisible. Au loin, quelques clochers pointent au-dessus de la houle des arbres ; des barques à voiles rident la surface moirée de l'eau ; au premier-plan, assise sur un tertre de gazon dominant des blocs moussus, une paysanne en chapeau vaudois fait paître une chèvre noire et une chèvre blanche.

Telle apparaissait Lausanne au voyageur arrivant par la route de Berne.

Pour avoir de cette ville un aspect plus aimable et plus riant encore, il faut prendre une vue anonyme de la *Promenade de Montbenon vers 1760*. Le centre de cette image est occupé par un groupe d'ormes et de tilleuls, qui étalent leur ramure au-dessus d'une route suivie par un charriot rustique à hautes roues et sur un sentier gazonné où est arrêté un couple de bourgeois, lui en habit prune et bas blancs, elle en robe à fleurs. Entre les feuillages et les troncs, on voit, entourées elles-mêmes de verdure, les maisons de la ville, à flanc de côteau, limitées par la tour de l'Ale et la flèche aiguë de la cathédrale. Ainsi, de quelque côté qu'on l'abordât, Lausanne se présentait comme fondue dans un cadre opulent d'arbres, de vergers, de jardins et de vignes.

En fait, aux yeux des étrangers ravis, le pays de Vaud apparaissait comme un magnifique jardin ; il était devenu, suivant l'expression de Juste Olivier, la vallée de Tempé du XVIIIme siècle. Le peuple qui habitait ces campagnes heureuses « était resté fidèle à beaucoup de ses anciens usages et à ses fêtes champêtres. Aux vendanges, une chanson rustique, entonnée aux portes de Lausanne, se répétait, de refrain en refrain, en chœur alternatif, jusqu'à celles de Vevey. Dans les beaux soirs d'été, on dansait sur les places, autour du tilleul, les vieilles rondes nationales et les coraules du pays roman. » [1]

Dans la seconde moitié du XVIIIme siècle — cette époque qui a laissé à ceux qui l'ont vue, le souvenir ou l'illusion qu'on y vivait heureux, — Lausanne était le centre d'une société dont la bonhomie et la simplicité natives s'alliaient savoureusement aux mœurs policées introduites par les familles immigrées de France auprès la révocation de l'Edit de Nantes et par l'usage des services étrangers dans lesquels s'enrôlaient la plupart des gentilshommes du pays. Beaucoup, après de brillantes carrières au Piémont, en Hollande, en France, en Angleterre, en Prusse, en Autriche, en Suède, en Russie venaient, lorsque l'âge de la retraite avait sonné, finir leurs jours à Lausanne. Quelquefois, ils s'étaient enrichis ; presque toujours, ils rapportaient avec eux les usages du grand monde où ils avaient vécu. « Rien à Lausanne, ne rappelait les mœurs rigides de Genève et l'on y tolérait volontiers les plaisirs qui, dans la cité de Calvin, étaient considérés comme criminels. » [2]

A l'époque dont nous parlons, remonte le commencement de cette vogue qui, jusqu'à nos jours, a fait de Lausanne une des villégiatures les plus

---

[1] Juste Olivier : *Le canton de Vaud.*

[2] Perey et Maugras : *La vie intime de Voltaire.*



Lausanne en 1760.
Par J. D. Huber.

recherchées des étrangers. La présence de Voltaire avait jeté sur cette petite cité de 7000 habitants un vif éclat ; lorsque le philosophe se fixa définitivement à Ferney, Lausanne bénéficia du renom européen du docteur Tissot, puis du coup de théâtre de la *Nouvelle Héloïse,* qui fit des rives du Léman le premier paysage sentimental qu'ait connu le monde.

« Les campagnes étaient parsemées d'une foule de biens ruraux, réputés nobles, dont la possession, transmise par voie d'héritage ou de vente, avec l'agrément de Leurs Excellences de Berne ou de Fribourg, conférait à leurs propriétaires la qualité de seigneurs avec certaines redevances féodales.

Le mouvement financier, qui se produisit sous l'impulsion de Law, amena une transformation sociale. Les spéculateurs heureux qui avaient pu réaliser leurs valeurs en temps opportun, avant la catastrophe, placèrent leur fortune en terres dans le pays de Vaud. Plusieurs gentilshommes saisirent l'occasion pour aliéner leurs fiefs à des Genevois, des Saint-Gallois, des Français appartenant à de nouvelles couches sociales ; puis ils vinrent habiter Lausanne, où ils construisirent de nombreuses maisons dans la ville et ses abords. La rue de Bourg devint le quartier général de la noblesse, une sorte de petit Saint-Germain qui prit, avec le temps, des allures indépendantes et acquit sur l'opinion l'influence que donne la supériorité intellectuelle. Il s'opéra ainsi une concentration favorable à la vie de société. Elle se produisit sans détriment pour les campagnes, car l'on vit dans le même temps plusieurs anciens manoirs faire place à des châteaux modernes : l'Isle, construit en 1725 par le général Ch. de Chandieu-Villars ; Saint-Saphorin, construit en 1728 par le général de Pesmes ; Prangins, construit en 1748 par Louis Guiguer, de Saint-Gall ; Hauteville, construit en 1760 par Pierre Philippe Cannac, bourgeois de Genève.

L'arrivée de Voltaire, en 1755, donna de l'impulsion au théâtre ; sur une scène improvisée, il fit jouer des pièces de sa composition par des amateurs : le général de Constant d'Hermenches, sa femme, née de Seigneux, sa sœur, Madame Gentil de Langallerie, etc. Dans son enthousiasme, il compare leurs talents à ceux des acteurs de Paris. »[1]

Après ses entretiens littéraires et philosophiques avec Haller, il tardait à Casanova de goûter d'autres plaisirs. A Lausanne, sa première visite fut pour son amie Dubois, qui, on s'en souvient, l'y avait précédé de quelques

[1] B. van Muyden : *Pages d'histoire lausannoise.*

jours et habitait avec sa mère. En arrivant chez elle, l'aventurier ne fut pas peu surpris d'y trouver Lebel. Sa gouvernante de Soleure lui sauta au cou, puis le présenta « à sa bonne femme de mère, à qui le bon sens tenait lieu d'esprit ». Le maître d'hôtel de M. de Chavigny, de passage à Lausanne, était venu présenter ses civilités à la mère de Mme Dubois et avait été agréablement surpris de trouver sa fille avec elle. « Vous savez, ajouta-t-il, en s'adressant à Casanova, quelles sont mes intentions. Je dois repartir demain, et lorsque vous serez déterminés, je viendrai la prendre pour la conduire à Soleure, où je l'épouserai. »

Casanova répondit qu'il lui ferait part de sa décision dans dix jours : c'est le temps qu'il estimait nécessaire pour épuiser son caprice amoureux. Le lendemain matin, après une nuit délicieuse, « plus amoureux que jamais, note-t-il, nous ne nous trouvâmes pas du tout disposés de répondre à l'attente de Lebel. »

Le même jour, au moment où il se disposait à sortir pour aller porter ses lettres de recommandation, Casanova vit entrer chez lui le « baron de Bercei », oncle de son ami Bavois.

« Je sais, lui dit-il, que mon neveu vous doit sa fortune ; il est à la veille d'être nommé général et toute la famille serait enchantée, comme moi, de l'honneur de faire votre connaissance. Je suis venu, Monsieur, vous offrir mes services et vous prier de me faire l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui même, et ensuite quand vous voudrez, quand vous n'aurez rien de mieux à faire, vous considérant comme de la famille. En même temps, je vous supplie d'ajouter à tout ce que nous vous devons la bonté de ne dire à personne que mon neveu s'est fait catholique, car d'après les préjugés du pays, c'est là une faute déshonorante qui rejaillirait sur toute la famille. »

Je lui promis de ne jamais parler de cette circonstance et j'acceptai son invitation [1].

Pour comprendre cette visite et ce discours, il faut se reporter à une dizaine d'années en arrière, à l'époque où Casanova, courant les routes d'Italie, y rencontra la plus séduisante de ses héroïnes, cette belle inconnue qu'il appelle Henriette et qui voyageait, sous un travesti d'officier, en compagnie d'un vieux capitaine hongrois. Casanova vécut avec elle, à Parme, des semaines enchantées, les seules qui semblent avoir laissé quelque trace dans le cœur de ce grand libertin. A Parme, il avait pris fantaisie à Henriette

[1] *Mémoires*, IV, 428.

d'apprendre l'italien et elle s'était fait donner des leçons par un Jésuite flamand du nom de Valentin de la Haye, « homme à mine respectable, poli, modeste, parlant peu, mais bien, réservé dans ses réponses et instruit dans l'ancien goût », mais en lequel Casanova entrevit un Tartufe. Il se donnait pour ingénieur et professeur de mathématiques.

« Un soir que Casanova promenait sa compagne dans les jardins de Colorno, la merveilleuse résidence ducale, un cavalier vint à passer qui la considéra avec insistance. C'était M. d'Anthoine, noble provençal, premier écuyer de la duchesse (Louise-Elisabeth, fille de Louis XV) et favori du nouveau duc de Parme, don Philippe, infant d'Espagne. Bientôt, il trouva le moyen de parler à la jeune femme et lui découvrit qu'il était son parent, connaissait son secret et avait une lettre cachetée à lui remettre. Ce pli contenait sans doute le pardon des parents de la fugitive. Elle ne se sentit pas le courage de les abandonner pour toujours, et d'ailleurs, M. d'Anthoine était là pour lui rappeler son devoir. La folle aventure était finie. » [1]

Nous avons dit comment les amants se séparèrent à Genève, à l'*Hôtel des Balances*.

Après avoir vu la berline de sa fugitive maîtresse disparaître sur la route de Lyon, Casanova repartit pour l'Italie.

> Je pris la route du Saint-Bernard que je franchis en trois jours avec sept mulets qui portaient moi, mon domestique, ma malle et la voiture qui avait été destinée à la femme charmante que je venais de perdre sans espoir de retour. Un homme accablé par une grande douleur a l'avantage que rien ne lui paraît pénible. C'est une espèce de désespoir qui a aussi ses douceurs. Je ne sentais ni la faim, ni la soif, ni le froid qui gelait la nature sur cette affreuse partie des Alpes, ni la fatigue inséparable de ce pénible et dangereux passage [2].

Malgré ces tribulations, l'aventurier arriva à Parme « en assez bonne santé ». L'une des premières personnes qu'il y rencontra fut de la Haye, qui entreprit de réconforter cette âme désemparée et s'y prit si bien que Casanova se surprit à devenir bigot. L'intimité grandissant, l'étrange confesseur raconta à Casanova l'histoire de sa vie.

Après avoir suivi l'école et cultivé avec quelque succès les sciences et les arts, il avait été pendant vingt ans employé à l'université de Paris. Il servit

[1] SAMARAN : *Jacques Casanova, Vénitien.*

[2] *Mémoires*, II, 245.

ensuite à l'armée dans le génie et donna au public plusieurs ouvrages sans nom d'auteur « dont on se sert dans toutes les écoles pour l'instruction de la jeunesse ». Retiré du service et sans fortune, il entreprit et acheva l'éducation de plusieurs jeunes gens. Maintenant, n'ayant plus d'emploi, il vivait « confiant en Dieu ».

Il y a quatre ans, poursuivit de la Haye, que je fis la connaissance du baron Bavois, de Lausanne, fils du général de ce nom, qui avait un régiment au service du duc de Modène, et qui ensuite eut le malheur de trop faire parler de lui. Le jeune baron, calviniste comme son père, n'aimait pas la vie oisive qu'il aurait pu passer chez lui. Il me sollicita de lui donner des instructions pour embrasser l'état militaire. Enchanté de pouvoir cultiver ses belles dispositions, je quittai tout pour me livrer entièrement à cette occupation. Je découvris bientôt que sur l'article de la religion, il savait qu'il vivait dans l'erreur et il ne s'y tenait que pour les égards qu'il devait à sa famille. Dès que je connus son secret, il me fut facile de lui faire voir qu'il s'agissait de sa principale affaire, puisque son salut en dépendait.

Frappé de cette vérité, il s'abandonna à ma tendresse et je le menai à Rome, où je le présentai au pape Benoît XIV, qui, après son abjuration, lui fit donner une lieutenance dans les troupes du duc de Modène.

Mais ce cher prosélyte, qui n'a que vingt-cinq ans, n'ayant que sept sequins pas mois, n'a pas assez pour vivre ; et depuis qu'il a changé de religion, il ne reçoit rien de ses parents qui ont horreur de ce qu'ils appellent son apostasie. Il se verrait forcé de retourner à Lausanne si je ne le soutenais...

Ce bon et beau garçon n'a confiance qu'en moi, et il m'écrit régulièrement deux fois par semaine. La discrétion ne me permet pas de vous communiquer ses lettres ; mais vous pleureriez de tendresse si vous les lisiez [1].

Casanova, effectivement, pleura d'émotion, ce qui s'explique mieux si l'on sait qu'il était alors affaibli par une de ces maladies auxquelles le condamnait assez fréquemment son genre de vie. Tout à sa « piété naissante », il s'empressa d'écrire à son protecteur vénitien, M. de Bragadin, en le priant d'employer toutes ses forces « pour trouver à Venise où placer honorablement M. de la Haye et le jeune Bavois ».

L'excellent M. de Bragadin répondit aussitôt, offrant à de la Haye un logement dans son palais et conseillant à Bavois d'écrire au pape, son protecteur, pour le supplier de le recommander à l'ambassadeur de Venise ; celui-ci en écrirait au sénat, et Bavois pouvait être certain de trouver un emploi

[1] *Mémoires*, II, 253-254.

convenable. L'occasion paraissait d'autant meilleure que Benoît XIV était alors arbitre entre l'Autriche et la République de Venise qui se disputaient le droit d'élire le patriarche d'Aquilée. « Il est évident que le pape n'ayant pas encore prononcé, concluait judicieusement M. de Bragadin, la république de Venise aurait la plus grande déférence pour sa recommandation. »

Ces événements se passaient en mars et avril 1750. Sur une seconde lettre de M. de Bragadin, annonçant qu'un membre du gouvernement de Venise avait autorisé l'ambassadeur de la République à Rome à assurer le Saint-Père que lorsque le baron de Bavois se présenterait, on aurait soin de lui donner dans les troupes vénitiennes un emploi suffisant pour vivre honorablement, de la Haye se décida à aller rejoindre Bavois à Modène « pour se concerter avec son néophyte sur la conduite qu'il devait tenir à Venise pour s'y ouvrir le chemin de la fortune. »

Peu de jours après le départ de de la Haye, Casanova partit pour Venise, où il trouva chez M. de Bragadin un appartement tout préparé pour le Jésuite et, dans le voisinage du palais, deux jolies chambres pour Bavois.

Au commencement de mai, de la Haye arrive de Modène avec son élève. Bavois différait beaucoup de l'idée que Casanova s'était faite de lui sur la foi des récits du Jésuite. Il pensait rencontrer un néophyte confit en dévotion et fut heureusement surpris de se trouver en présence d'un « jeune homme de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, joli de figure, très bien fait, blond, d'une humeur toujours égale, parlant bien et avec esprit, et s'énonçant avec un ton de modestie aisée qui lui seyait fort bien. » Casanova complète le portrait en disant de son nouvel ami qu'il avait les traits du visage agréables et réguliers, les dents fort belles, de longs cheveux bien plantés et exhalant l'odeur des parfums qu'il y employait. Se voyant très bien logé chez d'honnêtes bourgeois, pourvus de deux filles qu'il « gracieusa en homme qui s'y entend », Bavois se sentit plein de reconnaissance. Casanova lui fit les honneurs de la place Saint-Marc, s'en fut parader, en sa compagnie, sous les galeries des Procuraties et l'emmena souper chez M. de Bragadin, où « il brilla par de jolis propos ».

Le lendemain, les amis de Bragadin, les deux vieux sénateurs Dandolo et Barbaro, vinrent en compagnie de Casanova le prendre chez lui pour le présenter à un membre du Conseil des Dix qui devait lui trouver un emploi.

Nous le trouvâmes à sa toilette sous la main délicate de l'aînée des deux sœurs qui le coiffait. Sa chambre embaumait de l'odeur de la pommade et des eaux de senteur dont il était parfumé. Ce n'était pas là l'indice d'un petit saint ; cepen-

dant mes deux amis n'en furent point scandalisés, quoique je remarquasse leur surprise, ne s'étant nullement attendus à cette grande marque de galanterie dans un nouveau converti [1].

L'après-midi, le protégé de Casanova fut conduit chez des dames parentes de ses amis, qui toutes parurent enchantées de lui. « En moins de huit jours, il se trouva si bien connu qu'il fut en état de braver l'ennui. »

Cependant Casanova ne tarda pas à s'apercevoir qu'en fin renard, de la Haye cherchait à le supplanter dans la confiance de M. de Bragadin et de ses deux amis. Comme cette confiance était basée sur la foi des trois crédules vieillards dans les pouvoirs magiques de Casanova, celui-ci leur fit prescrire par son oracle de ne rien faire sans son avis de tout ce que de la Haye pourrait insinuer. Quelque temps après, le Jésuite trouva un second Bavois en la personne d'un jeune seigneur qu'il conduisit en Pologne.

Bavois, en attendant un emploi, se mit au service de l'ambassadeur de France à Venise, ce qui n'empêcha pas ses amis de continuer à solliciter pour lui. Ils réussirent, peu de temps après, à l'installer au service de la République en qualité de capitaine. « Il y fit fortune, ajoute Casanova, comme je le dirai en temps et lieu. » [2]

Trois ans plus tard, au commencement de 1753, Casanova rencontre de la Haye à Vienne et apprend de lui que Bavois était déjà lieutenant-colonel au service vénitien et qu'il « avait eu le bonheur d'être choisi pour adjudant général par M. Morosini [3], qui à son retour de l'ambassade de France, avait été nommé commissaire aux confins. » [4]

Une fois de plus, il se trouve que le récit de Casanova concorde avec les faits. Grâce aux *Mémoires,* qui sont la plus riche galerie de portraits du XVIII[me] siècle, nous pouvons nous faire une image plus vivante d'un des nombreux officiers suisses, fils de famille, qu'on rencontrait, à cette époque, dans toutes les armées d'Europe.

Le nom du personnage qui vint rendre visite à Casanova au lendemain de son arrivée à Lausanne était non Bercei, comme le défigure sans doute le sieur Laforgue, mais Bercher. Bercher et Bavois sont des fiefs d'une famille noble originaire de Lorraine, établie dans le canton de Vaud depuis le XVI[me]

[1] *Mémoires,* II, 263.

[2] *Mémoires,* II, 277.

[3] En 1750, à Paris, Casanova avait connu François Laurent Morosini, ambassadeur de Venise en France de 1748 à 1751 « aujourd'hui procurateur à Saint-Marc », note-t-il. *(Mémoires.* Edition Rosez, II, 225.)

[4] *Mémoires,* V, 400.

siècle, les de Saussure. L'un d'eux, Jean-Louis, s'étant distingué à la bataille de Villmergue en 1712, les Bernois le récompensèrent en érigeant en baronnie sa terre de Bercher. Ce premier baron eut deux fils, David, né en 1700, mort en 1767, banderet de Bourg, qui est l'oncle du jeune Bavois, et Georges, né en 1704, mort après 1752, qui est son père.

David et Georges s'engagèrent en 1720 au service de France. Pendant la guerre de succession d'Autriche, on les trouve dans l'armée de Flandre, sous les ordres du maréchal de Saxe. Ils prennent part, en 1745, à la bataille de Fontenoy. Le régiment appartenant à Georges Mannlich-de Bettens, dont David de Saussure avait épousé la fille, était posté en face du village, à l'aile droite, et soutint victorieusement le choc de l'ennemi [1]. Dans la masse des uniformes à revers noirs largement échancrés sur la veste écarlate, on remarquait un cadet de seize ans : le jeune Louis, fils de Georges.

Après ces campagnes, Georges de Saussure partit avec le grade de lieutenant-colonel pour l'Italie, où il commanda un régiment suisse à la solde du duc de Modène. Il emmena son fils en qualité de commandant d'une compagnie de son régiment. Le jeune Louis était né le 27 avril 1729. Suivant l'usage d'alors, il avait pris le nom d'une de ses terres et se faisait appeler Bavois. Une question religieuse le sépara complètement de son père pendant quelques années et l'obligea d'abandonner son commandement. De la Haye avait passé par là, si l'on admet que Casanova, véridique dans ce que nous pouvons contrôler, l'est aussi sur ce point. Converti au catholicisme, il s'engagea comme lieutenant-capitaine au service du roi de Naples, où il resta jusqu'en 1748. S'étant toutefois réconcilié avec son père, celui-ci le reprit dans son régiment avec le grade de sergent-major, fonctions qui correspondaient alors à celles de sous-chef d'état-major. Le duc de Modène lui offrit ensuite le grade de lieutenant-colonel dans ses propres troupes, mais Bavois dut y renoncer parce qu'il était sous la protection du pape. C'est évidemment à ce tournant de sa carrière que Casanova noua connaissance avec lui. Grâce à la protection du pape, Bavois entra au service de la République de Venise. Il est nommé lieutenant-colonel dans le régiment Palla par décret du 13 juin 1752.

En qualité d'officier de la Sérénissime, il fournit une fort belle carrière. Son habileté et son zèle le firent attacher au service du procurateur Morosini, commissaire des confins. Il fut placé à la tête d'un corps d'infanterie et de

[1] Capitaine de Vallière : *Histoire des Suisses au service étranger.*

dragons chargé de pourchasser les brigands qui infestaient le territoire de Padoue. Il prit ensuite le commandement du régiment vénitien de Trévise, dont il fut nommé colonel par décret du 25 novembre 1758. Comme il n'avait pas trente ans, on s'explique l'enchantement et les espoirs qu'exprimait deux ans plus tard à Casanova le digne baron de Bercher, son oncle.

En 1764, Bavois est nommé superintendant des travaux de fortification de Santa Maura, puis il occupa avec distinction le poste de gouverneur des armées des places de Santa Maura, Spalato et Zara, en Dalmatie. Après vingt ans passés au service de la République de Venise, il reçut par diplôme signé Aloys Mocenigo, daté du Palais Ducal, le 4 juin 1772, le titre de sergent-major de bataille, soit de chef d'état-major. Il décéda à Lausanne le 27 août de la même année, âgé de 43 ans, et fut enseveli au cimetière de la Cité sous les Cloîtres [1].

De quoi s'entretenait-on à Lausanne vers le milieu de 1760 ? Dans la société que lui ouvrit le baron de Bercher, Casanova n'entendit parler que de Voltaire. L'auteur de *Zaïre* avait passé trois hivers entiers dans cette charmante ville, ceux de 1756, 1757 et 1758. Tout le monde était encore sous l'impression très vive des brillantes réceptions de Monriond, le « palais d'hiver », où s'installa le philosophe, en décembre 1755 « à l'abri du cruel vent du nord ». Il s'était enthousiasmé pour les « beaux rivages du lac Léman, devenus l'asile des arts, du plaisir et du goût », et pour le petit monde charmant et cultivé qui l'accueillit avec cette rondeur et cette bonhomie particulière aux Vaudois. Sainte-Beuve disait avec raison : « Voltaire n'a fait qu'une idylle en sa vie, et c'est à Lausanne qu'il l'a faite ». Il s'y plut tant qu'il y revint toutes les fois que les rigueurs de la saison le chassaient de Genève ; bientôt, trouvant Monriond trop éloigné de la rue de Bourg, il se rapprocha de ses amis en achetant, au printemps de 1757, sa belle maison du Grand-Chêne avec « quinze croisées de face et de cintre, donnant sur le lac à droite, à gauche et par devant, avec cent jardins au-dessous de son jardin. »

Comme les meilleures idylles, celle-ci fut brève. Le charme était déjà rompu lorsque le pèlerin de Roche vint à Lausanne. La querelle soulevée par la publication de Grasset, l'aigreur qu'avait suscitée chez certains ecclésiastiques les polémiques qui s'en suivirent, la froideur voilée de politesse dont témoigna Haller pour les colères du poète, la lenteur de Leurs Excellences de

[1] Renseignements aimablement fournis par M. Maximilien de Rham, architecte à Lausanne.

Berne à satisfaire ses rancunes, tout cela contribua à affaiblir le goût de Voltaire pour ses « ermitages », ses « petites cabanes » de Monriond et du Grand-Chêne.

Que la société lausannoise ait éprouvé quelque dépit à voir Voltaire se détacher de Lausanne pour se fixer définitivement à Ferney, il n'y a rien là que de fort humain et de très naturel. Ce sentiment, Casanova l'a mis en relief en des pages dont deux biographes de Voltaire, Juste Olivier, dans son *Voltaire à Lausanne* et Desnoiresterres dans son *Voltaire aux Délices,* ont parlé avec un certain dédain. Ils n'ajoutent aucune créance à ce que Casanova raconte dans ses *Mémoires,* « équivoques », d'après Desnoiresterres, « inconcevablement légers » et qui « semblent avoir été écrits en diligence », suivant Juste Olivier. Celui-ci écrivait en 1842, celui-là en 1875 : l'un et l'autre à un moment où bien rares étaient ceux qui avaient songé à passer au crible de la critique historique les aventures du chevalier de Seingalt [1].

Depuis quarante ans on a accumulé tant de preuves qui mettent hors de conteste la véracité d'un si grand nombre d'assertions des *Mémoires,* qu'on ne saurait plus négliger ce que les historiens littéraires d'autrefois refusaient de prendre au sérieux.

Citons donc textuellement :

J'allai remettre mes lettres de recommendation, et j'eus le plaisir de recevoir partout l'accueil le plus distingué. Mme de Gentil-Langalerie me parut la plus aimable de toutes ces dames, mais je n'eus pas le loisir de faire une cour plus assidue aux unes qu'aux autres. Tous les jours, des dîners, des soupers, des bals, des réunions où la politesse me forçait d'aller ; j'étais gêné outre mesure, et je me trouvais dans le cas de dire : Qu'il est ennuyeux d'être si bien accueilli ! Je passai quinze jours dans cette petite ville, où l'on se pique de jouir d'une pleine liberté, et de ma vie je n'ai éprouvé un pareil esclavage, car je n'y eus pas un instant à moi. Je ne pus passer qu'une seule nuit avec ma bonne, et il me tardait de pouvoir partir avec elle pour Genève. Tout le monde voulait me donner des lettres pour M. de Voltaire, et à cet empressement, on aurait pu croire ce grand homme chéri de chacun, tandis qu'il était détesté de tous, à cause de son humeur satirique.

« Comment, Mesdames, leur disais-je, M. de Voltaire n'est pas aimable, doux, galant et affable envers vous qui avez eu la complaisance de jouer ses pièces avec lui ?

— Non, pas le moins du monde. Quand il nous faisait répéter nos rôles, il nous grondait sans cesse. Nous ne disions jamais une chose comme il le voulait ;

---

[1] Un Allemand, Barthold, publia en 1846 deux volumes intitulés : *Die geschichtlichen Persœnlichkeiten in G. Casanova's Memoiren.* Avant 1875, on ne trouve que quelques articles isolés dans des revues historiques vénitiennes.

ici, c'était un mot mal prononcé, là une intonation qui ne rendait pas l'esprit de la passion ; tantôt une inflexion de voix trop douce, tantôt une chute trop forte ; et c'était encore bien pis quand nous jouions ! Quel vacarme pour une syllabe ajoutée ou pour une négligée qui avait gâté un de ses vers ! Il nous faisait peur. Celle-ci avait mal ri, celle-là, dans *Alzire*, n'avait fait que semblant de pleurer.

— Voulait-il que vous pleurassiez tout de bon ?

— Bien certainement. Il voulait des larmes véritables. Il soutenait qu'un acteur, pour arracher des larmes, devait en répandre lui-même.

— Je crois que sur ce point, il n'avait pas tort ; mais il aurait dû ne pas employer tant de rigueur avec des amateurs, et surtout avec des actrices de commande aussi aimables que vous. On ne peut exiger cette perfection que des personnes qui font métier de la scène ; mais c'est là le faible de tous les auteurs. Ils ne trouvent jamais que l'acteur ait donné à leurs paroles la force nécessaire pour rendre le sens qu'ils y attachent.

— Je lui dis un jour que ce n'était pas ma faute si ses paroles n'avaient pas la force qu'elles devaient avoir.

— Je suis sûr qu'il ne fit qu'en rire.

— Rire ? non, ricaner ; car il est brutal et même impertinent.

— Mais vous lui passiez certainement tous ces défauts ?

— Pas du tout ; nous l'avons chassé.

— Chassé ?

— Oui, ni plus ni moins. Il quitta brusquement les maisons qu'il avait louées, et se retira où vous le trouverez. Il ne vient plus chez nous, même lorsque nous l'invitons.

— Vous l'invitez donc, quoique vous l'ayez chassé ?

— Nous ne pouvons pas nous priver du plaisir d'admirer son talent, et si nous l'avons fait endêver, ce n'a été que pour nous venger et pour lui apprendre à vivre.

— Vous avez donné une leçon à un grand maître !

— C'est vrai ; mais quand vous le verrez, parlez-lui de Lausanne, et vous verrez ce qu'il vous dira de nous. Mais il vous le dira en riant, c'est sa manière [1].

Ce récit est-il donc aussi incroyable que le pensent ceux qui s'en sont occupés ? Cette description de Voltaire dans la coulisse, avec ses vivacités, ses impatiences, ses susceptibilités d'auteur, nous paraît, au contraire, prise sur le vif ; avec sa mobilité et son impressionnabilité, le malicieux vieillard redevenait, lorsque tout avait marché à souhait et que les invités étaient contents, l'hôte charmant et enjoué que nous ont dépeint les spectateurs de Monriond ou de Mon Repos, l'épistolier délicieux qui narrait en termes ravis les succès remportés dans son « tripot de Lausanne ».

---

[1] *Mémoires*, IV. 428-430.

A l'inverse de Haller, qui trouvait Voltaire plus grand de loin que de près, les Lausannois voyaient mieux les défauts de leur hôte depuis qu'il était à cent kilomètres d'eux. Les absents ont toujours tort : l'accueillant châtelain de Monriond avait celui de n'être plus là pour faire oublier, par sa conversation étincelante, par toutes ses séductions intellectuelles, par le perpétuel scintillement de son esprit, ses gronderies et ses brusqueries à l'égard des acteurs improvisés qui estropiaient parfois ses vers. Malgré tout, on regrettait le grand homme et l'on souffrait dans son amour-propre de sentir qu'on ne pouvait se « priver du plaisir d'admirer son talent », alors que lui prenait avec une apparente facilité son parti de se laisser admirer de loin.

« Il ne vient plus chez nous, même lorsque nous l'invitons », — mais « quand vous le verrez, parlez-lui de Lausanne. » N'y a-t-il pas, dans ces propos des dames lausannoises, un état d'esprit finement observé ?

Des femmes charmantes qui jouaient les pièces de Voltaire, Casanova ne cite que Mme Gentil de Langallerie. Nous avons déjà rencontré sur notre chemin M. et Mme Constant d'Hermenches : c'étaient les étoiles de la troupe. Voltaire ne tarit pas d'éloges sur leur grâce, leur talent et leur beauté.

Nous avons une fille du général de Constant et une belle-fille de ce fameux marquis de Langallerie, qui ont aussi les meilleures mœurs du monde, quoiqu'elles soient assez belles pour en avoir de très mauvaises, écrit-il le 21 janvier 1758 à Thiériot.

Et un mois plus tard, il mandait à d'Argental :

Madame d'Hermenches a très bien joué *Enide*. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de Langalerie, belle comme le jour ? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur.

Cent incidents imprévus, précieusement recueillis par les anecdotiers et les nouvellistes, venaient traverser les répétitions.

Voltaire, toujours frileux et grelottant, se levait tard, et pour ne point faire de seconde toilette, il lui arriva plus d'une fois de prendre au sortir du lit le costume de Lusignan ou de Palémon, et de se montrer ainsi sur le seuil de sa porte.

Un jour, une jeune fille, transformée en souffleur, improvise, sans s'en apercevoir, un vers qui, pouvant être exécrable, se trouva bon. « Dieu vous le rende, s'écrie le poète, vous m'avez fait l'aumône. » Et après la représentation, recommençant ses remerciements de plus belle : « Je veux vous donner mes

ouvrages, » lui dit-il. — « Ah monsieur, répondit l'Agnès toute confuse, ils sont si beaux : je ne voudrais pas vous en priver. »

Une autre fois, écoutant la représentation dans la coulisse, il se sentit si fortement entraîné par le jeu de M. et de Mme d'Hermenches que, s'avançant insensiblement sur son fauteuil, il se trouva sans s'en douter au beau milieu de la scène, entre Zaïre et Orosmane, qui ne put donner son coup de poignard [1].

Cette scène a été reproduite par le fin pinceau de Huber sur un panneau qui décore actuellement la salle à manger du château de Mézery : on a eu l'heureuse idée d'en faire une copie pour le Musée du Vieux Lausanne. C'est un tableau d'une grâce charmante, dont les figures sont, dit-on, parfaitement ressemblantes. Celle de Voltaire, en tous cas, est d'une vérité frappante.

Fille du baron de Constant de Rebecque et sœur de Constant d'Hermenches, la dame que Casanova trouva la plus aimable de toutes avait épousé le marquis Gentil de Langallerie, possesseur d'une grande fortune et fils naturel, disait-on, du margrave de Hesse et de la marquise de Langallerie. Le spirituel chevalier de Boufflers, qui voyageait en Suisse en 1763, écrivait à sa mère, la fameuse maîtresse du roi Stanislas, en sa cour de Lunéville :

« Une fois, j'envoyai à une dame de Gentil un portrait du diable avec des cornes et une queue ; elle me demanda à quel propos :

> Ce n'est point sans raison, marquise trop aimable,
> Que j'envoyai chez vous le diable et son portrait :
> Je ne sais s'il vous tenterait...
> Mais vous, vous tenteriez le diable...

Le théâtre de Mon Repos, la belle résidence du marquis de Langallerie, était situé dans les combles d'une grange attenant à la maison de maître. Une communication fut percée dans la muraille. Les acteurs étaient donc sur le fenil, mais les spectateurs dans le château. Aussi, lorsque Lusignan demande, suivant son rôle :

> ... Où suis-je ? guidez mes faibles yeux

un plaisant pouvait fort bien s'écrier, du parterre :

> Seigneur, c'est le grenier du maître de ces lieux [2].

Parmi les autres connaissances de Casanova à Lausanne, nous avons

[1] D'après Desnoiresterres : *Voltaire aux Délices.*

[2] Anecdote rapportée par le *Conservateur suisse.*



Scène de Zaire.
Par J. D. Huber.

déjà signalé ce taciturne Anglais, comte de Rosebury, dont toute la politesse « consistait en une foule de révérences ». Au dîner, où le Vénitien le fit rougir comme une jeune fille en lui posant une question touchant sa patrie qui demandait cinq ou six petites phrases de réponses, assistait aussi, nous raconte-t-il, « le célèbre Fox, qui avait alors une vingtaine d'années ». Etant né en 1749, le grand homme d'Etat anglais n'était guère en mesure, en 1760, de courir les routes du continent. Quelques jours plus tard, Casanova retrouva le même personnage à Genève, en compagnie de deux compatriotes : on fit une « partie de quinze » et après perte d'une cinquantaine de louis, une bagatelle pour Seingalt, on se mit à courir la ville jusqu'à l'heure du dîner. De Genève, Casanova se rend à Aix ; assis à une table de pharaon, avec une bande de joueurs de profession, il entend le bruit d'une voiture à la porte et voit entrer M. Fox et ses deux amis ; ils se mettent à ponter ; à la troisième taille, ils ont fait bourse nette, et leurs chevaux attelés partent pour Chambéry. Avant de monter en voiture, Fox, « en éclatant de rire », prie Casanova de lui prêter cinquante louis. « Je les lui comptai avec le plus grand plaisir, raconte-t-il. Il me les a rendus à Londres trois ans après. »

Ce joyeux voyageur avait fait visite à Voltaire au printemps de la même année. « On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils de M. Fox, jadis premier ministre, qui n'en croit rien », annonce-t-il le 27 avril 1760 au comte d'Argental. D'après une note de Desnoiresterres, « ce M. Fox était le frère aîné du célèbre orateur, mort en 1806 ».

Le père du grand Fox fut effectivement ministre, sans beaucoup d'éclat. Son fils aîné ne semble pas avoir laissé de trace dans l'histoire.

Casanova vit encore à Lausanne « une jeune fille de onze à douze ans », dont la beauté le frappa vivement. « Elle était fille de Mme de Saconai, que j'avais connue à Berne, ajoute-t-il. J'ignore quel a été son sort, mais l'impression qu'elle me fit ne s'est jamais effacée. Rien dans la nature n'a jamais exercé sur moi un pouvoir comparable à celui d'une belle figure de femme, même d'enfant. » Et le chevalier de Seingalt se livre à une digression de trois pages sur l'impossibilité de trouver une définition de la beauté.

Le lecteur aura eu, plus d'une fois, l'occasion de remarquer que sur le chapitre de l'âge des personnes dont il parle, l'aventurier est coutumier de beaucoup de fantaisie. La jeune de Sacconay, née en 1744, était alors âgée de seize ans. Elle devait épouser, deux ans plus tard, Charles Barthélemy de Chandieu, brigadier au service de France. Sa beauté était, en effet, célèbre.

Dans les correspondances du temps, M. de Chandieu est souvent qualifié de « mari de la belle de Sacconay ».

Encore toute jeune fille, Mademoiselle de Sacconay jouait déjà un rôle dans la société lausannoise. Celle-ci était divisée en deux camps par la présence de Voltaire : l'*Olympe* et les *gens d'esprit* [1]. L'Olympe, qualifié aussi de « coterie de la rue de Bourg », était le parti orthodoxe, qui voyait avec un certain déplaisir le goût des fêtes et de la dissipation, encouragé par l'hôte de Monriond. Mademoiselle de Sacconay était à la tête de l'opposition. Voulant juger elle-même du danger, elle se rendit chez Voltaire à Monriond. Voltaire la reçut avec une telle bonne grâce, il mit tant d'aimable condescendance, de modération et de raison dans cet entretien, que la petite jeune fille s'imagina naïvement qu'elle allait le convertir. La voix populaire avait attaché au nom de sa famille un attribut, qui paraît fort approprié ici ; on disait : « Ingénuité de Sacconay », comme on disait : « Sagesse de Seigneux » et « Piété de Chandieu ». C'est cette scène piquante, qu'en novembre 1757, son amie Mademoiselle de Chabot racontait en ces termes à Madame de Brenles, femme d'un des bons amis lausannois de Voltaire :

> La petite philosophe ne s'est-elle pas allée mettre Voltaire en tête. Elle y a été et les petits billets de trotter, et puis elle l'a invité à venir un jour chez elle, entendre un sermon que M. Vernes devait lui lire. Il la refusa, disant qu'il était malade, et y ajoutait les choses du monde les plus flatteuses ; au lieu de garder le lit, il a été à la *Chablière* [2], où il dit que Mlle de Sacconay l'avait invité à aller lire un sermon avec quelques béates. Ce propos n'a point fait plaisir à la Demoiselle [3].

Toute cette société était si aimable que Casanova passa dix jours sans revoir sa compagne de Soleure et de Berne. Il retourna chez elle un soir ; au matin, « en prenant le café », la mère de la belle, qui « ne disait pas grand chose », mais n'en voyait pas moins sans plaisir la liaison de sa fille, remit à Casanova une lettre dans laquelle Lebel le pressait de prendre une décision. Après une de ces scènes d'attendrissement où l'aventurier se donne volontiers le rôle généreux, il réfléchit pendant un quart d'heure. Considérant d'une part que sa bonne ne retrouverait jamais fortune pareille, de l'autre, — ce qui était plus vrai encore — qu'il n'avait pas la certitude de pouvoir la rendre cons-

[1] Desnoiresterres : *Voltaire aux Délices*, p. 208.

[2] Jolie maison à une demi-lieue de Lausanne sur le chemin d'Echallens, alors propriété du comte de Fries, banquier viennois.

[3] Citée par Golowkin : *Lettres diverses recueillies en Suisse*. Genève 1821.

tamment heureuse, il écrivit à Lebel que Mme Dubois, maîtresse d'elle-même était prête à l'épouser. Il le priait de partir tout de suite de Soleure pour venir la recevoir en sa présence des mains de sa respectable mère. Cette bonne dame, à l'ouïe de cette missive, fondit en larmes, sa fille regarda l'inconstant « d'un air tendre et douloureux », mais prit la plume et signa.

Le digne maître d'hôtel de M. de Chavigny fit diligence. Le soir du quatrième jour il arrivait à Lausanne, et le lendemain un dîner d'adieu réunissait, dans le logis de la mère, Mme Dubois, son amant d'hier et son époux de demain. Sans être gai, ce repas fut moins triste que Casanova ne l'avait craint. Au moment de la séparation, le Vénitien, ayant essuyé ses larmes, fit à son légitime successeur un éloge bien senti du trésor dont il allait prendre possession. Lors des adieux, la future Madame Lebel manifesta le désir de souper une fois encore avec l'ami qui allait la quitter. On convint que Casanova irait attendre la fiancée, son futur et sa mère à une auberge qui était à deux lieues sur la route de Genève.

Si Casanova n'a guère connu de l'amour autre chose que l'appétit véhément, mais vite lassé, de toutes les femmes, les pécheresses casanoviennes, comme l'a remarqué Sainte-Beuve, ont la même faculté d'inconstance et d'oubli. « Amantes dociles ou fougueuses, mais d'avance résignées à l'abandon, elles passent de bras en bras sans regret comme sans remord. »

Lorsqu'une heure plus tard, Mme Dubois rejoignit son ami à l'auberge, elle avait déjà pris un « air libre, gai et même heureux » dont Casanova lui-même fut tout d'abord décontenancé. Elle a plus d'esprit que moi, songea-t-il, et il ne tarda pas à se remettre. Le goûter fut excellent, copieusement arrosé, de sorte qu'à la fin la gaîté devint générale. Casanova était enchanté de lui-même :

> Je regardais avec complaisance cette délicieuse Dubois, je la contemplais comme un trésor qui m'avait appartenu, et qui, après avoir fait mon bonheur, allait, de mon plein consentement, faire celui d'un autre. Il me semblait que je lui donnais magnanimement la récompense qu'elle méritait, comme un musulman généreux donne la liberté à un esclave chéri en récompense de sa fidélité. Ses saillies me faisaient rire et me rappelaient les moments heureux que j'avais passés auprès d'elle ; mais l'idée de la savoir heureuse m'empêchait de regretter les droits que j'avais cédés à un autre[1].

Lebel devant absolument retourner à Lausanne pour être le surlen-

[1] *Mémoires*, IV, 438.

demain à Soleure, il fallut pourtant se séparer. Dans le dernier embrassement, Casanova apprit qu'il avait des chances d'être le père du premier enfant que Mme Dubois donnerait à son nouveau mari. Le sage et prévoyant Lebel avait même déjà pris à cet égard des arrangements spéciaux, pour éviter tout malentendu.

Deux ans après cette séparation, Casanova étant de passage à Genève, écrivit à Mme Lebel pour lui donner rendez-vous à Lausanne. Son ancienne gouvernante, qu'il aimait encore, répondit sans tarder en l'invitant à souper, chez sa mère, avec elle et son mari. Il l'y précéda d'une couple d'heures, pour jouir de sa surprise.

> A sept heures, Mme Lebel arriva avec son mari et un enfant de dix-huit mois que je n'eus pas de peine à reconnaître pour le mien, sans que sa mère me le dit. Notre entrevue fut toute de bonheur. Pendant dix heures que nous passâmes à table, nous nageâmes dans la joie. A la pointe du jour, elle repartit pour Soleure, où Lebel avait affaire. M. de Chavigny me fit faire mille compliments. Lebel m'assura que l'ambassadeur avait mille bontés pour sa femme [1].

Mme Lebel parla à Casanova de son fils. Personne ne soupçonnait la vérité, sauf toutefois, ajouta la jeune femme, « Mme de ***, qui ne vous a pas oublié, car elle parle souvent de vous. » Et aussitôt l'aventurier de charger son amie de ses compliments pour sa belle amazone de Zurich et de Soleure. Quant à l'enfant, Casanova se borne à dire : « Nous le retrouverons à Fontainebleau dans vingt et un ans. » Or nous sommes en 1762 et les *Mémoires* prennent fin brusquement, au commencement de l'année 1774. Les casanovistes ne savent pas encore très clairement si c'est fortuitement ou volontairement que Casanova interrompit la suite de son récit. Le passage que nous venons de citer semble en tous cas prouver qu'au moment où il l'a écrit, Casanova avait bien l'intention de continuer l'histoire de sa vie au-delà du terme où on la trouve arrêtée.

Deux ans après son mariage, Mme Lebel était toujours désirable. Casanova ne la trouva point changée, mais lui l'était : « Elle me trouva moins frais et gai que lors de notre séparation. » Vingt-sept mois d'une vie sans cesse remplie par les aventures, les intrigues, le jeu et les femmes n'avaient pas passé sans laisser de traces sur la physionomie mobile du Vénitien.

Une fois encore, Casanova devait avoir des nouvelles de sa belle gouvernante. Cette fois-ci ce fut par son autre héroïne soleuroise, la femme du bailli

[1] *Mémoires*, V, 459.

de Lugano, qu'il entendit parler d'elle. Ce fut en 1769, nous l'avons vu, qu'il l'y retrouva dans la ville dont son mari était gouverneur :

> Mme de R., dans l'espace d'un quart d'heure, m'informa de tout ce qui était arrivé à Soleure après mon départ. Elle me dit que Lebel était allé s'établir à Besançon, où il vivait fort à l'aise avec sa charmante femme [1].

Parmi les innombrables figures de femmes qui surgissent à chaque page de ces longs mémoires, il en est quelques-unes pour lesquelles Casanova a éprouvé quelque chose comme un sentiment et qui lui ont donné l'illusion de passer près de l'amour. On s'en aperçoit au ton, comme mouillé, dont il parle de certaines de ses passades, aux regrets qu'elles lui inspirent, à l'insistance avec laquelle, devenu vieux, il y revient, a noté un de ses meilleurs biographes [2]. Au nombre de ses amantes inoubliées est l'adroite et enjouée jeune femme qui fut sa compagne pendant une partie de son voyage en Suisse [3].

Quand le vieux bibliothécaire du château de Dux passe en revue sa longue et aventureuse carrière, la Dubois revient, dans la foule bariolée qu'il évoque, avec la nostalgie du bonheur manqué.

> Mme Lebel est une des dix ou douze femmes que j'ai le plus tendrement aimées dans mon heureuse jeunesse. Elle avait tout ce qu'on peut désirer pour être heureux en ménage, si mon sort avait été de connaître cette félicité. Mais, avec mon caractère, peut-être ai-je bien fait de ne point m'attacher irrévocablement, quoiqu'à mon âge mon indépendance soit une sorte d'esclavage. Si je m'étais marié avec une femme assez habile pour me diriger, pour me soumettre, sans que j'eusse pu m'apercevoir de ma sujétion, j'aurais soigné ma fortune, j'aurais eu des enfants, et je ne serais pas comme je le suis, seul au monde et n'ayant rien [4].

---

[1] *Mémoires*, VIII, 36.

[2] M. Ch. Samaran : op. cit.

[3] Aux états-civils de Soleure et de Lausanne, il n'y a aucune trace d'un mariage Lebel-Dubois. M. Léonce Pingaud, correspondant de *l'Institut*, a bien voulu faire faire, à notre intention, des recherches dans les archives de Besançon. Le résultat en a été négatif.

Il est possible que Dubois et Lebel soient des noms fictifs ; celui de Lebel ne figure pas dans les états du personnel de M. de Chavigny à Soleure. (Communication de M. Ed. Rott, le savant historien des relations diplomatiques entre la France et la Suisse.)

[4] *Mémoires*, V, 458.

CHAPITRE VII

UNE VISITE A VOLTAIRE AUX DÉLICES

L'auberge des *Balances*. — Mélancolique adieu. — Le banquier Tronchin. — Le pasteur calviniste et sa savante nièce Hedvige. — Charles Barthélemy de Villars-Chandieu. — Casanova *interwievé* par Voltaire. — Premier contact. — Réserve agressive de Casanova. — Les amitiés italiennes de Voltaire. — Algarotti. — L'Arioste. — Voltaire fait amende honorable. — L'entourage du philosophe : le duc Armand de Villars ; le docteur Tronchin. — Les jardins des *Délices*. — Les libraires. — Albergati. — Goldoni. — Le père Adam. — Une dispute. — Casanova défend sa patrie. — Ximénès.

UNE des multiples et diverses opinions de Voltaire sur Genève revient à l'esprit lorsqu'on aborde, avec Casanova, la cité du Rhône : c'est celle où il déclarait qu'« il ne connaissait pas de ville où il y eût moins de calvinistes que dans cette ville de Calvin ».

Le chevalier de Seingalt y entra en compagnie d'un pasteur de l'église de Genève auquel il avait accordé une place dans sa voiture. Tandis que l'équipage trottait sur la route ombragée de noyers et de châtaigniers, ou roulait sur les pavés des petites villes riveraines, animées d'un grand mouvement de batellerie, les deux voyageurs causaient théologie. Pour un « philosophe » du XVIIIme siècle, on ne pouvait trouver de sujet plus passionnant. D'ailleurs, Casanova ne fut-il pas lui-même, entre deux escapades, abbé au petit collet, puis coadjuteur d'un évêque et secrétaire d'un cardinal ? Bien qu'il fût des plus accommodants en matière de foi, il n'avait encore jamais rencontré de « prêtre plus commodément chrétien que ce brave homme »

dont, malheureusement, il ne nous livre ni le nom ni même les initiales. Voulant le convaincre qu'il n'était calviniste que de nom puisqu'il ne croyait pas Jésus-Christ cosubstantiel à Dieu le Père, il le « rendit muet » en lui citant l'Evangile. Puis il le fit rougir en lui faisant un reproche de ce que Calvin crût que le pape était l'antéchrist de l'Apocalypse. A cela l'ecclésiastique répondit en disant : Il est impossible de détruire ce préjugé à Genève aussi longtemps que le gouvernement n'ordonnera pas d'effacer sur la porte de l'église une inscription que tout le monde lit, et dans laquelle le chef de l'Eglise romaine est caractérisé ainsi.

Tout en devisant, les voyageurs arrivent à Genève. Casanova descend aux *Balances,* où il est fort bien logé. C'était, nous dit-il, le 20 août 1760. Cette date ne concorde pas avec les indications des *Mémoires,* confrontées avec les lettres de Bernard de Muralt à de Haller et de Casanova à Louis de Muralt. La première est du 21 juin et annonce que l'aventurier a quitté Berne l'avant-veille ; la seconde porte la date du 25 du même mois, soit du jour même de son retour de Roche à Lausanne. Casanova nous dit qu'il passa quinze jours dans cette dernière ville, ce qui nous amènerait au 10 juillet et non au 20 août. Il n'est pas admissible que les dates concordantes de la lettre annonçant la visite à Roche et de celle qui en rend compte soient erronées. Casanova aurait-il prolongé au delà de quinze jours son séjour à Lausanne ? C'est possible. Une coïncidence que nous relèverons plus bas semble indiquer que la date de son arrivée à Genève est bien celle qu'il mentionne.

C'est d'autant plus probable que cette journée a dû rester gravée dans son souvenir comme une des plus fortes émotions de sa vie. Un hasard pathétique veut qu'il se retrouve dans la chambre même où, onze ans auparavant, il s'était séparé de cette Henriette qu'il aima avec toute la fougue de son heureuse jeunesse. Au moment où, après de longs adieux, leurs destinées se désunissaient, la jeune femme avait tracé sur la vitre de leur chambre cet avis suprême : *Tu oublieras aussi Henriette* [1].

En lisant, encore gravé sur le verre par une main aimée, ce mélancolique adieu, Casanova eut un saisissement. « Toute l'amertume de ce beau souvenir, toute la tristesse des années enfuies et des amoureuses déjà lointaines, l'accablent sans pitié. »

[1] Dans les *Mémoires d'un ex-ministre* (2me édition, vol. I, p. 20) le comte de Malmesbury note en 1828 que l'hôtel des Balances, quoique très démodé, est le meilleur de Genève, puis il ajoute : « C'est là qu'eut lieu le roman de Casanova et d'Henriette ; on nous montra la vitre dont il parle, et sur laquelle il grava, avec sa bague, le nom de son amie. » — Cité par *Notes and Queries,* N° du 21 mars 1914, page 226.



VUE DE LA PLACE BEL-AIR ET DE L'AUBERGE DES BALANCES, A GENÈVE.
Par G. Geissler. 1802.

Je me jetai sur un fauteuil où je m'abandonnai à mille réflexions. Noble et tendre Henriette que j'avais tant aimée ! où était-elle alors ? Je n'avais jamais su de ses nouvelles et je n'en avais demandé à personne. Me comparant à moi-même, je fus forcé de me trouver moins digne de la posséder que je ne l'étais alors. Je savais encore aimer, mais je ne trouvais plus en moi la délicatesse que j'avais dans ces temps-là, ni les sentiments qui justifient l'égarement des sens, ni la douceur des mœurs, ni enfin une certaine probité qui relève jusqu'aux faiblesses mêmes ; mais ce qui m'épouvantait, c'est que je ne me trouvais pas la même vigueur [1].

Les scènes d'attendrissement ne sont jamais bien longues chez Casanova. Celle qu'il vient de nous décrire bénéficia apparemment du « grand vide » que lui laissait le récent départ de la belle fiancée de Lebel. Le lendemain, il était déjà tout entier à son projet de rendre visite à Voltaire. Auparavant, il s'occupa de régler ses comptes avec le banquier Tronchin.

L'auteur des *Mémoires* parle à plusieurs reprises du banquier Tronchin. Lors de son premier passage à Genève, en 1749, Henriette lui donna une lettre pour ce financier, qui vint en personne lui remettre mille louis d'or, et se chargea de procurer à la jeune femme une voiture pour Lyon.

Son premier soin, en arrivant à Genève, fut de rendre visite à Tronchin qui avait, dit-il, tout son argent.

Deux ans plus tard, en automne de 1762, l'aventurier est de nouveau à Genève. Il place dans la maison de plaisance que possédait Tronchin sur le lac, une des scènes les plus licencieuses des *Mémoires :* celle de ce souper délicat, dont les convives étaient le propriétaire de cette campagne, le pasteur calviniste avec sa nièce Hedvige, qui traitait la théologie avec suavité et raisonnait sur l'amour en grande philosophe, une dame que l'ecclésiastique avait aimée autrefois et sa fille Hélène. Il faut renvoyer au texte du livre pour le récit de la promenade que Casanova entreprit avec les deux jeunes filles dans le jardin du bord du lac et pour la partie que joua, quelques jours plus tard, ce professionnel du libertinage avec deux élèves exceptionnellement douées, dont l'une se pâmait comme une colombe et l'autre citait saint Clément d'Alexandrie en enlevant sa chemise. Entre toutes les pages libertines de ce livre fameux, aucune n'est plus propre à accompagner une de ces gravures audacieuses dont Jules Romain illustra les sonnets de l'Arétin. Bien hardi serait celui qui entreprendrait, même après tant d'années, de lever le masque sur le visage de la savante théologienne et de sa cousine ingénue.

---

[1] *Mémoires*, IV, 441.

Nous n'avons pu établir avec certitude si le financier avec lequel Casanova eut des rapports était le célèbre Robert Tronchin, banquier et ami de Voltaire. Aux archives de Genève il n'y a pas trace d'un séjour de Robert Tronchin dans cette ville à l'époque où se passe la scène du jardin du bord du lac. Robert Tronchin ne possédait pas de maison au bord du lac et les actes notariés ne contiennent aucune mention d'un bail. Il est possible qu'un ami du financier ait mis sa maison à sa disposition lorsqu'il séjournait à Genève. La propriété qui correspond le mieux à la description de Casanova est la belle « campagne » de *Mon Repos* qui appartenait alors à Labat, l'homme d'affaires de Tronchin à Genève.

Nous n'avons trouvé, non plus, aucun document permettant d'affirmer que Tronchin ait possédé un comptoir à Genève [1]. On sait qu'avant de devenir fermier général en 1762, cet habile et heureux homme d'affaires s'était établi à Paris, puis à Lyon, où Voltaire avait noué avec lui des relations qui conduisirent, en février 1755, à l'acquisition des Délices par Tronchin pour le compte du philosophe [2].

C'est vers cette maison illustre que Casanova avait hâte de diriger ses pas. Il y fut conduit, au sortir d'un dîner offert par le complaisant pasteur, dont la savante nièce, au dessert, régala la société en démontrant les trois bonnes raisons pour lesquelles il était impossible que la vierge Marie eût conçu Jésus Christ par les oreilles, comme le prétendait saint Augustin.

L'introducteur de Casanova chez Voltaire fut M. de Villars-Chandieu, dont celui qui adapta les *Mémoires* estropie le nom en Vidlars-Chaudieu. C'est la seule mention que fasse Casanova de cet homme aimable et cultivé qui, deux ans plus tard, associa sa destinée à celle de cette jeune de Sacconay, dont l'impression sur l'aventurier fut si vive lorsqu'il la vit à Lausanne. Capitaine commandant, puis brigadier des Gardes Suisses, Charles Barthélemy de Villars-Chandieu, dont on conserve des lettres charmantes, était en relations suivies avec Voltaire. Né en 1735, petit-fils d'un lieutenant général, et fils d'un maréchal de camp au service de France, il semblait destiné à une brillante carrière militaire que la mort vint briser prématurément. Une note, rédigée par Mme de Sévery, née de Chandieu [3], nous renseigne sur les circons-

[1] MM. Paul E. Martin, archiviste et Th. Dufour ont bien voulu nous guider dans nos recherches. Nous les remercions de leur concours bienveillant et autorisé.

[2] HENRY TRONCHIN : *Le Conseiller François Tronchin,* Paris 1895.

[3] W. et C. DE SÉVERY : *La vie de société au pays de Vaud au XVIIIme siècle*, vol. II, Appendice.



Vue des environs de Genève 1780.
Par S. Malgo.

tances de la maladie et de la mort de son cousin, survenue en 1773. Mme de Séverv écrit « que les bains d'Aix, que lui avait conseillés le Dr Tronchin, déterminèrent l'hydropysie et qu'il mourut au bout de quelques mois à Montpellier. Il finit ses jours loin de sa patrie, sans amis, sans domestique affectionné, et fut enterré dans un jardin, à la sourdine, à cause de la superstition du peuple. » [1]

Le récit des conversations de Casanova avec Voltaire est un des épisodes les plus connus et les plus intéressants des *Mémoires*. L'aventurier se rendit cinq jours de suite aux *Délices,* et eut cinq longs entretiens avec l'hôte de ces lieux. Il passa une partie de la cinquième nuit et presque tout le jour suivant, nous dit-il, à écrire ses entrevues avec Voltaire : il en fit presque un volume, dont ce qu'il rapporte dans les *Mémoires* n'est qu'un faible abrégé. Le volume est perdu, mais l'abrégé, tel qu'il nous a été conservé, mérite bien de retenir l'attention et de piquer la curiosité.

Ce qui frappe dans le ton général de ces entretiens philosophiques et littéraires, c'est que Voltaire paraît beaucoup plus curieux de Casanova que Casanova de l'homme célèbre qu'il venait voir. Voltaire, qui eût été un merveilleux journaliste, passa de longues heures à interviewer l'aventurier. Depuis sa fuite des Plombs, Casanova s'était accoutumé à la curiosité qu'il éveillait, sa vanité se complaisait dans ce rôle d'homme du jour.

Le récit des *Mémoires* a été analysé avec une grande sagacité par M. Edouard Maynial, qui, dans *Casanova et son temps* [2], consacre à la visite à Voltaire un chapitre aussi attrayant par l'exactitude de la documentation que par l'agrément de la narration et la finesse de l'observation psychologique. Il est impossible de reprendre ce sujet sans se référer à cette étude si complète, qui apporte des témoignages nouveaux et précieux à l'appui de la véracité de Casanova. Nous ne saurions mieux faire, pour cette partie du voyage de Casanova en Suisse, que de mettre à contribution quelques-uns

[1] De son mariage avec Louise Elisabeth de Sacconay naquirent un fils (1765) qui ne vécut pas, et une fille, Henriette Renée Pauline, en 1769. Elle avait ainsi quatre ans à la mort de son père et devint son héritière. Toutefois cette enfant étant décédée en 1779, soit six ans après l'auteur de ses jours, sa mère devint l'héritière naturelle de sa fille pour la moitié de sa fortune, qui comprenait, entre autres, la seigneurie et le château de l'Isle.

Cette succession donna lieu à un procès retentissant entre Benjamin de Chandieu, grand-oncle paternel d'Henriette, et M. de Sacconay, son grand-père maternel. Le 30 mars 1781, ce procès fut tranché par les Deux-Cents de Berne, en faveur de M. de Sacconay. (W. et C. DE SÉVERY : op. cit.)

[2] Paris, Ed. Mercure de France 1911.

des documents recueillis avec autant de patience que d'ingéniosité par notre éminent confrère.

Voltaire sortait de table lorsque Casanova fut introduit chez lui. L'aventurier s'avança au milieu d'une cour de seigneurs et de dames.

> Voici, M. de Voltaire, lui dit-il, le plus beau moment de ma vie. Il y a vingt ans que je suis votre élève, et mon cœur est plein de joie du bonheur que j'ai de voir mon maître.

A ce compliment soigneusement préparé, Voltaire répondit par une saillie qui, faisant éclater de rire tous les auditeurs, déconcerta Casanova et lui gâta son effet.

> « Monsieur, répartit le malicieux vieillard, honorez-moi encore pendant vingt ans, et promettez-moi au bout de ce temps de m'apporter mes honoraires. »

La susceptibilité toujours ombrageuse du Vénitien fut mise en éveil par ce début, et sa déconvenue le confina dès lors dans une sorte de réserve agressive. Il parut trouver plaisir à contrarier Voltaire et à le prendre en défaut.

Nous venons de noter que, dans leurs traits généraux, ces entretiens furent de longs interrogatoires. Ils s'engagèrent assez naturellement sur des questions de littérature italienne. Voltaire était avide de renseignements sur des auteurs italiens qu'il admirait et avec lesquels il entretenait un commerce épistolaire. Après les politesses préliminaires, les premiers mots de Voltaire furent pour demander à Casanova s'il connaissait le comte Algarotti [1]. Cet ancien chambellan de Frédéric II doit le plus clair de sa célébrité à sa correspondance avec Voltaire, qui l'avait connu à la cour de Prusse. Sa destinée aventureuse, observe M. Maynial, offre plus d'un point de comparaison avec celle de Casanova. Après avoir parcouru à peu près toute l'Europe, il s'était fixé en Italie, successivement à Venise, à Bologne et à Pise, et y jouissait d'une renommée discrète que la publication de quelques ouvrages lui avait acquise auprès de ses compatriotes. Il avait notamment écrit des *Lettres sur la Russie,* que Voltaire désirait consulter pour l'ouvrage auquel il travaillait alors : son *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand.*

Casanova, inaugurant une tactique à laquelle il demeura généralement fidèle pendant le temps qu'il passa aux Délices, prit le contrepied des admi-

[1] 1712-1764.

rations de Voltaire. Il répondit négligemment que les sept huitièmes de ses compatriotes ignoraient l'existence d'Algarotti, dont, au reste, le style était « pitoyable ».

> Si vous le voyez à Bologne, poursuit Voltaire, je vous prie de lui dire que j'attends ses *Lettres sur la Russie*. Il peut les adresser à Milan à mon banquier Bianchi, qui me les fera passer.

Or le 15 août 1760, soit six jours avant la date qu'indique Casanova comme celle de sa première visite aux *Délices,* Voltaire écrit à Algarotti, qu'il appelle son cygne de Padoue, pour lui réclamer ses *Lettres sur la Russie.* En septembre, il les réclamait encore et donnait à son ami le conseil de faire passer tous les livres qu'il aurait à lui envoyer par l'intermédiaire du banquier Bianchi, de Milan.

Questionnant Casanova sur ses goûts littéraires, Voltaire lui demande s'il a fait beaucoup de sonnets. Il professait une grande aversion pour ce genre, aussi, apprenant que l'aventurier en avouait de deux à trois mille, remarque-t-il sèchement : « L'Italie a la fureur des sonnets ! » Puis, sur la difficulté de condenser une pensée en quatorze vers, il ajoute : « C'est le lit de Procuste, et c'est pour cela que vous en avez si peu de bons. Quant à nous, nous n'en avons pas un seul, mais c'est la faute de notre langue », et il change brusquement de conversation.

Dans sa *Correspondance,* Voltaire exprime a plus d'une reprise, en termes plus vifs encore, son antipathie pour le sonnet :

> J'aime encore mieux une cinquantaine de vers du Dante, écrit-il au père Bettinelli, en mars 1761, que tous les vermisseaux appelés *sonetti,* qui naissent et meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

Casanova eut ensuite la grande satisfaction d'entendre Voltaire désavouer devant lui un jugement littéraire qu'il avait porté autrefois sur l'Arioste. C'était, parmi les poètes italiens, celui que Casanova aimait le plus.

> Lorsque, il y a quinze ans, lui dit-il, je lus tout le mal que vous en avez dit, je dis que vous vous rétracteriez quand vous l'auriez lu.
>
> — Je vous remercie d'avoir cru que je ne l'avais pas lu. Je l'avais lu, mais j'étais jeune, je possédais superficiellement votre langue, et, prévenu par des savants italiens qui adoraient le Tasse, j'eus le malheur de publier un jugement que je croyais le mien, tandis qu'il n'était que l'écho de la prévention irréfléchie de ceux qui m'avaient influencé. J'adore votre Arioste.
>
> — Ah ! Monsieur de Voltaire, je respire [1].

[1] *Mémoires*, IV, 447.

Voltaire voulut témoigner avec éclat son admiration toute neuve pour l'Arioste. Devant son hôte « ébahi », il récita par cœur, et en italien, un long passage du *Roland furieux*. Ensuite il en releva les beautés avec toute la sagacité qui lui était naturelle et toute la justesse du génie d'un grand homme. Il eût été injuste de s'attendre à quelque chose de mieux de la part des glossateurs les plus habiles d'Italie.

> Je l'écoutais avec toute l'attention possible, respirant à peine, et désirant le trouver en défaut sur un seul point ; j'y perdis ma peine. Je me tournai vers la société, en m'écriant que j'étais excédé de surprise, et que j'informerais toute l'Italie de ma juste admiration.
>
> « Et moi, Monsieur, répondit le grand homme, j'informerai toute l'Europe de la réparation que je dois au plus grand génie qu'elle ait produit » [1].

Le lendemain Casanova prit une éclatante revanche de la mortification éprouvée la veille par l'accueil narquois de Voltaire. Il se tailla un grand succès d'émotion en déclamant à son tour le passage le plus pathétique de l'Arioste, les trente-six dernières stances du chant XXIII, celles qui décrivent la folie de Roland.

Devant un auditoire nombreux, choisi et attentif, il commença d'un ton assuré, récitant « les beaux vers de l'Arioste comme une belle prose cadencée, qu'il animait du son de sa voix, du mouvement des yeux et en modulant ses intonations selon le sentiment qu'il voulait inspirer à ses auditeurs. »

Lorsqu'il en fut à une stance particulièrement émouvante, ses larmes, qu'il se faisait violence pour contenir, s'échappèrent avec tant d'abondance que tous ses auditeurs se mirent à sangloter. Voltaire et Mme Denis lui sautèrent au cou, mais leurs embrassements ne purent l'interrompre, et à la stance suivante, qui exprime la fureur de Roland, il fit à sa voix plaintive et lugubre succéder celle de la terreur.

Quand il eut achevé, il reçut « d'un air triste » les félicitations de toute la société.

« Casanova dut à ce succès d'émotion une des meilleures satisfactions de sa vie, remarque M. Maynial. Après tant d'années écoulées, il en conserve encore le souvenir attendri et en note jusqu'aux moindres particularités. »

Voltaire n'avait pas attendu l'apologie du Vénitien pour réformer le jugement défavorable que tout le dix-septième siècle et les premières années du dix-huitième portaient sur l'Arioste. Jusqu'en 1750 encore, dans sa *Corres-*

[1] *Mémoires*, IV, 448.

pondance et dans tous ses écrits, il exalte le Tasse aux dépens de l'Arioste, mais déjà dans son *Essai sur les mœurs* (1756) il met le *Roland Furieux* au-dessus de l'*Odyssée*. Postérieurement à l'entretien avec Casanova, il fait dans le *Dictionnaire philosophique,* article *Epopée,* cette déclaration : « Je n'avais pas osé compter autrefois l'Arioste parmi les poètes épiques : je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques ; mais en le relisant, je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant et *je lui fais très humblement réparation.* »

M. Maynial, auquel nous empruntons la plupart de nos citations, a encore relevé que dans les pages du *Dictionnaire philosophique* que Voltaire consacre à l'Arioste, on sent à chaque instant le souvenir qu'il a gardé de la grande scène où Casanova joua son rôle en acteur consommé. Il a soin de citer, comme un des morceaux essentiels du *Roland furieux,* les trente-six dernières stances du vingt-troisième chant qui lui avaient tiré des larmes.

Quant à Casanova, ajoute M. Maynial, il jouit comme d'un triomphe personnel de cette conversion voltairienne ; et volontiers, il se persuaderait qu'il en est l'auteur. Témoin cette déclaration d'un si candide orgueil qu'il fait, plusieurs années après sa visite aux *Délices :*

> L'homme qui a fait l'éloge le plus beau et le plus vrai de l'*Arioste* est le grand Voltaire à l'âge de soixante ans. S'il n'avait pas, par cette palinodie, rectifié l'erreur du jugement qu'il avait porté sur ce grand génie, la postérité aurait sans doute refusé, du moins en Italie, de lui ouvrir les portes de l'immortalité que, du reste, il a acquise à tant de titres. *Il y a maintenant trente-six ans que je lui ai dit ce que je consigne ici ou à peu près, et le grand homme me crut. Il eut peur et fit bien* [1].

Cette seconde journée aux *Délices* fut heureuse pour Casanova. Elle se termina par une conversation sur l'*Ecossaise*. On se souvient qu'après la représentation de Soleure, M. de Chavigny avait montré à son hôte une lettre de Voltaire « où cet homme célèbre lui témoignait sa reconnaissance pour le rôle de Monrose qu'il avait joué » dans cette pièce. Tout à sa théâtromanie, Voltaire proposa au brillant récitateur de l'Arioste de reprendre son rôle de Murray, ajoutant qu'il écrirait à M. de Chavigny d'engager Lindane à venir le seconder, se chargeant lui-même du rôle de Monrose.

Mais Lindane était à Bâle et Casanova devait partir le lendemain. A ces mots, Voltaire se récria si haut que le Vénitien, infiniment flatté, accepta sans peine d'accorder encore trois jours au patriarche.

[1] *Mémoires*, VI, 100.

Tout à son duel philosophique avec Voltaire, Casanova ne prête pas grande attention à la cour brillante qui remplit les *Délices*. A part le maître du logis et sa nièce, il ne mentionne que trois autres personnes : le duc de Villars, le docteur Tronchin et le père Adam.

A sa troisième visite, il trouve le duc Armand de Villars, qui venait d'arriver à Genève pour consulter le docteur Tronchin. Ce grand seigneur, fils du célèbre maréchal, était un des familiers de la maison. Au temps de sa jeunesse, Voltaire avait beaucoup fréquenté, à Paris, le salon du maréchal, qui réunissait l'aristocratie de l'intelligence avec celle du nom. Les biographes de la vie intime du poète [1] rapportent qu'il devint éperdument amoureux de la belle-fille de son hôte d'alors, la femme du duc Armand, dont la beauté est souvent louée dans les mémoires du temps. Né en 1702, Honoré Armand de Villars succéda à son père dans la plupart de ses dignités, entre autres à l'Académie française et au gouvernement de la Provence. Il résidait une partie de l'année à Aix, où il menait un train de prince. Esprit blasé, ennuyé de tout, usé avant l'âge par l'abus des plaisirs, il venait fréquemment consulter le célèbre médecin genevois.

Ce visiteur de marque était attendu aux *Délices*. Le 22 août 1760, la veille même du jour où Casanova le rencontra, Voltaire écrivait à l'abbé Pernetti : « Nos conventicules de Satan, proscrits par Jean-Jacques et par Gresset, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de Villars sera arrivé. »

La date de cette lettre coïncide donc avec celle rapportée par les *Mémoires*, qui placent du 21 au 25 août les cinq conversations avec Voltaire.

Casanova trace de ce vieux beau un des portraits les plus expressifs des *Mémoires* :

> Je crus voir une femme septuagénaire habillée en homme, maigre, décharnée, ayant des prétentions et qui, dans sa jeunesse, pouvait avoir été belle. Il avait les joues couperosées, plâtrées de fard, les lèvres couvertes de carmin, les sourcils teints en noir, des dents postiches, une énorme perruque d'où s'exhalait une forte odeur d'ambre et à la boutonnière un fagot de fleurs qui lui montaient jusqu'au menton. Il affectait le gracieux dans ses gestes et il parlait avec une voix douce qui empêchait souvent d'entendre ce qu'il disait. Du reste, très poli, très affable et maniéré dans le goût des temps de la régence [2].

Et l'aventurier complète la description réaliste de cette décrépitude en

---

[1] Perey et Maugras : *La vie intime de Voltaire*.

[2] *Mémoires*, IV, 455.

racontant que Villars avait le dos rongé par le cancer et que Tronchin le faisait vivre en nourrissant ses plaies avec des tranches de veau.

Le fameux médecin, alors âgé de 51 ans, atteignait le faîte de sa réputation. En propageant en Hollande d'abord, où il s'était fixé après ses études, puis à Genève et en France, la méthode de l'inoculation rapportée de Constantinople en Angleterre par lady Montaigu, il avait acquis une renommée européenne. Quatre années auparavant, tout Paris se passionna pour l'inoculation des enfants du duc d'Orléans ; après le succès de cette opération, sa vogue fut immense ; les carrosses encombraient à ce point la rue où il habitait que la circulation devenait impossible ; la mode s'empara de cette nouveauté : les femmes adoptaient le « bonnet à l'inoculation » [1], dont les rubans s'ornaient de pois imitant les boutons de la petite vérole ; elles portaient, pour prendre l'exercice de la marche recommandé par le médecin, des jupes courtes appelées tronchines. Le poètereau Poinsinet, qui célébrait tous les gens à la mode — le même qui avait mis en scène le docteur Herrenschwand — dédiait au médecin genevois un poème intitulé *L'Inoculation* où on lisait des vers de ce goût :

> Et toi, savant Tronchin, toi dont la France entière
> Elève le triomphe et le nom jusqu'aux cieux,
> L'ami de Boerhave et celui de Voltaire,
> De notre âme craintive as surpassé les vœux,
> Tu nous as conservé ce trésor précieux,
> Ces tendres rejetons d'une race si chère.

Le secret de l'ascendant de Tronchin sur le plus illustre de ses clients est qu'il reste toujours calme et réservé à l'égard des caprices et de la mobilité du vieillard. Il avait défini son état de santé par ce diagnostic laconique : « Une bile toujours irritante et des nerfs toujours irrités sont et seront toujours la cause de tous ses maux. »

Quant à Voltaire, toute sa conduite à l'endroit de son Esculape se résume dans cette phrase d'une lettre de l'abbé Pernetti : « Tantôt il se disait mourant, tantôt redevable de la vie et de la santé à Tronchin, tout en se moquant de la médecine et du médecin. »

Casanova fut enchanté de ce docteur, « grand, bien fait, beau de figure, poli, éloquent sans être parleur, savant physicien, homme d'esprit, élève de

---

[1] Henry Tronchin : *Théodore Tronchin.* Paris-Genève, 1906.

Boerhave qui le chérissait, n'ayant ni le jargon, ni le charlatanisme, ni la suffisance des suppôts de la faculté. »

La présence aux *Délices* d'un hôte aussi marquant que le duc de Villars fit passer Casanova au second plan, place dont il ne s'accommodait guère. N'avait-il pas condescendu la veille à accorder trois jours de plus à Voltaire! Et le voici maintenant presque confondu dans la foule des convives! Aussi fut-il silencieux pendant le repas ; son humeur ne s'améliora pas lorsqu'au dessert, Voltaire s'avisa enfin de lui adresser la parole en l'interrogeant sur le gouvernement de Venise ; mais le Vénitien trompa son attente, cherchant à contrarier son interlocuteur en lui démontrant qu'il n'y avait pas un pays au monde où l'on jouît d'une liberté plus complète. Nouvelle tentative infructueuse de Voltaire, lorsque prenant Casanova par le bras il le mène dans son jardin, qu'il avait créé et dont il était très fier. Casanova jette un coup d'œil indifférent sur les allées, les pelouses, les parterres et les arbres fruitiers, gloire des *Délices ;* lorsque Voltaire lui montre une belle eau courante, ajoutant avec bonne humeur : « C'est le Rhône que j'envoie en France », l'aventurier répond avec aigreur : « C'est une expédition que vous faites à peu de frais. » Sans se laisser décourager par ce peu d'empressement, le vieillard tâche de lui faire admirer la vue de la ville et des Alpes : il s'y intéresse si peu qu'il prend le Mont-Blanc pour la Dent-Blanche. Même attitude lorsque Voltaire, ramenant la conversation sur la littérature italienne, parle du Dante et de Pétrarque. Casanova le laisse dire. Il l'écoute en silence « déraisonner avec esprit et porter des faux jugements ».

Il semble que Voltaire se soit juré de séduire son hôte à force de coquetterie et de prévenances. Familièrement, il l'emmène dans sa chambre, change de perruque devant lui, lui montre sa correspondance : une centaine de grosses liasses, contenant à peu près cinquante mille lettres auxquelles il avait répondu.

— Avez-vous la copie de vos réponses ? interroge Casanova.

— D'une bonne partie. C'est l'affaire d'un valet qui n'a que cela à faire.

— Je connais bien des libraires qui donneraient beaucoup d'argent pour devenir maîtres de ce trésor.

— Oui, mais gardez-vous des libraires quand vous donnerez quelque chose au public, si vous n'avez pas déjà commencé ; ce sont des forbans plus redoutables que ceux du Maroc [1].

[1] *Mémoires*, IV, 457.



Les Délices, près Genève, ancienne habitation de Voltaire.
F. Philipesenn, del.

A ce propos, Casanova, qui commençait enfin à se dérider, cite un vers macaronique de Merlin Coccaie, poète burlesque qui vivait à Mantoue dans la première moitié du XVIme siècle. Voltaire ignorait complètement son œuvre bouffonne et licencieuse. Il s'en montre curieux, et Casanova offre de lui en apporter le lendemain un exemplaire.

Le patriarche était, ce jour-là, particulièrement en verve. Rentré dans la société, il y déploya toutes les ressources de son esprit brillant et fertile et fit le charme de tous, malgré ses traits caustiques qui n'épargnaient pas même les personnes présentes.

Il fit si bien que le Vénitien finit par remporter de ce troisième entretien quelque chose qui ressemble à de la bienveillance :

> Il tenait sa maison on ne peut plus noblement, note-t-il, et on faisait bonne chère chez le poète : circonstance fort rare chez ses confrères en Apollon, qui sont rarement comme lui les favoris de Plutus. Il avait alors soixante-six ans et cent vingt mille livres de rente. On a dit méchamment que ce grand homme s'était enrichi en trompant ses libraires ; le fait est qu'il n'a pas été, sous ce rapport, plus favorisé que le dernier des auteurs, et que loin d'avoir dupé ses libraires, il a souvent été leur dupe. Il faut en excepter les Cramer, dont il a fait la fortune. Voltaire avait su s'enrichir autrement que par sa plume, et comme il était avide de réputation, il donnait souvent ses ouvrages sous la seule condition d'être imprimés et répandus. Pendant le peu de temps que j'ai passé auprès de lui, je fus témoin d'une de ses générosités ; il fit présent de la *Princesse de Babylone*, conte charmant qu'il écrivit en trois jours [1].

Ces impressions favorables ne s'étendirent pas au delà du lendemain : Casanova se rendit aux Délices à midi, mais Voltaire, indisposé, ne parut qu'à cinq heures du soir. Le Vénitien en ressentit quelque chose comme un affront. Mme Denis, à laquelle il trouva « beaucoup de raison et de goût, de l'érudition sans prétention et beaucoup de haine pour le roi de Prusse qu'elle appelait un vilain », le « dédommagea » en lui parlant de sa belle gouvernante, mais elle ne put l'amener à raconter son évasion des Plombs. Casanova ne débitait ce morceau de choix que devant des auditoires d'élite.

Lorsque Voltaire parut enfin, Casanova se vengea de sa déconvenue. Le philosophe tenait à la main une lettre d'Albergati [2], un de ses meilleurs amis italiens, celui auquel il devait la révélation du théâtre de Goldoni, dont Voltaire faisait pour lors ses délices et qu'il était en train de « lancer » en

---

[1] *Mémoires*, IV, 458.

[2] 1728-1804.

France. Fort riche, fort à la mode, presque célèbre en Italie, mécène et théâtromane, Albergati incarnait les tendances et les goûts de l'aristocratie vénitienne et bolonaise. Il avait eu une existence aussi agitée que le chevalier de Seingalt et une carrière amoureuse non moins brillante. Or, comme le remarque très joliment M. Maynial, Casanova n'aime pas les histoires de femmes quand elles ne sont pas son fait. Aussi traite-t-il fort cavalièrement ce correspondant de Voltaire. Il parle de lui comme d'un personnage assez nul, bon gentilhomme ayant six mille sequins de revenu, auteur de quelques comédies en prose qui ne supportent ni la lecture ni la représentation ; et comme Voltaire, presque interloqué, proteste faiblement, c'est tout juste s'il n'affirme pas que le portrait est encore bien flatté.

Voltaire et son ami bolonais échangeaient parfois des présents plus substantiels que des pièces de théâtre.

« Il m'a envoyé, raconte le philosophe à son hôte, le théâtre de Goldoni, des saucissons de Bologne et la traduction de mon *Tancrède.* »

Il est, en effet, question à plusieurs reprises, dans leur correspondance à cette époque, d'expéditions de saucisson, de mortadelle et de *rossoglio* de Bologne.

En dépit de la piètre opinion de Casanova sur Albergati, Voltaire ne put se défendre de l'interroger sur son illustre compatriote Goldoni [1]. Ici, quelque envie qu'ait l'aventurier de contredire son hôte, il ne peut dire que du bien d'un homme qu'il admirait sincèrement, dont il fut à Venise, cinq ou six ans auparavant, le défenseur passionné, dont il épousa les querelles avec son rival l'abbé Chiari, au point de se faire, dans la personne du sénateur Condulmer, protecteur du théâtre concurrent de celui qu'alimentait Goldoni, un ennemi assez puissant pour l'envoyer sous les Plombs. Toutefois, il se borne à formuler ce jugement laconique, mais qui pouvait paraître assez nouveau pour l'époque : Goldoni est le Molière de l'Italie. Tout Venise me connaît pour son ami, ajoute-t-il, je puis donc en parler savamment, et il s'empresse d'observer que sa conversation est loin d'être aussi brillante que ses écrits.

— Pourquoi s'intitule-t-il poète du duc de Parme ? demande Voltaire.

— Pour prouver sans doute qu'un homme d'esprit a son côté faible tout comme un sot.

[1] 1707-1793.

Or, huit mois plus tard, le 1er mai 1761, après un long silence dont il s'excuse, Voltaire écrit à Albergati :

Je revois dans le moment le nouveau théâtre (de Goldoni). Je partage, Monsieur, mes remercîments entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ses nouvelles pièces... *Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule poète du duc de Parme ;* il me semble que Térence ne s'intitulait pas le poète de Scipion ; on ne doit être le poète de personne, surtout quand on est celui du public.

En relevant cette coïncidence intéressante entre le texte de la *Correspondance* et celui des *Mémoires,* M. Maynial ajoute qu'il n'est pas surprenant que Voltaire fasse cette observation à Albergati huit mois seulement après l'avoir faite à Casanova, si l'on songe que le philosophe n'avait pas écrit à son ami de Bologne depuis le mois de décembre 1760.

Voltaire reçut « avec effusion » le poème burlesque de Merlin Coccaie que, la veille, Casanova avait promis de lui apporter. Pendant la journée, dont la fin se passa agréablement, il lui présenta « un jésuite qu'il avait à sa solde et qui s'appelait Adam. Après son nom, Voltaire ajouta : Ce n'est pas Adam, le premier des hommes. » Dans la suite, Casanova entendit raconter que Voltaire jouait au tric-trac avec le père, et qu'il lui jetait au nez dés et cornet lorsqu'il perdait.

Il faut croire que Voltaire trouvait cette plaisanterie de son goût et qu'il se plaisait à la répéter.

En juin 1768, d'Alembert écrivait au roi de Prusse :

Oui, sans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar[1] de sa maison ; il est livré, pour toute société, à un fort honnête jésuite, qui s'appelle le père Adam, et qui n'est pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jésuite pour lui dire la messe et pour jouer avec lui aux échecs ; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philosophe, et ne finisse par lui damer le pion et peut-être lui faire échec et mat.

La présence aux *Délices* de ce moine plus ou moins défroqué intriguait vivement les contemporains. « C'est un étrange spectacle pour l'Europe que de voir M. de Voltaire tête à tête avec le père Adam », écrivait de La Harpe. D'après Desnoiresterres, le chapelain du patriarche de Ferney était tout uniment un pauvre diable d'égoïste vendu à qui le nourrissait et le faisait vivre. L'auteur de la *Henriade* était ravi de pouvoir dire qu'il comptait dans

[1] Mme Denis.

sa domesticité un membre de la célèbre compagnie, se pliant, se conformant à ses exigences les plus étranges et les plus saugrenues, une sorte de maître Jacques propre à tout.

> Mon ex-jésuite s'appelle Adam, écrivait-il à un de ses correspondants, M. Le Riche, en décembre 1766, il dit proprement la messe ; il a marié des filles dans ma paroisse avec toute la grâce imaginable. Il avait le malheur d'être brouillé depuis longtemps avec les jésuites bourguignons, quoiqu'il aime assez le vin.

L'installation du père Adam en terre ennemie avait été naturellement assez mal vue de ses confrères, qui lui fermèrent leur porte au cours d'un voyage qu'il fit à Dijon.

Voltaire ne pouvait pas ne pas présenter cette curiosité à Casanova.

L'irritation contenue et croissante qui perce dans les propos qu'échangent Voltaire et Casanova éclate au cinquième et dernier entretien. « Il plut au grand homme d'être ce jour-là frondeur, railleur, goguenard et caustique », note l'aventurier — et il en trouve immédiatement la raison : c'est que je devais partir le lendemain. Il est possible que Voltaire, dépité de n'avoir pu séduire ce visiteur réfractaire à son prestige, ait voulu prendre sa revanche des contradictions si fréquentes et si hardies de Casanova.

Dès le début, la conversation atteignit un ton élevé. Voltaire, à propos de Merlin Coccaie, prêté la veille par Casanova, reprocha à son hôte de lui avoir fait perdre quatre heures à lire des bêtises. Il n'en fallait pas tant pour que Casanova « sentît ses cheveux se dresser sur sa tête ». Mais il réussit à se maîtriser et cita d'un ton « assez calme » plusieurs exemples de l'insuffisance d'une première lecture. Le débat continua sur un mode aigre-doux, Casanova faisant un éloge désobligeant de la *Pucelle* de Chapelain. Dire du bien de Chapelain, équivalait à dire du mal de Voltaire et le mettre dans un embarras d'autant plus grand qu'il refusait alors la paternité du poème du même nom qui scandalisait le monde.

Adroitement touché, Voltaire trompa l'attente assez perfide de Casanova, qui « comptait qu'il dissimulerait la peine que son explication devait lui causer ». Au lieu de cela, il répondit avec aigreur et l'autre monta à l'unisson.

Casanova ayant cité l'avis de Crébillon sur Chapelain, Voltaire bondit sur cette diversion. On sait que le Vénitien étudia le français chez ce maître original ; il lui avait témoigné sa reconnaissance en traduisant sa tragédie



VOLTAIRE.

de *Rhadamiste* en vers alexandrins italiens et se targuait d'être le premier Italien qui eût osé adapter ce mètre à sa langue. Aussitôt Voltaire crut pouvoir reprendre avantage en objectant que cet honneur appartenait à son ami Pierre Jacques Martelli, professeur de littérature à l'université de Bologne, qui rimait des tragédies en vers de douze syllabes, dits martelliens. Avec une intense satisfaction, Casanova prit son illustre interlocuteur en défaut en lui démontrant que les vers martelliens étaient non de douze, mais de quatorze syllabes. Voltaire masqua sa défaite en demandant à Casanova de lui réciter quelque morceau de sa traduction de *Rhadamiste*. C'était le prendre par son faible.

Quelques compliments calmèrent les esprits de Casanova, qui déclare que tout aurait bien fini si on en fût resté là. Malheureusement, une remarque au sujet d'un vers d'Horace amena une dernière et vive querelle sur la superstition.

Sur ce point, Voltaire, ce grand destructeur d'illusions, professait des idées fort arrêtées. Le Vénitien, qui au cours de ces entretiens avait souvent affirmé, par pur esprit de contradiction, des choses dont il ne croyait pas un mot, soutint brillamment ce paradoxe : la superstition est nécessaire à l'existence du genre humain. Il le soutint avec esprit, affirmant qu'un peuple sans superstition deviendrait philosophe et que les philosophes ne voulant obéir à personne, on sombrerait dans l'anarchie. « Horribles blasphèmes », s'écrie Voltaire hors de lui ; et il invoque tout ce qu'il a écrit pour démontrer que la superstition est l'ennemie des rois.

En quittant Berne, Casanova déclarait à Bernard de Muralt qu'il « voulait aller dire poliment à Voltaire bien des fautes qu'il y a dans ses livres ». Il saisit le joint :

> Je vous ai lu et relu, réplique-t-il d'un ton narquois, et surtout quand je ne suis pas de votre avis. Votre passion dominante est l'amour de l'humanité : ***Est ubi peccas.*** Cet amour vous aveugle. Aimez l'humanité, mais aimez-la telle qu'elle est. Elle n'est pas susceptible des bienfaits que vous voulez lui prodiguer, et qui la rendraient plus malheureuse et plus perverse. Laissez-lui la bête qui la dévore : cette bête lui est chère. Je n'ai jamais tant ri qu'en voyant don Quichotte très embarrassé à se défendre des galériens auxquels, par grandeur d'âme, il venait de rendre la liberté [1].

Et voici Voltaire contraint, une fois de plus, à changer de sujet.

[1] *Mémoires*, IV, 470.

— A propos, dites-moi, vous trouvez-vous bien libres à Venise ?

— Autant qu'on peut l'être sous un gouvernement aristocratique. La liberté dont nous jouissons n'est pas aussi grande que celle dont on jouit en Angleterre, mais nous sommes contents.

— Et même sous les Plombs ?

— Ma détention fut un grand acte de despotisme, mais persuadé que j'avais abusé sciemment de la liberté, je trouvais parfois que le gouvernement avait eu raison de me faire enfermer sans les formalités ordinaires.

— Cependant, vous vous êtes échappé ?

— J'usai de mon droit comme ils avaient usé du leur.

— Admirable ! Mais, de cette manière, personne à Venise ne peut se dire libre.

— Cela se peut ; mais convenez que pour être libre, il suffit de se croire tel.

— C'est ce dont je ne conviendrai pas facilement. Nous voyons, vous et moi, la liberté sous un point de vue fort différent. Les aristocrates, les membres même du gouvernement ne sont pas libres chez vous ; car, par exemple, ils ne peuvent pas même voyager sans permission.

— C'est vrai, mais c'est une loi qu'ils se sont volontairement imposée pour conserver leur souveraineté. Direz-vous qu'un Bernois n'est pas libre parce qu'il est sujet aux lois somptuaires, quand c'est lui-même qui est son législateur ?

— Eh bien ! que partout les peuples fassent leurs lois [1].

M. Maynial, auquel on ne peut pas ne pas se reporter lorsqu'on étudie ce chapitre des *Mémoires,* a trouvé des traces de ces discussions dans les œuvres de Voltaire. Ainsi, certaines phrases de l'article *Superstition,* dans le *Dictionnaire philosophique,* offrent avec celles que Casanova s'attribue une analogie frappante : « *Il est des sages qui prétendent qu'on doit laisser au peuple ses superstitions,* comme on lui laisse ses guinguettes. » — « Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition ? Cette question est très épineuse ; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique, qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin. Peut-il exister un peuple libre de tous préjugés superstitieux ? *C'est demander : peut-il exister un peuple de philosophes ?*

La question qui se pose est celle-ci : est-ce Voltaire qui se souvient de sa conversation avec Casanova ou est-ce Casanova qui s'inspire du *Dictionnaire philosophique* dans la rédaction des *Mémoires* ?

Il semble aussi que la conversation sur Venise se soit reflétée dans les opinions de Voltaire. En 1756, dans l'*Essai sur les mœurs*, il exprime les

[1] *Mémoires*, 471-472.

théories courantes, lorsqu'il écrit : « De tous les gouvernements de l'Europe, celui de Venise était le seul réglé, stable et uniforme (au quinzième siècle). Il n'avait qu'un vice radical qui n'en était pas un aux yeux du Sénat, c'est qu'il manquait un contrepoids à la puissance patricienne, et un encouragement aux plébéiens. Le mérite ne put jamais dans Venise élever un simple citoyen, comme dans l'ancienne Rome. » — En 1765, l'article qu'il consacre à Venise dans le *Dictionnaire philosophique* est un vibrant hommage rendu à la liberté populaire, sans aucune restriction : on ne peut s'empêcher de constater qu'entre ces deux dates, Casanova a passé aux *Délices*.

La chaleur avec laquelle Casanova défend devant un étranger sa patrie vénitienne, à laquelle il aurait eu cependant de si bonnes raisons d'en vouloir, marque le début de cette nostalgie qui s'emparera de lui, plus tard, avec une force invincible et le poussera à faire tout pour obtenir sa grâce, fût-ce en acceptant les fonctions avilissantes d'espion du Conseil des Dix.

Neuf ans plus tard, à Lugano, travaillant à réfuter l'*Histoire du gouvernement de Venise,* d'Amelot de la Houssaye, dans l'espoir d'obtenir le pardon des inquisiteurs, il note dans ses *Mémoires :* « Après avoir parcouru toute l'Europe, le besoin de revoir ma patrie devenait si violent qu'il me semblait que je ne pouvais plus vivre sans ce bonheur. » [1] Et dans le dernier chapitre des *Mémoires,* il rappelle encore à quel point il avait été atteint « de ce qu'on appelle nostalgie, du mot grec *nostalgia,* et que les Suisses et les Allemands nomment *Heimweh,* mal de chez soi, mal du pays. » [2]

Le dernier entretien avec Voltaire se termina par l'ingénieuse répartie du philosophe sur le grand Haller. Tous les assistants partirent d'un éclat de rire et se mirent à applaudir, ce qui rendit Casanova un personnage muet jusqu'au moment où il prit congé.

Je sortis ensuite, assez content d'avoir, comme j'avais la sottise de le croire alors, mis dans ce dernier jour cet athlète à la raison ; mais il me resta malheureusement contre ce grand homme une mauvaise humeur qui me força dix années de suite de critiquer tout ce qui était sorti de sa plume immortelle.

Je m'en repens aujourd'hui, quoiqu'en relisant mes censures je trouve que j'ai souvent eu raison. J'aurais dû me taire, le respecter et douter de mes jugements. J'aurais dû réfléchir que sans ces railleries, qui me le firent haïr le troisième jour, je l'aurais trouvé sublime en tout. Cette réflexion seule aurait dû m'imposer silence ; mais un homme en colère croit toujours avoir raison. La

[1] *Mémoires,* VIII, 37.

[2] *Mémoires,* VIII, 381.

postérité qui me lira me mettra au nombre des zoïles, et la très humble réparation que je fais aujourd'hui à ce grand homme ne sera peut-être pas lue. Si nous nous retrouvons chez Pluton, dégagés peut-être de ce que notre nature a eu de trop mordant pendant notre séjour sur la terre, nous nous arrangerons à l'amiable ; il recevra mes excuses sincères, et nous serons, lui mon ami, moi son sincère admirateur [1].

Avant d'en arriver à cette mansuétude, Casanova conserva contre Voltaire une hostilité tenace, avivée encore, nous avons eu l'occasion de le voir, par l'accueil que fit le grand homme à la traduction de l'*Ecossaise.*

En 1762, lors de son troisième passage à Genève, il dîne en compagnie de Ximénès. Cet ancien secrétaire de Voltaire, qui quelques années auparavant avait profité de son intimité avec Mme Denis pour voler le manuscrit des *Campagnes de Louis XV,* était réapparu à Ferney au commencement de 1761, pensant rentrer en grâce en venant demander la main de celle qu'il avait dupée. S'il échoua dans son entreprise matrimoniale, il se trouva là très à point pour endosser la paternité des *Lettres sur la Nouvelle Héloïse,* le vilain pamphlet qu'inspira à Voltaire le grand succès du roman de Rousseau. Ximénès dit à Casanova que Voltaire le savait à Genève et espérait le voir. Le Vénitien se contente de répondre par une profonde inclination de tête. Quelques jours plus tard, à un autre dîner offert par le banquier Tronchin, nouvelle démarche de Ximénès, arrivé tout exprès de Ferney pour inviter Casanova à y venir. Nouveau refus de celui-ci, qui avait « pris la sotte résolution de ne pas y aller ».

Que Casanova ait dîné avec Ximénès, c'est fort possible, mais que Voltaire ait insisté pour le voir, il est bien difficile de l'admettre. Casanova est enchanté de nous le faire croire et de se montrer dans cette posture flatteuse, mais la visite faite aux *Délices* deux ans auparavant n'avait certes pas laissé au patriarche des souvenirs assez agréables pour qu'il désirât la voir se renouveler. Il est significatif de constater que Voltaire, dont les lettres constituent la chronique presque journalière des *Délices* et de Ferney, ne souffle mot, à aucun de ses correspondants, de ses entretiens avec le fameux évadé des Plombs.

Casanova ne serait pas Casanova et les *Mémoires* ne seraient pas les *Mémoires* si le récit des conversations avec Voltaire n'était entremêlé de

[1] *Mémoires*, IV, 472-473.

scènes d'un tout autre genre. L'aventurier passait ses journées aux *Délices* et ses nuits en compagnie d'un syndic, élève d'Epicure et de Socrate, qui entretenait en Sybarite trois Grâces pour ses plaisirs personnels et ceux de ses amis. Le chevalier de Seingalt n'était point homme à refuser sa partie dans ces sortes de cérémonies. Il nous en décrit l'ordonnateur comme un homme aimable, abondant en fines historiettes, qu'il avait rencontré chez Voltaire et qu'il ne nommera pas. Imitons sa discrétion.

CHAPITRE VIII

BALE ET LES TROIS-ROIS

L'écorcheur Imhoff. — Une des enseignes les mieux achalandées du continent. — La dernière des Lascaris. — Dénouement imprévu d'un imbroglio. — Les horloges de Bâle.

A GENÈVE se termine le voyage de Casanova en Suisse, qui occupe les chapitres VIII à XV du quatrième volume des *Mémoires* et dura, si l'on s'en rapporte aux dates qu'il indique, du 7 avril au 25 août 1760. Il est une autre ville suisse que l'aventurier effleura à deux reprises au cours de ses incessantes pérégrinations : c'est Bâle.

Dans les derniers jours de 1761, se rendant d'Augsbourg à Paris, il s'arrête trois jours dans cette ville, logeant à l'auberge la plus chère de la Suisse, tenue par le nommé Imhoff, qui était le premier des écorcheurs ; en compensation, il avait des filles aimables [1]. En automne de l'année suivante, il s'y retrouve en compagnie de la marquise d'Urfé et d'une danseuse bolonaise nommée Corticelli, que le Vénitien avait présentée à sa vieille et crédule amie comme la dernière survivante de la famille royale des Lascaris, de Constantinople. Cet étrange trio revenait de Paris, où il s'était livré à certaines opérations magiques. Casanova avait réussi à persuader à la pauvre folle qu'elle renaîtrait du fruit d'une vierge ; il se réservait le soin

---

[1] *Mémoires*, V, 403.

non seulement de procréer cet enfant, mais encore et surtout celui d'être l'administrateur de la fortune qu'avant de mourir pour renaître, la marquise devait léguer au rejeton de la dernière des Lascaris.

C'est après avoir procédé à Paris à cette nouvelle et bouffonne mystification que Casanova logea à l'auberge des *Trois-Rois,* « la meilleure de la ville, dit-il, tenue par le fameux Imhoff, qui nous écorcha. » [1]

La célébrité de cet hôtel était de date assez récente. En 1610, une famille Obermayer avait transformé en auberge la belle maison patricienne appelée *Schertlin's Hof,* du nom d'un gentilhomme allemand banni par Charles-Quint après la guerre de Smalkalde. L'enseigne des *Trois-Rois* était exploitée depuis 1739 par Jean-Christophe Imhoof. Esprit entendu et entreprenant, le nouveau propriétaire agrandit son établissement en achetant les maisons voisines ; il fit construire, du côté du Rhin, une salle spacieuse, ornée de jets d'eau, dite salle d'été, qui fit sensation à l'époque et dont on trouve l'éloge dans tous les anciens récits de voyage. Herrliberger l'a reproduite en 1754 dans sa *Topographie suisse ;* elle est représentée aussi, de même que la vue de la rivière, sur un grand prospectus qu'Imhoof fit dessiner en 1753 par Emmanuel Büchel et graver sur cuivre l'année suivante. Les images sont accompagnées de cette légende en français et en allemand : « MESSIEURS « LES ETRANGERS sont avertis que Mons. Im-Hof, aux Trois-Rois, à Bâle, « tient Table reglée à 20, 30, 40, 50 Sols etc. Desorte que chaque Etranger « peut vivre suivant son état. Il tient aussi Chevaux, Chaises et Carosses à « prix reglé, pour la commodité des Voyageurs, et donne les chevaux pour la « course des Postes au même prix qu'en Empire et en France. » L'excellence des vins et de la cuisine contribuèrent, avec les embellissements d'Imhoof, à asseoir la réputation de l'établissement. Le chef était connu bien loin à la ronde ; pendant la guerre de Succession d'Autriche, beaucoup d'officiers français en garnison à Huningue avaient coutume de se rencontrer, en territoire suisse, autour de la table bien fournie des *Trois-Rois* avec les officiers autrichiens d'une armée qui campait dans le voisinage.

Au XVIIIme siècle, l'extérieur de cet hôtel était loin de présenter l'aspect correct, digne et posé que nous lui voyons aujourd'hui. L'acquisition successive des maisons voisines du bâtiment primitif avait donné à l'ensemble une apparence composite et disparate : les toits s'échelonnaient à des hauteurs

[1] *Mémoires,* V. 439.



Vue de la Salle ouverte des Trois Rois, a Bale.
par Em. Büchel 1753.

différentes sur des façades percées de fenêtres asymétriques ; un auvent abritait le coche de Francfort.

Si l'enveloppe manquait d'allure, le contenu était fort cossu, ainsi que le montre un inventaire dressé en 1765 lorsque, après plus d'un quart de siècle de prospérité, la famille Imhoof passa la main à de nouveaux propriétaires. L'hôtel comprenait alors une vingtaine de salles et de chambres, dont cinq tapissées, les autres boisées ou peintes. Les pièces étaient désignées soit par des numéros, soit par des noms, soit encore par l'un et l'autre. Il y avait, outre les diverses salles à manger du rez-de-chaussée : le petit salon blanc, n° 9, tapissé ; le petit salon rouge, n° 7, tapissé ; la chambre des Gracieux Seigneurs ; la chambre de l'Escargot ; la chambre et l'alcôve des Turcs ; la chambre du Capitaine, n° 12 ; le Paradis, etc.

En fait de mobilier, l'inventaire énumère dix lits-tombeaux, cinq lits français, cinq lits d'alcôve, douze lits de domestiques. On ne comptait, par contre, que douze glaces, dont cinq à cadres noirs et sept à cadres d'or. Si les tables, sièges, fauteuils et chaises abondaient, on n'y trouvait que dix-sept paires de rideaux, deux commodes et deux tableaux. On ne rencontre aucune mention d'armoires : à moins qu'elles ne fussent encastrées dans les murs, les voyageurs devaient pendre leurs vêtements à des patères. Si la lingerie était assez pauvre, la cuisine devait être rutilante avec ses rôtissoires, ses douze grandes casseroles de cuivre et ses cent cinquante livres d'étain.

Aux portes de la Suisse, au croisement des grandes routes d'Italie, d'Allemagne et de Flandres, les *Trois-Rois* continuèrent longtemps d'être une des enseignes les mieux achalandées du continent [1]. Nombreux sont les voyageurs qui en parlent dans leurs récits ; au temps des dernières diligences, plusieurs romanciers ont fait évoluer leurs personnages dans la grande auberge que baigne le Rhin au bout du vieux pont de Bâle. Dickens y place une scène de son étrange roman dramatique *No Thorough fare ;* sur la terrasse du bord de la rivière, un autre nouvelliste anglais, Antony Trollope, qui eut son heure de célébrité vers le milieu du siècle dernier, fait parler d'amour les deux héros de son *Can you forgive her ?* au murmure caressant des flots du Rhin.

[1] L'auberge des *Trois-Rois*, écrit Sinner de Ballaigues, dans son *Voyage historique et littéraire*, (I, p. 54) est la plus fréquentée et la plus agréable ; une galerie ouverte y sert de salle à manger en été. Le Rhin, qui coule au pied de la maison, le pont de bois, qui est extrêmement large et toujours couvert de voitures, de passants et de promeneurs... forment ensemble le tableau le plus riche et le plus riant.

Une des figures les plus originales d'Edmond About, l'irascible capitaine Bitterlin, le héros vaudevillesque de *Trente et Quarante,* descend aux *Trois-Rois* au cours de ses pérégrinations avec sa fille Emma et fait des siennes dans la grande salle à manger de l'hôtel.

Au temps de la grande Révolution, l'aubergiste Louis Iselin, qui était un zélé partisan des idées nouvelles, découronna les trois rois de bois qui, depuis plus d'un siècle montaient la garde devant la façade, et rebaptisa son enseigne : *Aux Trois Magots,* nom qu'elle porta jusqu'à ce que les royautés mages fussent redevenues acceptables [1].

Lorsqu'il prit la direction des Trois-Rois, Jean-Christophe Imhoof ouvrit un registre d'étrangers qui ne va malheureusement que de 1739 à 1744. Il n'y consigne d'ailleurs que les noms de ses clients les plus notables. Ce sont pour la plupart des officiers suisses aux services étrangers, des diplomates, des officiers appartenant aux régiments qui guerroyaient en Allemagne pendant la guerre de Succession d'Autriche, et de nombreux ecclésiastiques faisant partie du chapitre des chanoines d'Arlesheim ou de la cour épiscopale de Porrentruy. Imhoof accompagne le nom de ses hôtes de gloses souvent assez pittoresques. Il note avec un soin particulier leur degré de générosité et le relevé de leurs dépenses. Si les uns paient « avec remerciements » et récompensent largement le personnel, d'autres ne s'acquittent qu'à grand'-peine, comme Son Excellence Egidio Degmond de Nienbourg, Envoyé Extraordinaire des Etats de Hollande à la Cour de Naples, ou partent en laissant des dettes, tels M. le Chevalier Viancourl, Capitaine dans la Cavallerie au service de S. M. Le Roy de France à Porrentruy, qui doit 72 livres en argent de France, payables en dix jours. A côté d'autres noms, on trouve la mention : C'est un fripon ; — il m'a trompé ; — n'a rien voulu payer ; — s'est révélé comme un filou ; — a payé avec une fausse lettre de change ; — est mort en faillite, etc.

Ces expériences étaient faites pour engager Imhoof à prendre certaines précautions, et il faut reconnaître qu'à l'égard de Casanova, un hôtelier préoccupé de la solvabilité de ses clients pouvait avoir quelques doutes. C'est peut-être l'explication de l'épithète d'écorcheur que le Vénitien attribue au propriétaire des *Trois-Rois.*

Il se passa dans cette auberge un épisode assez piquant que Casanova raconte fort plaisamment [2]. La Corticelli était tout le contraire d'un modèle

---

[1] S. A. Stocker : *Basler Stadtbilder*, 1890.

[2] *Mémoires,* V, 439.



Le Pont du Rhin, a Bale.

de vertu, et l'aventurier ne se faisait pas le moindre scrupule de prendre d'agréables libertés avec cette vierge désignée par les puissances occultes pour concevoir, par une nuit de pleine lune, le miraculeux enfant dont devait renaître, sous une forme masculine, la vieille marquise d'Urfé.

Aussi inconstante que son volage amant, la dernière des Lascaris cherchait, de son côté, des distractions. Casanova la surprit un soir en flagrant délit avec le comte B., chanoine de Bâle. Feignant une grande colère, il menaça de jeter par la fenêtre le pivert qui avait pondu dans son nid et qui faisait fort piètre figure, la tête enveloppée dans un madras, et le reste nu comme un petit Adam. En réalité, cette aventure n'était point pour déplaire à l'aventurier : elle lui fournissait très à propos un moyen de sortir d'un imbroglio qui devait se terminer par la résurrection d'une morte. Le génie inventif de Casanova n'allait pas jusque là ; d'ailleurs, il était arrivé à ses fins, puisque cette intrigue lui avait permis, non seulement de se réargenter grâce à sa protectrice, mais encore de confisquer à son profit un écrin dont la marquise avait fait présent à la fausse Lascaris.

Le lendemain, Casanova s'en fut conter l'histoire de la nuit à Mme d'Urfé. L'oracle, consulté par le subtil Vénitien, donna une réponse chiffrée : la jeune Lascaris avait été polluée par un génie noir déguisé en prêtre et il fallait sans retard la renvoyer dans sa patrie.

Cet incident brusqua le départ de Bâle. Mme d'Urfé gagna par Besançon ses terres du Forez, où elle se plaisait à évoquer les mânes de son ancêtre, l'illustre auteur de l'*Astrée* ; Casanova expédia la Corticelli pour Turin ; il l'accompagna jusqu'à Genève. Dans cette ville, il renouvela connaissance, comme nous l'avons dit, avec Hedvige et Hélène et revit sa gouvernante de Soleure.

Sur Bâle, l'auteur des *Mémoires* note encore deux particularités : l'une est que les Bâlois passent pour être sujets à une espèce de folie dont les eaux de Sulzbach les délivrent ; l'autre que les horloges y avancent d'une heure sur celle des autres villes, de sorte que midi se trouve être à onze heures.

La première de ces singularités n'est mentionnée par aucun auteur de l'époque, pas même par Sinner de Ballaigues, ce grand collectionneur d'anecdotes, mais tous les voyageurs du XVIIIme siècle étaient frappés d'entendre sonner les horloges une heure trop tôt. Certains attribuent l'origine de cet usage à l'époque du Concile de Bâle, où l'on avança l'heure pour engager les pères à se lever plus matin. D'autres prétendent qu'une conspiration tramée contre la ville fut déjouée par le stratagème qui consistait à avancer les

horloges d'une heure entière. D'autres, enfin, [1] rattachent cette particularité à un cadran solaire établi sur la tour de la cathédrale par un artisan qui aurait mal placé sa flèche.

Sinner de Ballaigues note en 1781 que le gouvernement de Bâle avait essayé quelque temps auparavant de mettre les horloges à l'unisson avec le reste du monde, mais que la bourgeoisie témoignant tant d'aversion pour cette réforme, on fut obligé de revenir à l'ancien usage. Quoi qu'il en soit de cette manière de compter les heures, ajoute-t-il, elle semble avoir produit l'effet d'engager les Bâlois à commencer les affaires de bon matin. Les conseils et les tribunaux s'assemblent avant le jour pendant l'hiver.

[1] J. C. Faesi : *Staats- und Erdbeschreibung der Helvetischen Eidgenossenschaft*, II, 519.

CHAPITRE IX

LA CHARPILLON

Le pasteur d'Ablentschen, sa veuve et ses filles. — Leur départ pour Paris. — Un policier homme de lettres. — Officiers suisses au service de France. — Le jeune Thormann. — La Galerie marchande de la Place Dauphine. — Une crise de la vie de Casanova. — L'engrenage. — Désabusé. — La Femme et le Pantin. — Le texte des *Mémoires*. — Le tribun John Wilkes. — Le règne de la Charpillon.

SI l'évêché de Luçon était pour Richelieu le plus crotté de France, et celui de Martorano, au dire de Casanova, le plus minable de Calabre et d'Italie, le minuscule village bernois d'Ablentschen passait, aux yeux des autorités civiles et ecclésiastiques du pays, pour la paroisse la plus délaissée et la moins enviable qui fût. Aux confins les plus reculés et les moins accessibles du canton, perdu dans la solitude d'une petite vallée alpestre qui se détache à Bellegarde, de la route du passage de Jaun et se relie au village bernois de Gessenay par un col de 1500 mètres d'altitude, Ablentschen a été de tout temps le poste réservé aux pasteurs que le Consistoire jugeait bon de retirer, pour un temps, du monde et de ses appas. Sur une pente herbeuse que dominent les rochers déchiquetés des Gastlosen, quelques chalets de bois s'alignent sur les deux côtés d'une route modeste, aboutissant à une petite chapelle blanche, recouverte de tavillons noirs, et que surmonte un humble clocheton rustique : c'est l'église paroissiale.

Elle était desservie, dans les dernières années du XVIIme siècle, par un pasteur du nom de Daniel Brunner qui fut transféré en 1696 à Saint-Etienne,

dans le Simmenthal et mourut en 1710, laissant une veuve, Dorothée Rosselet, et quatre filles, dont l'aînée se nommait Catherine.

Que se passa-t-il après la mort de Daniel Brunner ? Nous l'ignorons, mais on peut supposer que sa famille connut des jours difficiles, car lorsque nous la retrouvons à Berne, au commencement de 1735, elle est fort déchue. En mars de cette année, le Conseil des Deux-Cents s'occupe d'un colporteur saxon du nom de Ringenthal, qui vivait de mendicité et de friponneries ; la veuve Brunner et ses filles y sont mêlées. Leurs Excellences entendent à ce sujet un rapport sur la conduite scandaleuse de la *Predigkantin* Brunner et de ses filles, qui vivent dans la discorde, l'inconduite et dont les propos injurieux et les fréquentations suspectes troublent l'ordre public. Aussi le Conseil décide-t-il de séparer la mère de ses filles et de traduire toute la famille devant le Consistoire, à charge de réprimande [1].

Ainsi fut fait. Le 24 mars, le Consistoire demande à la corporation des Charpentiers, qui assistait la famille du pasteur d'Ablentschen, de faire transférer la mère dans la maison de correction de Thorberg [2].

La veuve Brunner meurt quelques mois plus tard : le 29 décembre, les Deux-Cents, saisis d'une demande de secours des filles, chargent la Chambre des Aumônes d'arrêter la somme des frais médicaux occasionnés par la maladie et la mort de la mère [3].

Deux ans après, le 1er juillet 1737, le Conseil vote un crédit de 40 couronnes, comme contribution au paiement des dettes de la veuve Brunner, qui s'élèvent à 58 couronnes. On décide toutefois de ne pas remettre la somme aux filles de la défunte, mais au trésorier de la corporation ou abbaye des Charpentiers, qui s'occupera de régler directement l'arriéré [4].

Cette précaution paraît entièrement justifiée, car les sœurs Brunner sombrent de plus en plus dans la basse galanterie. Le 19 mars 1739, elles sont citées à nouveau devant le Consistoire. On les accuse de vivre dans le scandale et la débauche, mais sur leur demande de confrontation avec leur dénonciateur, on renvoie l'affaire. Le Consistoire décide toutefois de prier la Chambre des Aumônes de retirer l'enfant illégitime d'une des filles Brunner et d'en prendre soin jusqu'à ce qu'il puisse gagner sa vie. Une fille Marie

---

[1] *Manuel du Conseil,* N° 146, p. 355 et 356.

[2] *Manuel du Consistoire*, N° 35, p. 281.

[3] *Manuel du Conseil,* N° 149, p. 267.

[4] *Manuel du Conseil*, N° 155, p. 92.

Dubourg, incitée à la débauche par les sœurs Brunner chez lesquelles elle vit, reçoit l'ordre de quitter leur service [1].

Cette fille comparaît, elle aussi, devant le Consistoire le 11 juin suivant. Elle déclare se nommer en réalité Marion Dupuget, d'Yverdon, et reconnaît qu'à l'instigation des sœurs Brunner elle a pris le faux nom de Marie Dubourg. Elle nie, par contre, avoir déclaré au juge d'Yverdon qu'elle était enceinte des œuvres du capitaine-lieutenant Roguin, mais ajoute que les filles Brunner l'ont incitée à extorquer de l'argent à un bourgeois de Berne en l'accusant de l'avoir engrossée.

Les filles Brunner contestent ces deux accusations et affirment que Marion Dupuget leur a avoué qu'elle était enceinte des œuvres de Roguin qui lui aurait donné cent francs. Elles ajoutent que leur compagne s'est, en outre, livrée à des manœuvres abortives avec l'aide d'un garçon-apothicaire du nom de Zahn [2].

Sur ce, les filles Brunner sont renvoyées sans jugement, Marion Dupuget est emprisonnée sous l'inculpation d'avortement, et le Consistoire décide de faire comparaître Roguin et Zahn, pour les confronter avec leur accusatrice.

Cette deuxième audience eut lieu le 25 du même mois. L'apothicaire, interrogé entre temps, déclara qu'il n'avait jamais vu la Dupuget. Celle-ci et Roguin niant toutes les charges portées contre eux, le Consistoire se contente, pour la Dupuget, de la prison préventive qu'elle a subie et pour Roguin de la condamnation à 30 Livres d'amende, motivée par la production aux débats d'une lettre dont il n'a pas nié la paternité et qui le fait fortement soupçonner de relations intimes avec la Dupuget [3].

Les sœurs Brunner avaient réussi à se tirer à peu près d'affaire, mais à Berne, le terrain devenait brûlant pour elles.

Après leur seconde comparution devant le Consistoire, elles décidèrent d'aller chercher fortune ailleurs et Messieurs de Berne en furent fort aises. Le 5 mai, aux Deux-Cents, M. le Trésorier May expose ce qui suit :

Les quatre filles de feu M. le Prédicateur Brunner, de St-Etienne, ayant l'intention d'aller chercher fortune auprès d'un parent établi à Paris, Leurs Excellences du Petit-Conseil ont décidé de leur accorder à chacune quinze thalers à titre de viatique ; cet argent toutefois sera remis non pas à elles,

---

[1] *Manuel du Consistoire,* N° 42, p. 171-173.

[2] *Manuel du Consistoire,* N° 42, p. 469-472.

[3] *Manuel du Consistoire,* N° 42, p. 502-504.

mais à l'honorable corporation des Charpentiers, qui sera priée de l'envoyer d'étape en étape après s'être assurée que les quatre sœurs sont vraiment parties [1].

Le 21 du même mois, les sœurs Brunner ayant fait valoir qu'avec le subside alloué il leur était impossible de gagner Paris, les Deux-Cents leur accordent un crédit supplémentaire de 32 couronnes, somme qui est remise au trésorier des Charpentiers avec la prière de l'affecter au paiement du coche de Besançon à Paris [2].

Telles sont les humbles et troubles origines de la plus étrange et plus terrible de toutes les héroïnes casanoviennes : Marianne Charpillon. Cette femme redoutablement belle, hardie et adroite, qui la première, refusa de céder au don Juan vénitien, était l'enfant, illégitime aussi, de la fille que Catherine Brunner avait mise au monde à Berne et que le Consistoire fit retirer à sa mère. Elle l'avait eue d'un bourgeois de Berne, nommé Michel Augsburger, personnage assez considérable, puisqu'il fut bailli de l'Ile Saint-Jean (près de Cerlier), de 1733 à 1739, et bailli de Morat en 1750. La mère de la Charpillon, connue sous le nom de Rose-Elisabeth Augsburger, pouvait avoir une quinzaine d'années quand Catherine Brunner et ses sœurs transportèrent leur activité à Paris.

Nous les y retrouvons onze ans plus tard. Un rapport de police circonstancié [3], daté du 16 avril 1750, va nous renseigner sur la vie que menèrent les quatre sœurs Brunner et la fille de Catherine après avoir quitté Berne par la grâce de Leurs Excellences. Ce rapport est d'un des policiers les mieux informés de l'époque, l'inspecteur Meusnier [4]. On verra non seulement que ce fonctionnaire est très exactement documenté, mais encore qu'il savait rédiger ses notes avec beaucoup d'esprit. Aussi allons-nous le citer à peu près *in extenso* [5].

« Il y a environ dix ou douze ans que Catherine Brunner, ses trois sœurs et sa fille vinrent demeurer à Paris. Elles sont originaires de la ville de Berne en Suisse, de pauvre famille, puisqu'elles ont été élevées aux dépens des abbayes de ce païs, qui sont à peu près ce que sont icy les Enfants trouvés ou les Enfants bleux.

[1] *Manuel du Conseil*, N° 161, p. 630.
[2] *Manuel du Conseil*, N° 162, p. 64.
[3] *Archives de la Bastille*, 10. 238, fol. 306-309.
[4] P. d'Estrée : *Un policier homme de lettres* (*Revue Rétrospective*, XVII, 1892, p. 217-276).
[5] D'après Ch. Samaran : *Jacques Casanova, Vénitien*, p. 274-278.

» Catherine Brunner fut jolie et peu cruelle, elle eut d'un nommé Auspourger, bourgeois de ce païs [1], une fille qui fut nommée Rose-Elisabeth Auspourger. Si sa mère eût été sage, elle eût fait sa fortune, car, le sieur Auspourger étant devenu veuf peu de temps après, il l'aurait indubitablement épousée et légitimé sa fille, puisqu'il l'avoit fait baptiser sous son nom, mais son libertinage empêcha ce mariage. Elle éleva sa fille dans le même train de vie, et on pourrait dire d'elle ce que Citheride [2] dit en commençant son histoire : qu'elle ne s'est jamais connue p...

» En effet, à peine pouvait-elle bégayer qu'elle fut corrompue. Les cabarets de l'*Ours*, de l'*Etoile*, du *Sauvage* et de la *Clef d'or* à Berne et des environs furent les temples où les prémices de cette jeune victime furent immolés à Vénus. Sous les yeux de sa mère et sous sa conduite, elle fit de sy grans progrès et choisissoit sy peu son monde, qu'elle était à quatorze ans le reste des palfreniers et des laquais de la ville.

» Le gouvernement helvétique ayant appris qu'on ne les qualifioit plus que du titre de *chourren* [3], en français p..., leur ordonna de sortir de la ville et offrit de payer les frais de leur voyage. Ce fut un M. Artaud, pour lors commis du sieur Planchaud, banquier de la régence de Berne, qui païa de poste en poste ce qu'il en coûta pour leur voyage. Cet Artaud est maintenant banquier à Paris, rue Plâtrière.

» Quoique Catherine Brunner, mère de notre héroïne, eût eu soin de répandre dans Berne qu'elle n'allait à Paris que pour recueillir une succession d'un docteur Brunner, fort connu dans cette ville, dont le fils, surnommé le médecin suisse, demeure encore à la Grange-Batelière, tout le monde scait qu'elle ne lui est point alliée, et qu'elle vint demeurer chez une certaine dame Coligny, rue Pagevin, dans la maison d'un cordonnier, en chambres garnies, où elle mit en étalage les charmes de sa fille et le reste des siens, qui commençaient dès lors à être grandement surannés. C'étoit Julie Brunner, tante de la demoiselle, qui cherchoit les chalans. Un des plus considérables fut le prince de Lichtenstein, alors ambassadeur de l'Empereur, qui devint amoureux de la demoiselle Augsbourg. On lui fit valoir la chose et il paya en ambassadeur le reste des palfreniers de Berne sur le pied d'un p... tout neuf. Les choses furent cependant mises sur le bon ton. Apparemment qu'il ne s'aperçut pas de la fraude, car il la mit dans ses meubles et luy fit une pension honnête.

---

[1] Bailli de l'Isle Saint-Jean, d'après un second rapport non daté.

[2] Sans doute Cythéris, courtisane grecque du 1er siècle.

[3] *Huren.*

Mais, s'étant aperçu qu'elle ne se contentoit pas d'un ordinaire, et qu'elle lui donnoit des adjoints, il l'abandonna. Comme elles n'avoient rien économisé, elles furent bientôt obligées de se plier à la nécessité, et tout, sans distinction de qualité ny de païs, fut admis chés elles. »

Un juif, dont on ne dit pas le nom, rendit mère Rose-Elisabeth Augsburger, qui accoucha d'une fille : la Charpillon.

« Il serait difficile de nombrer icy ceux à qui elles distribuèrent leurs faveurs, poursuit l'inspecteur, mais comme il en est de différens genres, plusieurs s'en plaignirent par la suite. M. d'Erlac, officier suisse, est un de ceux qui ont le plus le droit de se plaindre, car il est, dit-on, dans un état à ne pouvoir jamais espérer de guérison.

» M. de Berchiny les a fréquentées pendant quelque temps, ainsi que les sieurs d'Halvil, officier aux Gardes Suisses, Phiffer, Petitbois et Blammer maître de mathématiques, mais tout cela est disparu. Elles donnent maintenant dans l'aventure.

» Elles demeurent toutes cinq ensemble rue et porte Saint-Honoré, dans la maison du sieur de Plancy. La demoiselle Auspourger est âgée de 28 à 30 ans, grande, bien faite, brune, de beaux yeux noirs bien fendus, et, à l'exception du rouge et du blanc qu'elle met en quantité et des boutons et tumeurs qui ornent son visage, elle serait assez ragoûtante. Ses tantes et sa mère sont à peu près, à quelques années de différence, âgées de quarante à quarante-huit ans... »

On a pu constater que les cinq Bernoises avaient noué connaissance à Paris avec des compatriotes, puisqu'on cite parmi leurs chalands un d'Erlach, un de Hallwyl et un Pfyffer. Un autre Bernois, Gabriel Thormann, qui se faisait passer pour capitaine au service de Hollande, lia connaissance avec Rose-Elisabeth Augsburger à Paris, en février 1750, et brûla pour elle d'une passion folle qui faillit bien l'entraîner aux pires extrémités. Aux Archives de la Bastille, on conserve une lettre adressée à la fille de Catherine Brunner et dont Thormann paraît bien être l'auteur. Il lui propose de se procurer de l'argent par des billets ou par le jeu et de s'en aller ensemble.

Avec l'argent que nous aurons et qui ne nous manquera pas, si nous sommes fidèles et discrets, lui écrit-il, nous pourrons quelquefois, vous, une de vos tantes, madame et moi, faire de temps en temps d'agréables parties dans toutes les cours d'Europe... Vous aurez des esclaves qui vous paieront tribut sans qu'ils y pensent... et nous rirons aux dépens d'autrui... La bonne mère, avec l'autre tante, jouiront paisiblement des douceurs que leur procurera notre industrie. Je parle toutes les

langues des pays où nous pourrions aller de temps à autre, et suis quasi connu à toutes les cours. Votre esprit, beauté, agrément, l'air doux et innocent de l'autre, inspireront confiance. Et quand il devrait coûter la dernière chemise, il ne la faut jamais estimer pour faire fortune[1].

Le jeune Thormann avait fait, quelques années auparavant, un petit séjour à la Bastille. Il résulte d'une pièce faisant partie du même dossier que le sieur Thormann père, ayant envoyé à son fils une lettre de change de 300 livres pour faciliter son retour à Berne, le sieur Thormann fils fut élargi le 23 août 1745.

Il ne semble pas que la belle Bernoise se soit laissée séduire par les aventureux projets de cet écervelé.

L'enfant que Rose-Elisabeth Augsburger avait mis au monde à Paris, dans les conditions relatées par l'inspecteur Meusnier, était probablement né vers 1745. C'était une fille qui, à son prénom de Marianne, ajouta plus tard le nom de guerre de Charpillon, emprunté peut-être à quelqu'un des amants de sa mère. Les Brunner cherchèrent à la faire passer pour la fille de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, mais cette tentative de chantage échoua et elles furent obligées de reconnaître que le père de l'enfant était un bourgeois juif, celui sans doute auquel le spirituel policier fait l'allusion que nous citons plus haut.

Casanova la rencontra pour la première fois en 1759, à Paris, dans la Galerie Marchande de la Place Dauphine où il se promenait avec la belle Baret, sa maîtresse du moment. Tandis que sa compagne choisissait mille colifichets, son attention fut attirée par une ravissante fillette de douze à treize ans qui contemplait, avec des yeux de convoitise, une paire de boucles d'oreilles en strass qu'elle tenait dans ses mains mignonnes.

Une vieille mégère, qui se donnait pour sa tante, accompagnait l'enfant. La Baret s'intéressa à la petite demoiselle et Casanova, qui avait le geste large, paya les boucles à la fillette, ce qui fit briller un sourire sur les lèvres de sa maîtresse et un éclair de joie dans les yeux de la petite. Cette satisfaction valait bien trois louis.

Quatre ans plus tard, en 1763, l'aventurier se trouvait à Londres. Il était dans sa trente-neuvième année et jusqu'alors sa carrière amoureuse n'avait essuyé aucun revers. Il vivait, selon sa coutume, dans le monde interlope des grands seigneurs débauchés, des joueurs de profession et des filous,

[1] Citée par Ch. Samaran, op. cit.

passant alternativement de la haute à la basse galanterie. Un officier flamand quelque peu proxénète, le présenta un jour à une jeune fille chaperonnée par une vieille femme. La jeune fille était la fillette des boucles d'oreilles, mais sans doute le Vénitien avait-il moins changé qu'elle, car il ne la reconnut pas, et ce fut la Charpillon qui lui rappela les circonstances de leur première rencontre :

Je m'appelais alors Anspergher, mais aujourd'hui je m'appelle Charpillon ; et comme vous ne m'avez vue et parlé qu'une seule fois, il n'est pas difficile que vous m'ayez oubliée, d'autant plus qu'alors je n'avais que treize ans. Quelque temps après, je suis venue à Londres avec ma mère et mes tantes, et il y a quatre ans que nous y sommes [1].

La Charpillon, alors dans tout l'éclat de sa jeune et triomphante beauté, s'était déjà fait un nom dans le demi-monde, mais ses relations avec Casanova lui ont valu une renommée posthume qui a dépassé de beaucoup celle des autres dames qui fréquentaient de son temps le Vaux-Hall et le Ranelagh, les célèbres jardins de Londres.

Trente-cinq ans plus tard, alors que le vieux libertin composait l'œuvre qui l'a immortalisé, les yeux bleus de cette fille superbe le hantaient encore et le récit de ses humiliations est l'un des plus impressionnants de son livre fameux. Parmi toutes les femmes dont Casanova évoque l'image, nulle ne se grave le plus profondément dans la mémoire que la Charpillon : elle vivra aussi longtemps que le grand Vénitien aura des lecteurs.

La Charpillon, que tout Londres connaissait alors, dit-il, et qui peut-être est encore vivante aujourd'hui, était une beauté rare et accomplie : des cheveux châtains, des yeux d'un bleu d'azur, la peau d'une blancheur éblouissante, la taille fine, la gorge d'une plénitude voluptueuse, la main exquise, le pied mignon, et puis dix-sept ans à peine. Je n'ai jamais vu de physionomie plus trompeuse. La nature n'avait jamais menti plus impudemment que sur ce visage, qui annonçait tant de candeur et d'innocence [2].

J'ai noté cette époque, septembre 1763, comme une des crises de ma vie. Véritablement c'est à partir de là que je me suis senti vieillir. Je n'avais que trente-huit ans, mais si, dans le cours ordinaire de la nature, la ligne descendante peut se mesurer sur l'ascendante, je crois pouvoir compter aujourd'hui (premier jour de novembre 1797) sur quatre ans d'existence au plus ; et ceux-là iront assez vite, en vertu du principe : Le mouvement s'accélère vers la fin [3].

[1] *Mémoires*, VI, 481.

[2] *Mémoires* (Ed. Rosez) VI, p. 7.

[3] *Mémoires* (Ed. Rosez), VI, p. 6 et 7.

Lors de leur premier entretien, la Charpillon s'était délibérément invitée à dîner chez lui. Tandis qu'il l'attendait avec son ami lord Pembroke, Casanova eut l'occasion d'apprendre un trait de cette belle fille peu farouche.

Je connais cette fille, raconta le lord, et à mes dépens. Dernièrement je la rencontrai au Vaux-Hall avec sa tante ; je lui offris vingt guinées si elle consentait à me donner un quart d'heure d'entretien dans la charmille. Elle accepte la proposition ; mais à peine avions-nous fait cinquante pas qu'elle quitte mon bras et s'enfuit.

— Il fallait la souffleter publiquement.

— Du scandale, pour faire rire à mes dépens ! Je la méprise, voilà toute ma vengeance. Est-ce que par hasard vous en seriez amoureux, Casanova ?

— Pur caprice.

— Prenez garde, c'est une petite fûtée qui se joue de tout le monde [1].

Casanova eut le tort de mépriser ce sage avis.

Dès le lendemain, il s'engage dans l'aventure cruelle dont il devait sortir souillé, abattu et avili. Pendant plusieurs semaines, secondée par sa mère, ses tantes et la compagnie d'escrocs et de souteneurs qui gravitaient autour d'elle, la Charpillon se joua de ce grand séducteur avec une perversité, une perfidie et une fertilité d'invention qui dépassent l'imagination. Casanova fait de vains efforts pour se dégager de l'engrenage où il est pris. Multipliant les ressources de sa dépravation, mettant autant d'audace et de sang-froid à se dérober qu'à s'offrir, la diabolique créature prolongea son jeu, faisant passer sa victime par des alternatives exaspérantes d'espoirs et de désillusions. En irritant sans cesse le désir de Casanova et se dérobant adroitement à l'instant même où il croit enfin avoir conquis cette proie tant convoitée, la Charpillon réussit à extorquer au Vénitien de grosses sommes d'argent. Dans son aveuglement, il alla jusqu'à restituer aux vieilles pourvoyeuses de la fille deux lettres de change de six mille ducats qu'il possédait sur elles.

Une dernière scène enfin, le désabusa. Une nuit, surprenant la Charpillon en tête à tête très intime avec un jeune perruquier, Casanova, qui passait vingt fois en une journée des tortures de la haine aux fureurs de l'amour, fit un affreux tapage, tombant à coups de canne sur son rival et sa complice ; le bruit ayant attiré servantes, tantes et mère, le coiffeur profita de la confusion pour s'esquiver.

Cependant, les trois vieilles se déchaînent contre moi comme des furies ; mais

[1] *Mémoires* (Ed. Rosez), VI, p. 7 et 8.

leurs injures, ne faisant qu'irriter ma colère, je casse le trumeau, les porcelaines, et je brise les meubles ; puis, leurs cris continuant toujours, je me tourne contre elles, menaçant de leur casser la tête [1].

Pendant cette scène effroyable, la fille, presque nue, s'était enfuie à travers les rues de Londres.

Le lendemain, on vint lui annoncer que la fugitive était retrouvée, mais qu'elle avait le délire. Désespéré, Casanova cherche à la voir : on l'introduit dans une pièce où il aperçoit une figure étique qui psalmodie des psaumes en allemand de Suisse et on lui déclare que la malade n'a plus qu'une heure à vivre. Torturé par le remords, il prend la résolution de se tuer et courait se jeter dans la Tamise quand, sur le pont de Westminster, il rencontre un ami qui le prend par le bras, l'emmène et le fait souper en joyeuse compagnie. L'orgie terminée, Casanova et son compagnon allèrent finir la nuit au Ranelagh.

On dansait dans la rotonde, et tout d'abord une femme dont je ne voyais que la tournure attire mon attention par sa danse engageante. Tout à coup elle se détourne et je reconnais la Charpillon. Je sentis en même temps frémir mes cheveux et j'éprouvai une affreuse douleur à la plante des pieds... Ecarter les spectateurs, marcher droit à la Charpillon et lui adresser la parole, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil. Je ne sais pas ce que je lui dis, mais elle s'enfuit, épouvantée [2].

Cette fois-ci, Casanova était définitivement guéri ; toutefois le drame eut un épilogue. L'aventurier demanda par voie judiciaire la restitution de ses lettres de change, mais, quelques jours après, il fut lui-même incarcéré, puis condamné à la prison perpétuelle, pour avoir tenté de défigurer une jeune fille. Après diverses péripéties, il fut libéré sous caution et eut la satisfaction d'entendre condamner la Charpillon à payer les frais de l'affaire.

Le lendemain, la *St-James Chronicle* racontait toute son histoire : la Charpillon et Casanova n'étaient désignés qu'à l'initiale, mais les autres personnages nommés en toutes lettres.

Il restait à Seingalt le plaisir de la vengeance. Peu de jours après, promenant un matin son oisiveté par la ville, il passa par un endroit appelé le Marché des Perroquets. Comme il s'amusait à regarder ces animaux, il en avisa un, dans une belle cage, et demanda quelle langue il parlait. On lui

[1] *Mémoires,* VI, 532.

[2] *Mémoires* (Ed. Rosez), VI, 44.

répondit que, fort jeune, il n'en parlait aucune. Casanova eut la fantaisie de l'acheter pour dix guinées. Il le plaça près de son lit et lui fit répéter cent fois par jour : *La Charpillon est encore plus catin que sa mère.* Lorsque l'oiseau eut appris à dire cette phrase avec la plus burlesque exactitude, Casanova le fit mettre en vente, sur la place de la Bourse, par son domestique nègre. Au bout de quelques jours, il faisait la joie de la cité et la confusion de la mère et des tantes de la Charpillon. L'oiseau finit par trouver un acheteur en la personne d'un lord dupe de la Charpillon comme Casanova.

Cette espièglerie mit fin aux rapports de l'aventurier avec la plus célèbre de ses héroïnes.

Depuis cette époque, conclut-il, je revis souvent cette créature, mais sans danger pour mon cœur comme pour ma bourse. Elle m'était devenue aussi indifférente que si je ne l'eusse jamais connue [1].

Dans son intéressant *Casanova et son temps,* M. Edouard Maynial montre que Pierre Louys a pris dans la lecture de l'épisode de la Charpillon l'idée première de son roman *La femme et le Pantin.* Il relève, entre les deux récits de très curieuses analogies.

Les divers épisodes du roman de Pierre Louys, écrit-il, sont d'excellentes répliques des péripéties que nous venons d'analyser ; de mêmes tempéraments, de semblables passions mènent par une voie identique ceux qui les subissent à un dénouement analogue. Certes, s'il y a imitation, cette imitation n'a absolument rien de servile ; mais il y a souvenir plutôt qu'imitation volontaire et consciente.

Dans un milieu tout différent, et qui se trouve beaucoup plus adapté aux faits que celui où Casanova nous conduit, avec les ressources propres de sa sensibilité et de son imagination, Pierre Louys a transporté et revécu une aventure qu'un autre avait réellement vécue.

Chose étrange : des deux récits, celui de Casanova sans doute est le seul qui soit véridique, au sens étroit du mot, et c'est pourtant le moins vivant, le moins vraisemblable, le moins prenant des deux...

Aux *Mémoires* de Casanova, Pierre Louys a emprunté l'idée première du sujet, toute la série des subterfuges, des prétextes, des ruses imaginées par la fille pour refuser, après l'avoir promise sans cesse, l'étreinte définitive dont l'attente énervée tient en haleine le lecteur pendant plus de cent pages.

Mais la maîtrise personnelle de l'auteur de *La femme et le Pantin* demeure indiscutable dans la mise en scène, l'intérêt continu du récit, l'adaptation des personnages au décor, toute la partie proprement descriptive du décor [2].

---

[1] *Mémoires* (Ed. Rosez), VI, 51.

[2] Op. cit., p. 236-237.

L'épisode de la Charpillon offre en outre un exemple intéressant de la variante des textes dans les diverses éditions des *Mémoires*. Celui de l'édition Rosez est plus sobre, plus ramassé, plus expressif et paraît généralement plus près de l'original que celui de l'édition Garnier où on entrevoit les amplifications et les fioritures du sieur Laforgue. Ces différences s'affirment tout particulièrement dans le portrait de la Charpillon. Nous l'avons reproduit d'après le texte Rosez ; le texte Garnier est d'un dessin plus flou, plus relâché et porte la trace de développements littéraires sur un schéma primitif.

Ces différences se manifestent aussi d'une façon frappante dans la scène du dénouement. Casanova sortant du souper rencontre, dansant le menuet en joyeuse compagnie, celle qu'il croyait morte et pour laquelle il voulait aller se jeter à la rivière. Voici le double récit de cet épisode final :

EDITION ROSEZ

On dansait dans la rotonde et tout d'abord une femme dont je ne voyais que la tournure attire mon attention par sa danse engageante. Tout à coup elle se détourne, et je reconnais la Charpillon.

Je sentis en même temps frémir mes cheveux et j'éprouvai une affreuse douleur à la plante des pieds. Edgard m'a dit depuis qu'à l'aspect de ma pâleur, il avait pensé que j'allais tomber en épilepsie. Ecarter les spectateurs, marcher droit à la Charpillon et lui adresser la parole, tout cela fut l'affaire d'un clin d'œil. Je ne sais

EDITION GARNIER

On dansait le menuet, et ayant jeté les yeux sur une femme qui dansait fort bien et qui me tournait le dos, je m'arrêtai pour attendre qu'elle se tournât. Ce qui m'inspira l'envie de voir sa figure, fut une robe et un chapeau absolument semblables à ceux dont j'avais fait présent peu de jours auparavant à la Charpillon ; du reste, même taille et même tournure ; mais croyant cette malheureuse ou morte ou à l'agonie, cette ressemblance ne m'inspira aucun soupçon. Cependant la danseuse traverse, lève la tête, et je vois... la Charpillon en personne.

Edgard me dit plus tard qu'il crut dans ce moment que j'allais tomber du haut mal, tant était convulsif le tremblement dont il me sentit saisi.

Cependant, telle était ma conviction de la maladie de cette fille, que je n'en crus pas mes yeux, et le doute m'aida à reprendre mes sens. « Il n'est pas possible, me dis-je, que ce soit la Charpillon ; une autre peut lui ressembler, et mes sens affaiblis peuvent m'avoir induit en erreur. » La danseuse, tout occupée de son danseur ne regardait pas le cercle, mais je pouvais attendre. Dans ce moment, elle élève ses bras pour aller faire la révérence à la fin du menuet, et par un mouvement instinctif, je m'approche, comme si j'avais voulu la prendre pour danser avec elle ; elle me regarde et s'enfuit...

pas ce que je lui dis, mais elle s'enfuit épouvantée [1].	La révolution qui se fit en moi me fit craindre des suites funestes, car je tremblais de tous mes membres, et une forte palpitation du cœur ne m'aurait pas permis de me tenir debout, si j'avais voulu me lever [2].

Combien le texte de l'édition Rosez est plus simple et plus naturel que ce récit diffus et déclamatoire d'une scène rapide et saisissante.

Les archives de Dux contiennent trois pièces qui attestent les rapports de Casanova avec la Charpillon. L'une est un mémoire que l'aventurier rédigea dans sa prison pour ses juges ; il apporte quelques précisions nouvelles aux chapitres dont la Charpillon est l'héroïne et au dénouement judiciaire de cette intrigue amoureuse. Les deux autres documents sont des lettres sans date adressées par « Mariane de Charpillon » à « Monsieur de Seingal à Londre ». Elles sont d'un style et d'une orthographe également fantaisistes ; bien que ne contenant pas de faits nouveaux, elles apportent une contribution précieuse à la véracité des *Mémoires*. Ces trois documents ont été publiés par M. Aldo Ravà dans ses *Lettres de femmes à Jacques Casanova*. On nous saura gré de les reproduire ici. Voici le mémoire qui doit avoir été rédigé en décembre 1763 :

Il y a quatre ans et demi que j'ai fait donner à Paris 4000 francs à ces femmes en marchandises, j'en ai retiré trois lettres de change acceptées et endossées par elles, mais les friponnes partirent de Paris avant leur échéance, changèrent leur nom de Ausberg en celui de Charpillon et vinrent mener mauvaise vie à Londres avec un françois qui s'appelloit Rostaing et qui prit ici à Londres le nom de Charpillon et se fit croire mari de la Ausberg et Père de la Demoiselle. Cette demoiselle a dix-sept ans, et elle n'a à Londres aucun caractère. Elle est maîtresse tantôt d'un, tantôt d'autre, et gagne par là de quoi entretenir sa mère. sa grand'mère, ses trois vieilles tantes et son prétendu Père ; il n'y a qu'à s'informer dans le Danemark street, où leures infamies sont connues. Elles n'ont rien, et si elles veulent vivre, elles sont obbligées de se servir de moiens que les loix crétiennes et civiles deffendent.

Je suis arrivé à Londres il y a six mois et je les ai vues chez elles, et la jeune fille m'agaça avec ses charmes plusieures fois vendus, et suspendit ma juste colère et mes prétensions pour vouloir être paié. A la fin voiant qu'il n'y avoit dans cette maison que des fripons au jeu qui y faisaient perdre l'argent à tous ceux qui y alloient, et des manèges d'infamies fondés sur un commerce d'amour illicite, revenu en moi-même je les ai quittées, et je fus exposer les titres de mes prétensions de 4000 francs argent de France à M. Withead avocat ; j'ai pris il y a trois

[1] VI, 44.

[2] VI, 544-545.

semaines un rit (?) et je les ai fait arrêter. Au bout de deux jours elles sortirent cautionnées et nous plaidons à présent. Il y a six semaines que je n'ai parlé à aucune de ces vilaines femmes.

J'allois tranquille à ma maison cette nuit lorsque j'ai vu M. Rostaing qui se fait appeller ici Charpillon pour faire des dettes, et Rostaing dans une autre maison. J'ai vu cette nuit ce Rostaing en capotte qui m'appelle par mon nom et me montra aux officiers pour me faire areter. J'ai obéi et je fus extupéfait lorsque j'ai su qu'on m'arrêtoit à cause que ces indignes femmes m'accusoient que je voulois les tuer. Jamais je n'ai eu cette intention criminelle et jamais je n'ai fait cette menace. Je respecte trop les lois et les mœurs et je méprise trop ces femmes pour me noircir d'un crime si affreux [1].

Et voici les deux lettres :

Je ne say pas Monsieur si vous aves oublier langajement de samdi passer. pour moy je me souvien que vous avés consanti de nous faire le plaisir de venir diner avec nous aujourd'huy lundi le 12 du mois, je voudrois bien savoir si votre mauvaise humeur vous a quitter ce l'a me fera plaisir, adieu annatendan l'honneur de vous voir.

Mariane de Charpillon.

Monsieur,

Comme je prend beaucoup de par a tout çe qui vous regarde je suis très mortifié daprendre la mauvaise nouvelle de votre incommodité, j'esperre que cela sera si peut de chose quaujourd'huy ou demain nous auron le plaisir de vous avoir chez nous bien portant.

et en vérité le presen que vous mavée envoyé est si joli que je ne sai vou faire comprendre combien il me fait plaisir et combien jan fait de cas, et je ne saipas ce qui vous pousse a toujou vouloir me faire anrager de me dire que c'est ma faute que vous êtes remplie de bille pendans que je suis aussi inossante qu'un enfant qui vient de nêtre et que je voudrois vous rendre aussi dou et aussi passien que votre sang deviendroit un vrais sirop clariffiée, cela pourroit vous arriver si vous suiviez mon avi, je suis monsieur

ce mercredi a deux heur . votre tres humble servante

Marianne Charpillon.

A Monsieur Monsieur de Seingal
a Londre.

La destinée de Marianne Charpillon ne s'achève pas à la rupture de la plus célèbre de ses liaisons. Dix ans plus tard, la belle courtisane devait

[1] Aldo Ravà : *Lettere di donne a Giacomo Casanova.* Milano-Trèves 1912 ; p. 111 et 112.

rentrer, une fois encore, dans l'histoire ou du moins dans la petite histoire. De 1773 à 1777, elle fut la maîtresse du fameux tribun anglais John Wilkes. Ce grand démagogue, né en 1725, la même année que Casanova, approchait alors de l'apogée de sa carrière politique, la plus mouvementée du XVIIIme siècle anglais. Polémiste d'une verve mordante et d'un rare génie inventif, orateur populaire plein de fougue et d'audace, habile manieur de foules, d'une figure laide, mais extraordinairement expressive, élégant comme un grand seigneur, fastueux et raffiné dans ses goûts, prodigue, aimant les femmes et le plaisir, il avait tout ce qu'il faut pour séduire les masses. Toute sa vie avait été une lutte brillamment conduite contre l'absolutisme royal de Georges III et de ses ministres et pour les droits populaires inscrits dans la charte du royaume. Il mena au Parlement et surtout dans son journal, le *North Briton,* une feuille d'opposition rédigée avec un rare talent satirique, une campagne retentissante contre la politique royale. La hardiesse de ses attaques contre le souverain, la licence de certains de ses écrits, tels que son *Essai sur les Femmes,* lui valurent de nombreux procès, provoquèrent d'orageux débats au Parlement et finirent par le faire condamner à l'exil.

De 1764 à 1768, il passa quatre années sur le continent, vivant surtout à Paris dans la société philosophique du baron d'Holbach et de ses amis Helvetius, Diderot et d'Alembert. Causeur brillant et spirituel — il disait qu'il ne lui fallait qu'un quart d'heure de conversation pour faire oublier sa figure *(to talk away his face)* — il se créa de nombreuses relations dans la république des lettres et dans les divers milieux du monde et du demi-monde parisien.

En 1768, au milieu d'un bruyant enthousiasme populaire et au cri de *Wilkes et Liberté,* il fut élu membre de la Chambre des Communes par le comté de Middlesex, aux portes de Londres, mais le Parlement refusa de valider son élection et à réitérées reprises le champion de la cause des droits constitutionnels fut réélu et invalidé au milieu d'une agitation qui servait grandement à sa popularité.

Les troubles qui se produisirent à cette époque rappellent singulièrement des faits contemporains et il ne faudrait pas changer grand'chose à la lettre qu'écrivait de Londres Benjamin Franklin, le 14 mai 1768, pour la rendre aussi actuelle qu'une information de journal :

L'Angleterre se trouve aujourd'hui, disait l'illustre Américain, dans une situation qui ne vaut guère mieux que la nôtre. Londres même, la résidence du roi, n'est qu'un théâtre de désordres et de confusion. L'émeute se promène dans les

rues en plein midi, assomme les passants qui refusent de hurler *Wilkes et la Liberté ;* les tribunaux ont peur de condamner cet homme ; les charbonniers et les portefaix saccagent les maisons des marchands de charbon pour les forcer à doubler leur salaire ; les scieurs détruisent les scieries ; les matelots désarment les vaisseaux prêts à partir et ne laissent sortir aucun bâtiment tant qu'on n'aura pas augmenté leurs gages ; les bateliers de la Tamise brisent les bateaux particuliers et menacent les ponts ; les soldats tirent sur la foule et tuent hommes, femmes et enfants. Et tout cela n'a produit qu'une obstination universelle ; il semble qu'un grand nuage noir s'approche, prêt à éclater en une horrible tempête [1].

Le calme finit par se rétablir, mais les électeurs londoniens, aussi frondeurs que ceux d'autres capitales, se donnèrent le plaisir, pour porter pièce au parti de la cour, d'élire Wilkes échevin de la cité en 1770.

Au milieu de toutes ces compétitions politiques, il continuait à mener une vie prodigue et luxueuse, partageant ses plaisirs entre les repas délicats, les femmes, les livres, les chevaux et les beaux équipages. Il avait déjà été candidat aux fonctions de lord-maire de Londres, la plus haute magistrature de la cité, à laquelle il allait être élevé l'année suivante, lorsque, à la fin de septembre 1773, il rencontra la Charpillon à un souper que lui offrait son adorateur d'alors, le spirituel et voluptueux Chase Price, dans une auberge à la mode de Chelsea.

Celle qui, dans sa prime jeunesse, traversa si tragiquement la route de Casanova, approchait alors de la trentaine, mais en dépit de son passé aventureux, le temps avait été clément à ses charmes et Wilkes, très sensible à la grâce des femmes de France, céda aux séductions de l'habile courtisane. Pendant quatre ans, Marianne Charpillon régna sur son cœur et sut retenir à ses côtés un amant peu coutumier de si longues fidélités. Wilkes était un esprit trop indépendant pour accepter un ascendant féminin et d'ailleurs, au rebours de Casanova, il connaissait dans la vie d'autres passions que l'amour. Le jeu de la politique et ses passionnantes alternatives occupait dans son esprit une place telle qu'il n'en restait guère pour les complications amoureuses. Son experte amie le comprit d'emblée et ne fut pas, semble-t-il, tentée de renouveler avec son puissant protecteur les expériences casanoviennes. Son attitude à son égard fut toute de gentillesse et de modestie, écrit M. Horace Bleackley, le plus récent biographe de John Wilkes. Cet homme si foncièrement égoïste fut ravi de son joli accent étranger et de la caresse de son sourire ; il la gâta comme une enfant chérie, sans se douter qu'elle le gouvernait en toutes choses.

[1] Citée par le journal *La Revue*, de Lausanne. N° du 19 mai 1919.



JOHN WILKES.
R. Pine, pinx.

Mais elle savait rendre son joug léger et faire prévaloir ses désirs tout en feignant l'obéissance la plus soumise. Connaissant son goût pour la flatterie, elle témoignait de la plus profonde admiration pour le caractère de son amant et ne manquait jamais de lui rapporter tous les petits incidents qui pouvaient caresser sa vanité d'homme public et populaire.

J'ai été hyar au bal maskée, lui écrivait-elle après une de leurs disputes ; le plaisir seul que j'ai eut vous en étiée l'auteur, ce qu'il vous paroitera une énigme, mais la raison est toute claire, il y avoit un Mr. qui avoit écrit sur son chapo Wilkes and liberta. Il a très bien jouée ce rolle, il a contée a la compagni que les droits de ce pay étois perdu si vous n'étiée pas élue, et vous étiée san tache et une infinitée dautre circoumstance... vous pouvée facilemen pansée que toute ses bonne raison non pas l'éssée que de me flatée l'oreillie, qui enten ce qui vous regard par les autre.

Toujours prodigue à l'égard des femmes, Wilkes ne regarda pas à la dépense pour satisfaire aux caprices de sa maîtresse. Il installa toute la famille, alors composée de la grand'mère, de la mère et d'une des grandes tantes, dans une maison confortable de Great Titchfield Street et combla Marianne de riches présents. Au bout de trois ans et demie, au printemps de 1777, les deux amants eurent leur première querelle sérieuse. Un soir qu'il soupait chez son amie, celle-ci, dans une soudaine poussée de sa vulgarité native, lui fit une scène où elle l'apostropha comme un débardeur. Depuis que ses affections commençaient à faiblir, Wilkes cherchait un prétexte pour mettre un terme à une liaison d'autant plus dispendieuse qu'il était alors profondément endetté. Le lendemain matin, il lui adressa le billet suivant qui ne manque pas d'allure :

Mademoiselle,

Les dernières paroles que vous m'avez fait l'honneur de me dire étoient : « Monsieur, vous m'êtes devenu aussi odieux que ma mère ! » Vous savez ce qui est arrivé dimanche au soir.

La plainte est pour le fat,
Le bruit est pour le sot,
L'honnête homme trompé
S'éloigne et ne dit mot.

Adieu.

Bien qu'il ne s'en soit pas tenu à cette brusque résolution et que, la coupable pardonnée, ils se revirent de temps à autre, le règne de la Charpillon

était fini. Des embarras financiers, des soucis électoraux et de fréquentes absences de Londres amenèrent progressivement et sans heurts une séparation définitive. [1]

Il est possible que Casanova ait appris la flatteuse liaison de celle qui le berna avec une si froide désinvolture. En tous cas, Wilkes et l'aventurier se connurent, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante [2], adressée par le tribun anglais, en octobre 1767, à François Casanova, le peintre, frère de l'auteur des *Mémoires :*

A Longchamp, ce vendredi 15 octobre.

Je suis très sensible, mon cher compatriote, à toute la politesse et l'amitié de votre lettre et aux sentiments favorables dont monsieur votre frère veut bien m'honorer. Je serai charmé de faire sa connaissance sous vos auspices. Si vous n'avez pas pris d'engagement pour aujourd'hui en huit, le 23, ni votre aimable femme, nous comptons, mademoiselle Wilkes et moi, de nous retirer ce jour-là dans nos quartiers d'hyver, et nous commencerons bien l'hyver en vous faisant notre cour et en mangeant votre soupe.

Mademoiselle Wilkes embrasse madame Casanova, et je vous prie de l'assurer de beaucoup de respect de ma part. Je vous prie de me faire un petit mot de réponse à la rue des Saints-Pères.

Bonjour, mon cher ami [3].

S'être jouée du plus grand séducteur du XVIIIme siècle qui, dans le plus extraordinaire des romans d'aventure, a fixé son image en traits indélébiles ; avoir captivé pendant quatre ans l'instable et voluptueux John Wilkes et inspiré l'auteur de *La Femme et le Pantin,* n'est-ce pas là une destinée piquante et imprévue pour l'arrière petite-fille du pasteur d'Ablentschen ?

---

[1] Horace Bleackley : *Life of John Wilkes.* Londres, John Lane 1917.

[2] Citée par Ch. Samaran, op. cit., p. 282.

[3] Archives de Dux.

CHAPITRE X

LE CHARGÉ D'AFFAIRES DE BERNE A LONDRES

Les placements financiers de Leurs Excellences de Berne. — Un malchanceux. — L'aventurier Passano. — Le chevalier d'Eon. — Le petit théâtre de Mary-le-Bone. — Un diplomate dans l'embarras. — Le mariage de Sara. — Un départ agité. — Procès politique.

LE séjour de Casanova à Londres dura du 14 juin 1763 au début de 1764. Il était guéri de son fatal amour pour la Charpillon lorsque les *Mémoires* (édition Garnier) le font rencontrer, un soir, dans un théâtre, M. M. F., le chargé d'affaires de Berne à Londres, accompagné de sa femme et de ses deux filles ; en l'une il a la surprise de reconnaître la jeune Sara, la fillette dont il a fait connaissance à Berne trois ans auparavant. Chose curieuse, cet épisode qui remplit dix-huit pages de l'édition Garnier, est complètement omis dans l'édition Rosez. Entre les deux textes des éditions les plus connues des *Mémoires,* il y a, dans toute cette partie du récit, des divergences profondes et qui resteront inexpliquées aussi longtemps qu'elles n'auront pas été confrontées avec le manuscrit original. Celui-ci permettrait peut-être de constater qu'il y a eu interversion de l'ordre des faits et qu'en réalité Casanova renoua connaissance avec son ami de Berne avant et non pas après son aventure avec la Charpillon. Si cette hypothèse ne se vérifiait pas, il faudrait admettre que l'aventurier a raconté les divers incidents de son séjour à Londres sans se soucier de leur succession chronologique ou encore que sa mémoire a eu des lacunes.

« C'était vers la fin de septembre 1763 que je fis connaissance de la Charpillon, » dit-il : retenons cette date que nous allons retrouver au cours de ce chapitre.

Les fonctions de chargé d'affaires de la République de Berne à Londres étaient remplies depuis le commencement de 1762 par Louis de Muralt [1], le cousin de cet avoyer de Thoune qui remit à Casanova une lettre de recommandation pour Haller dans laquelle il qualifiait son parent de *virtuose* [2]. Il avait été fort attaché à Casanova pendant son séjour à Berne, ainsi qu'en témoignent, outre les *Mémoires,* l'avoyer de Thoune lui-même, et les deux lettres par lesquelles Louis de Muralt remit à Haller, au nom de Casanova, sa patente de l'Académie des Arcades.

Depuis 1730, l'Etat de Berne entretenait à Londres des représentants officiels dont la mission, qui durait quatre ans, consistait à encaisser les intérêts des sommes importantes que la plus puissante et la plus riche des républiques suisses plaçait en Angleterre. Ces opérations avaient commencé en 1709 : la guerre de succession d'Espagne (1701-1713) avait provoqué une grande pénurie de numéraire et une forte augmentation du taux de l'argent. Leurs Excellences de Berne, en financiers fort avisés, profitèrent de cette situation favorable, et dès cette époque, des placements en Angleterre et en Hollande, pays qui inspiraient confiance en raison de leurs institutions libérales et républicaines, vinrent enrichir sensiblement le trésor public. En 1719 et en 1720 notamment, d'importants capitaux, rentrés d'Angleterre, permirent l'achat puis la vente, à la suite d'une hausse extraordinaire, d'actions de la Mer du Sud. Cette fructueuse opération, qui s'effectua au bon temps de Law, se solda, pour l'Etat, par un bénéfice de neuf à dix millions de livres bernoises [3].

Louis de Muralt était tout l'opposé de l'homme qu'il fallait pour surveiller des opérations de trésorerie. Outre qu'il n'entendait goutte aux affaires, il naquit malchanceux. D'humeur bizarre et capricieuse (Casanova le trouvait « un peu fou »), il s'était révélé incapable de diriger l'éducation de ses enfants et de gérer sa propre fortune. Caractère faible, vaniteux et susceptible, dépourvu de ce bon sens robuste qui faisait la force de ses compatriotes, il se sentait attiré vers les sciences occultes, et ce penchant semble

[1] Comptes du commissariat en Angleterre. *Archives de l'Etat de Berne.*

[2] Voir page 74.

[3] Louis de Tscharner, op. cit.

l'avoir conduit à des fréquentations assez suspectes. Né en 1716, fils d'un conseiller de la République de Berne [1], il avait épousé en 1745 Sara Favre, fille d'un membre des Deux-Cents de Genève [2], qui lui apporta une dot de 30,000 livres. Deux filles étaient issues de cette union ; la cadette, Anna Sara, vint au monde le 31 août 1750 [3]. Les époux habitèrent alternativement Genève et Berne dans la maison de leurs beaux-parents qui s'engagèrent dans le contrat de mariage à les loger et à les nourrir aussi longtemps qu'ils désiraient demeurer avec eux.

Dès le début de son mariage, Louis de Muralt prit part à des affaires financières malheureuses ; en 1748, année de disette, il s'engagea par contrat à fournir à la Chambre économique de Genève environ 4000 sacs de blé de Brisgau, mais il ne lui fut pas possible d'en faire venir un grain ; quelques années plus tard, il était endetté, et comme son beau-père Favre, embarrassé lui-même, ne pouvait encore payer la dot promise à la femme de son gendre, celui-ci sollicita le père de sa belle-mère, le vieux M. Cramer, mais ce dernier avait déjà été obligé de secourir son gendre Favre, de sorte que la famille s'opposa à ce qu'il fît encore un sacrifice en faveur du mari de sa petite-fille. En s'alliant à la famille Favre, Louis de Muralt ne trouva en aucune façon le contrepoids nécessaire à sa propre légèreté. Le sage conseiller Du Pan, qui était, lui aussi, apparenté aux Favre, écrivait, en ce temps, à son ami le banderet Freudenreich de Berne : « Je vous ai souvent dit que dans toute cette famille où je suis entré, il n'y avait pas une tête qui eût le sens commun. » C'était tout particulièrement le cas, paraît-il, de la mère de la jeune Mme de Muralt, qui, devenue veuve quelques années après le mariage de sa fille, vint habiter chez son gendre. Tête d'enfant, capricieuse et entêtée, mais le cœur bon et généreux, elle chercha sans succès à réargenter son gendre, dont la situation compromise par toutes sortes de prodigalités, devint plus mauvaise encore lorsque, en 1758, sa belle-mère épousa en secondes noces M. de Montolieu, gentilhomme d'un passé un peu mouvementé, qui vivait en Suisse d'une pension du duc de Wurtemberg dont il avait été gouverneur. Cette union tardive, en séparant les intérêts de la belle-mère de ceux de son gendre, contribua à gâter les affaires. La nouvelle Mme de Montolieu fit donation à son mari des sommes qu'elle destinait à ses deux

[1] Fils de Samuel et de Catherine, née Thormann (contrat de mariage du 23 juin 1745 : minutaire du notaire Jean Louis de Lorme, vol. VIII, p. 424, aux *Archives de Genève*).

[2] de Jean Louis Favre et de sa femme, née Adrienne Cramer (même pièce).

[3] *Archives de l'Etat de Berne.*

petites-filles de Muralt, et les créanciers toujours plus nombreux du patricien bernois, furent réduits à attendre, pour se faire rembourser, que leur débiteur eût obtenu un bailliage [1].

Il se débattait tant bien que mal au milieu d'embarras d'argent et de querelles de famille lorsqu'il fit, à Berne, la connaissance de Casanova. Suivant le *Dictionnaire historique* de Leu, Louis de Muralt aurait publié en 1757, à Leipzig, une *Histoire de Frédéric-le-Grand,* en deux volumes, mais cet ouvrage, indiqué dans les catalogues du temps, est introuvable.

C'est en 1762 seulement que de Muralt, qui faisait partie du Conseil des Deux-Cents depuis 1755, obtint la charge guettée par ses créanciers.

Quelques semaines après son départ de la Suisse, Casanova avait fait connaissance, à Livourne, d'un aventurier de bas étage, un prétendu poète gênois du nom de Giacomo Passano, qui signait du pseudonyme d'Ascanio Pogomas des sonnets détestables et diffamatoires. Une satire contre l'abbé Chiari, ce dramaturge vénitien que Casanova détestait parce qu'ennemi de Goldoni et qu'il attaqua lui-même avant son emprisonnement sous les Plombs, intéressa l'aventurier à ce louche personnage, qui joignait à son activité littéraire le commerce « de petits morceaux d'ivoire représentant des sujets obscènes aussi mal peints que mal dessinés ». Il commit la sottise de le recommander au père de la gentille Sara, et Passano se rendit à Berne où il lia connaissance avec Louis de Muralt. Deux ans plus tard, quand Casanova se retrouva à Genève, il écrivit à Passano à Berne d'aller l'attendre à Turin et pria en même temps son ami M. F. de lui remettre douze louis pour son voyage.

> Mon mauvais génie, écrit-il, me fit penser à cet homme, qui avait une figure imposante, une mine de vrai astrologue, pour le présenter comme un grand adepte à Mme d'Urfé. Vous verrez dans un an, cher lecteur, si j'ai dû me repentir d'avoir suivi cette funeste inspiration [2].

En effet, au printemps de 1763, Casanova assigna à Passano un rôle dans les cérémonies cabalistiques qui devaient aboutir, à Marseille, à la régénération de Mme d'Urfé, mais les deux compères, aussi peu scrupuleux l'un que l'autre, se querellèrent comme larrons en foire. Casanova réussit d'abord à évincer celui qu'il s'était donné pour rival, mais quelque temps

[1] *Correspondance DuPan-Freudenreich* (Collection des manuscrits de la *Bibliothèque de Genève*.

[2] *Mémoires*, V, 446.

après, l'autre parvint à le supplanter dans la crédulité de la vieille et riche marquise. Ce fut alors, entre les deux hommes, une brouille à mort.

Louis de Muralt, en relations avec l'un et l'autre, se trouva mêlé à cette noise. Passano entreprit de perdre Casanova dans son esprit et il lui adressait, à Londres, des lettres qui peignaient son ennemi sous les plus noires couleurs. Le chargé d'affaires se laissa entraîner d'autant plus facilement dans ce peu édifiant débat qu'il donnait lui-même dans la magie.

En juillet 1763, Passano résidait à Lyon et y entretenait une grande correspondance avec la marquise, qui habitait alors ses terres du Forez. Les lettres de cet intrigant italien, en un français des plus divertissants, contiennent contre Casanova, désigné sous le nom de Goulenoire, toutes sortes d'accusations bizarres. Dans sa folie, Mme d'Urfé s'imaginait qu'un de ses enfants était né avec un ergot au lieu d'ongle au petit doigt de chaque pied, et c'est à cette billevesée qu'il faut probablement rattacher ce passage d'une lettre envoyée par Passano à la marquise, le 11 juillet 1763 :

> Je jugerai à propô d'écrire à M. Louis de Muralt à Londres de votre main o faire écrire à votre nom por luy faire entendre l'affaire de l'enfant d'Altorphe, é comsa dementir le trompeur Goulenoire, que assurément a fait croire à sa coquine [1] tout ce que luy a plu. Il vous répondra, é comsa nous averon quelque notion de l'enfant enghieusé [2].

Quinze jours plus tard, le 18 du même mois, Passano, toujours à Lyon, recevait de Londres et envoyait à la marquise d'Urfé la lettre suivante, datée du 3 juillet 1763, et signée Louis de Muralt :

> Monsieur de Seingalt m'est venu rendre visite à la campagne. C'est par lui que j'ai apris l'arivée du jeune Cornélis chez sa mère. Il m'a dit qu'il l'avoit fait élever à Basle, chez mon ami Bernouli, et qu'il vouloit me le présenter. Mais comme je ne crois pas que nous nous voyons beaucoup il y aura de la difficulté à celà. Il ne me convient pas de voir tous le monde dans le poste que je remplis icy, et je vous assure que ce n'est que par la considération que j'ai pour madame la marquise d'Urfé, que je connois de réputation pour une dame qui, par son cœur et par son goût pour les sciences, mérite tous les hommages des honettes gens, que je me suis porté à la démarche hazardeuse de faire remettre la lettre à M. d'Altorf.
>
> Si madame la marquise a des ordres à me donner, elle peut m'écrire en toute sûreté, en adressant sa lettre pour moi à M. le chevalier d'Eon, ministre de France icy, qui est de mes amis. Il est dangereux de faire passer nos lettres par une autre voye.

[1] La célèbre courtisane Cornélis, dont Casanova avait ramené le jeune fils à Londres.

[2] *Bibliothèque municipale de Montbrison.* Citée, ainsi que les deux suivantes, par Ch. Samaran, op. cit.

Je vous dis cela, parce que je serai charmé d'entrer en corespondance et de faire connoissance avec madame la marquise, et si elle est toujours dans le même goût, je pourai peut-être lui faire part de plusieurs choses curieuses, ayant à ma disposition icy le manuscrit original du célèbre Roger Bacon, le moine, le primier inventeur de la poudre à canon, et le primier qui ait écrit, que je sache, sur l'art de prolonger la vie, et donne la clef du Cantique des cantiques.

A cette dernière proposition, Passano, qui avait de bonnes raisons pour veiller sur les deniers de sa protectrice, ajoute le post-scriptum suivant :

Madame, permetté-moi que, sur l'article de prolonger la vie, je vu dise qu'il y a della imposture. L'auteur d'un tel secret il seroit encore au monde.

Un banquier lyonnais, du nom de Bono, en relations d'affaires et d'amitié avec Casanova, ajoute un détail nouveau à l'offre de Muralt :

M. Muralt, mandait-il le 10 novembre 1763 à l'aventurier, avoit écrit à la marquise qu'il y avoit à Londres un manuscrit prétieux, où il y avoit le secret de vivre longtemps, qu'il se proposoit de luy en faire un cadeau, mais qu'il la prioit de lui fournir une lettre de crédit de 12 000 livres ; et elle n'a pas étoit (*sic*) si bonne de l'écouter [1].

Le chevalier d'Eon, dont l'envoyé de Berne se proclamait l'ami, était alors dans la période la plus brillante de sa carrière diplomatique. Arrivé à Londres moins d'un an avant en qualité d'adjoint de l'ambassadeur, duc de Nivernais, il prit une grande part aux négociations du traité de paix entre l'Angleterre et la France et fut chargé en février 1763 d'en porter les ratifications à Versailles. Pendant cette mission de faveur, le jeune diplomate fut avisé que le duc de Nivernais serait remplacé, en qualité d'ambassadeur, par le comte de Guerchy, mais maintenu à l'ambassade avec les fonctions de conseiller, chargé de l'intérim, et le titre de ministre-résident. C'était un avancement flatteur pour un diplomate à peine âgé de 35 ans. Il rentra à Londres au printemps, et le duc de Nivernais étant reparti pour la France, il resta seul à la tête de l'ambassade, où il mena un train de prince jusqu'à l'arrivée, en octobre suivant, du comte de Guerchy. C'est alors que commença entre d'Eon et le bureau des affaires étrangères de Versailles, cette longue et retentissante querelle qui passionna si fort les contemporains : d'Eon refusant de céder la place et menant contre son nouveau chef une véritable campagne accompagnée de mille extravagances [2]. Peut-être Leurs Excellences de Berne n'auraient-

[1] *Archives de Dux.*

[2] Homberg et Jousselin : *Le Chevalier d'Eon*. Paris 1940.

elles pas été très édifiées des liens d'amitié nés entre leur représentant et ce remuant et singulier personnage, auquel le doute qui plana longtemps sur son sexe donne une grande place dans l'histoire anecdotique.

Il n'est pas sans intérêt de noter en passant que Casanova le rencontra à l'ambassade de France à Londres.

> Ce chevalier d'Eon, écrit-il, était une belle femme, qui, avant d'entrer dans la diplomatie, avait été avocat et capitaine de dragons ; elle servit Louis XV en soldat valeureux et en négociateur consommé. Malgré son esprit ministériel et ses manières d'homme, je ne fus pas un quart d'heure à le reconnaître pour femme, car sa voix était trop franche pour une voix de castrat et ses formes trop arrondies pour être d'un homme, sans compter le manque de barbe, qui peut accidentellement être le défaut d'un homme fort bien constitué du reste [1].

Ici, la sagacité de Casanova se trouve en défaut, car les plus récentes recherches ont prouvé, sans aucun doute possible, que d'Eon était un homme.

Le début de la lettre de Muralt à Passano ne concorde pas complètement avec les *Mémoires*. Casanova raconte qu'il se présenta chez l'envoyé de Berne à Londres, mais qu'il n'y fut point reçu. Muralt nous dit, au contraire qu'il lui ouvrit sa porte, mais lui battit froid. Casanova attribua tout naturellement la froideur de cet accueil à l'intuition que son ami de Berne avait des familiarités qu'il s'était permises avec la jeune Sara, mais lorsqu'il se retrouve inopinément en présence de la famille dans un théâtre, Mme de Muralt lui dit que la réserve de son mari est due aux lettres de Passano. Nous savons maintenant que cette explication est la bonne.

Assis dans le petit théâtre de Mary-le-Bone, Casanova aperçut à côté de lui un profil ravissant et qui ne lui semblait point étranger ; la dame ayant adroitement laissé tomber un de ses gants, le chevalier de Seingalt s'empresse de saisir l'indication et reconnaît dès les premiers mots sa petite amie de Berne, qui en trois ans était devenue une beauté accomplie.

> Elle n'était qu'en herbe quand je l'avais connue à Berne et je la revoyais alors dans une maturité d'autant plus séduisante qu'elle ne faisait que d'éclore.

Sara était en compagnie de ses parents et de sa sœur aînée. Mme de Muralt accueillit gracieusement son salut, mais son mari ne répondit que par un froid mouvement de tête.

Un souper succulent, aussitôt offert par le Vénitien, scella ce revoir et finit par dérider le front du chargé d'affaires.

---

[1] *Mémoires*, VI, 356.

Le champagne, les liqueurs des îles coulèrent à foison ; alouettes, becfigues, truffes, les confitures, rien ne fut épargné ; et je ne fus pas étonné, quand le garçon m'apporta la carte payante, de voir que nous avions consommé pour dix guinées ; mais je le fus beaucoup quand j'entendis M. M. F., qui avait mangé comme un Turc et bu comme un Suisse, sans mot dire, se récrier avec le zèle d'un économiste que c'était trop cher[1].

« L'honnête Suisse », pâle et sérieux une heure auparavant, était devenu rubicond et des plus affables.

Casanova reconduisit toute la famille dans sa voiture ; chemin faisant, Mme M. F. lui confia leurs embarras. Elle lui raconta qu'ils avaient différé d'une huitaine leur départ, fixé au surlendemain, à cause d'une affaire que son mari ne pouvait encore liquider. L'ennui était d'autant plus grand qu'ils avaient remis leur appartement et se voyaient obligés de le vider le lendemain pour faire place à de nouveaux locataires.

Arrivé devant la porte de la maison, Casanova est introduit dans un logis sans feu, et tout sens dessus dessous. M. et Mme M. F. occupaient le second, les jeunes filles le troisième. Casanova profite d'un moment où il reste seul avec Sara pour lui témoigner à sa manière, qui était prompte et expéditive, l'enthousiasme dont il se sentait pénétré : à l'en croire, ses sentiments furent partagés, mais cette scène rapide fut interrompue prématurément par un bruit dans l'escalier : c'était le père qui montait, mais, distrait de nature, il ne s'aperçut de rien.

Casanova rentra chez lui dans une exaltation telle qu'il prit la résolution de quitter l'Angleterre et de suivre Sara dans sa patrie.

Dès le lendemain matin, il courut chez le ministre et lui offrit un appartement dans sa propre maison pour le temps où la famille de Muralt devait encore rester à Londres. Après bien des façons, M. M. F. accepta, mais lorsqu'il s'agit de faire transporter ses meubles chez Casanova, la propriétaire de l'envoyé de Berne réclama le paiement d'une dette de quarante guinées. Sara et sa sœur vinrent raconter cette nouvelle tribulation au Vénitien qui libéra le mobilier. M. M. F. et les siens devaient, le soir même, s'installer chez leur ami, mais celui-ci se morfondit jusqu'à neuf heures. Inquiet, il se rend chez celui qu'il attendait et trouve toute la famille aux prises avec des huissiers qui venaient appréhender l'envoyé de Berne et le conduire en prison pour dettes. Il s'agissait d'une somme de 150 livres

[1] *Mémoires*, VII, 13.

sterling, que l'aventurier s'empressa de payer pour le plaisir d'emmener enfin souper « l'ange helvétique qui faisait l'objet de son adoration ».

Le jour suivant, Casanova apprit de nouveaux détails sur la déconfiture du malheureux diplomate. Pour payer les autres dettes contractées à Londres, il se voyait obligé de se défaire d'une bonne partie de sa garderobe et de celle de ses filles, et comme Seingalt, toujours résolu à lier son sort à celui de Sara, offrait à de Muralt de satisfaire ses créanciers et de l'accompagner en Suisse, la mère de la jeune fille, profitant d'un moment où le père était sorti, lui fit connaître en détail

la situation de sa famille et l'exiguité des moyens de son mari, qu'elle excusa par rapport aux dettes qu'il avait faites à Londres pour y vivre d'une manière modeste et convenable à la fois ; mais elle le blâma d'y avoir conduit toute sa famille. « Il aurait pu vivre seul ici, me dit-elle, en se bornant à un domestique ; mais, en famille, deux mille écus que le gouvernement de Berne lui donnait par an étaient absolument insuffisants. Mon vieux père, ajouta cette digne femme, a eu le crédit d'engager le gouvernement à payer les dettes que mon mari a contractées ici, mais il a pris le parti de ne plus entretenir ici de chargé d'affaires, afin de compenser l'excès de la dépense : un simple banquier, avec le titre d'agent, suffira pour recevoir l'intérêt des capitaux que la République possède en Angleterre [1].

Ce récit contient une partie de la vérité. En fait, on s'inquiétait depuis plusieurs mois, à Berne, des désordres financiers de l'envoyé de la République à Londres et dans le public toutes sortes de bruits fâcheux couraient sur sa personne.

En avril de cette année 1763, soit six mois avant la rencontre de Muralt et de Casanova, le Petit-Conseil de Berne faisait aux Deux-Cents d'inquiétantes révélations sur le compte du commissaire de la République à Londres : qu'il était en retard dans la présentation de ses relevés semestriels, que depuis six semaines, en dépit de plusieurs sommations, il n'avait pas donné de ses nouvelles, qu'il avait laissé protester un billet de change de 160 livres sterling et touché, pour son compte personnel, des sommes faisant partie des capitaux publics [2].

Aussi le Conseil décide-t-il de révoquer immédiatement le commissaire et de charger la maison de banque Vanneck, à titre intérimaire, des intérêts bernois à Londres. En outre, on réclame de Muralt des explications et un compte semestriel exact.

---

[1] *Mémoires*, VII, 19.

[2] *Manuaux des Conseils*, Nos 265 à 270. *Archives de l'Etat de Berne.*

Le coup fut dur pour le vieux père de Louis de Muralt, qui intervint personnellement auprès des conseillers en faveur de son fils. En juillet suivant, les Deux-Cents décident de faire comparaître devant le Petit-Conseil le commissaire à Londres et lui impartissent, pour se présenter, un délai expirant à la fin de septembre. Au reçu de cet ordre, il doit remettre tous ses papiers à la maison Vanneck.

Le bruit de la disgrâce du chargé d'affaires s'était répandu. A peu près à cette époque, Albert de Haller recevait à Roche une lettre [1], datée du 23 juillet, où on peut lire le passage suivant :

... Je reçois de bien mauvaises nouvelles d'un autre de mes savants amis, M. Louis de Muralt, auquel je suis attaché depuis des années par les nœuds de l'amitié la plus étroite. On me dit qu'ayant commis des détournements au préjudice des fonds publics qui lui avaient été confiés et que, craignant la juste punition de cette mauvaise action, il s'est embarqué sur un vaisseau affrêté pour l'Amérique, abandonnant toute sa famille à Londres. Je ne saurais vous cacher, Monsieur, que je suis d'autant plus troublé de sa conduite que j'ai toujours eu la plus haute estime pour ses grands talents et autres qualités aimables.

Votre très obéissant et très dévoué serviteur,

Ramspeck [2].

Louis de Muralt se trouvait donc encore plus mal en point que sa femme ne l'avait raconté à Casanova, puisqu'à ce moment il était révoqué, privé de ses archives et appelé à se justifier devant les autorités de son pays. Mme M. F. confia encore au Vénitien qu'elle doutait que son mari consentît à son mariage avec Sara. Le mot de mariage sonnait toujours mal aux oreilles du séducteur, aussi entendit-il avec beaucoup de calme les explications que lui donna son ami le troisième jour de leur rencontre.

Mon épouse, lui dit-il, m'a communiqué vos intentions qui m'honorent ; mais je ne saurais vous donner ma Sara, car avant mon départ de Berne je l'ai promise à M. de W. et des intérêts de famille m'empêchent de me dédire. D'ailleurs mon vieux père ne donnerait jamais son consentement à une union que, dans ses principes sévères, la différence de religion lui ferait considérer comme ne pouvant assurer le bonheur de sa petite-fille qu'il chérit de prédilection [3].

Si Casanova prenait facilement son parti de ne pas épouser Sara, il

[1] *Bibliothèque de Berne*, MSS. Hist. Helv. XVIII, 22.

[2] Jacques Christophe Ramspeck, de Bâle (1722-1797), étudia la médecine à Berlin, connut Haller, à Goettingue, fit de grands voyages en Hollande, en Angleterre et en France. L'original de cette lettre est en anglais.

[3] *Mémoires*, VII, 20.

n'entendait nullement, pour cela, renoncer à elle. Mais la jeune fille lui déclara que, sa famille ayant maintenant contracté des obligations à son égard, elle ne pouvait, sans s'avilir à ses propres yeux, lui accorder ce qu'elle lui avait librement donné ; à toutes les tentatives du Vénitien, elle opposa une courageuse résistance, de sorte que Casanova ne put jamais obtenir ce qu'il appelle, par un amusant euphémisme, la faveur par excellence.

Casanova passa encore cinq ou six jours en compagnie des Muralt. Tandis que le père courait la ville pour organiser le départ, l'aventurier conduisait la mère et les filles à l'opéra et les accompagnait quand elles allaient vaquer à leurs emplettes. Quatre jours avant celui du départ, il dit à l'« aimable famille que n'étant pas sûr que la ravissante Sara pût devenir sa femme, il s'était décidé à différer son voyage à Berne ». Pendant les trois derniers jours, Casanova se trouva plusieurs fois en tête à tête avec Sara, mais ne put obtenir autre chose que « mille caresses décentes ».

> J'appris par là ce que je savais et ce que je ne croyais pas possible, parce que j'avais jusqu'alors éprouvé le contraire ; c'est que, si l'abstinence irrite d'ordinaire l'amour, parfois aussi elle produit l'effet opposé [1].

La famille partit pour Ostende ; Casanova l'accompagna jusqu'à l'embouchure de la Tamise. Il remit à Sara une lettre pour Mme de W : c'était Hedvige, la savante théologienne de Genève. Deux ans après, ajoute-t-il, Sara devint sa belle-sœur, ayant épousé un frère de M. de W. ; et elle fut heureuse.

Le 30 septembre 1763, le Petit-Conseil de Berne prenait connaissance d'une lettre, datée de Calais, par laquelle le commissaire de Muralt informait l'avoyer de son prochain retour. Le 13 octobre, l'avoyer annonce au Petit-Conseil que le commissaire Muralt est arrivé à Berne le 10 du même mois.

Muralt a donc vraisemblablement quitté l'Angleterre dans le troisième tiers du mois de septembre. Or Casanova nous dit que ce fut vers la fin de septembre 1763 qu'il fit connaissance de la Charpillon. Si l'on admet que le souvenir de cette date mémorable lui soit resté bien gravé dans la mémoire, cette rencontre aurait coïncidé avec le départ du commissaire bernois de Londres. N'est-il pas très tentant de supposer que si Seingalt prit si facilement son parti de se séparer de Sara, ce fut précisément parce qu'il venait de s'engager dans de nouveaux liens ? Cette hypothèse est, à vrai dire, contredite par un passage des *Mémoires* où l'aventurier, constatant qu'il n'avait plus

[1] *Mémoires*, VII, 27.

rien à espérer de Sara, ajoute : « Il n'y avait que six semaines que Dieu m'avait aidé à sortir des chaînes d'une Charpillon ». Toutefois, les différents textes que nous possédons des *Mémoires* offrent trop d'insécurité pour permettre d'affirmer que Casanova ait bien réellement assisté au départ du commissaire six semaines après sa rupture avec la Charpillon. Jusqu'à plus ample informé, les inscriptions des manuaux des Conseils de Berne méritent plus de créance que les dates imprimées dans les diverses éditions des *Mémoires*.

Le gouvernement oligarchique de Berne ne mit pas un empressement exagéré ni une sévérité excessive dans la répression des fautes commises par ce patricien, apparenté à toutes les familles du régime. L'avoyer, chargé d'interroger Muralt, présente son rapport le 14 novembre au Conseil des Deux-Cents ; il estime qu'il y a lieu de prendre en Angleterre des informations complémentaires et de procéder ensuite à un nouvel interrogatoire du coupable. Dès le début, l'affaire commençait à traîner en longueur. Trois mois et demi plus tard, au commencement de mars 1764, le Grand Conseil prend connaissance d'un mémoire justificatif de Muralt. Il charge la commission des fonds étrangers de présenter un nouveau rapport sur cette affaire. Le 14 du même mois, le Petit-Conseil arrive enfin devant les Deux-Cents avec des propositions fermes : reconnaissant que le commissaire à Londres a négligé ses devoirs et porté atteinte à la dignité de l'Etat, il demande qu'il soit suspendu de ses fonctions jusqu'à la fin de la période administrative pour laquelle il avait été nommé, soit jusqu'en 1766. Le Grand Conseil confirme cette décision et charge le gouvernement d'adresser en outre un blâme sévère au fonctionnaire coupable. Il décide toutefois que Muralt continuera à jouir de son traitement jusqu'à la fin de la période pour laquelle il avait été nommé. Ce traitement figure effectivement dans les comptes de 1764 et 1765. Par 84 voix contre 28, il refuse de priver Muralt de sa charge de membre du Conseil des Deux-Cents, mais il décide à l'unanimité que toutes les mesures à prendre pour sauvegarder les intérêts de l'Etat seront aux frais et dépens du commissaire.

Deux mois plus tard, en mai, les Deux-Cents ratifient les arrangements pris avec la banque Vanneck de Londres, chargée désormais des intérêts financiers de la République de Berne en Angleterre. Cette maison se déclare prête à déposer une caution de 10,000 livres sterling et demande, pour sa peine, une indemnité annuelle de 200 livres sterling. Le Conseil décide que pour les deux prochaines années, cette indemnité sera payée par Muralt.

Le banquier de l'Etat de Berne à Londres, Gérard-Josué Vanneck, fut

créé baronet en 1751. Ses descendants, qui vivent encore, portent le titre de barons Huntingfield of Heveningham Hall.

Quant à Louis de Muralt, ses affaires paraissent avoir fini par se rétablir ; en 1769, il achetait la seigneurie de Thunstetten et en 1787, complètement rentré en faveur, il était nommé bailli de Zweisimmen. Il mourut en janvier 1789.

Six ans après l'avoir quitté à l'embouchure de la Tamise, Casanova eut des nouvelles de son « pauvre ami » M. M. F. Elles lui furent données, en 1769 à Lugano, par l'avoyer de Berne. Sara, lui apprit-il, était devenue femme de M. de W. et elle était heureuse. Suivant M. Ettore Mola, qui s'est occupé, comme nous l'avons dit plus haut, de cette héroïne bernoise des *Mémoires,* Sara de Muralt se serait effectivement mariée, mais bien des années plus tard. Ce fut en 1785 seulement, et non avant 1769, qu'elle épousa son compatriote Wattenwyl, et devint ainsi la belle-sœur d'Hedvige la théologienne.

N'y a-t-il pas là un sujet fait pour inspirer quelque émule de l'auteur brillant et pervers des *Liaisons dangereuses* ?



CHAPITRE XI

LES SUISSES D'ESPAGNE

Un dîner à l'ambassade de Venise à Madrid. — La colonisation de la Sierra Morena. — Beaumarchais économiste. — Le colonel Thurriegel. — Une étrange histoire. — L'exode des paysans suisses. — Mesures gouvernementales. — Le sort des colons. — Emprisonnement de Casanova à Barcelone. — L'*Histoire du Gouvernement de Venise*.

Il manquerait quelque chose aux *Mémoires*, ce grand roman d'aventures, s'il n'y était question de l'Espagne. Casanova dépassait le milieu de sa carrière lorsqu'il aborda la terre classique de l'intrigue et de l'amour, le pays de Gil Blas de Santillane, de don Juan et du barbier de Séville. Beaumarchais, cet autre aventurier de génie, avait précédé de trois ou quatre ans le chevalier de Seingalt à Madrid. Depuis son départ de Londres, au commencement de 1764, celui-ci avait parcouru la Prusse, la Russie, la Saxe, l'Autriche dans une course de plus en plus rapide et inquiète à mesure que son train dispendieux l'obligeait à multiplier les expédients pour y satisfaire. Comme Figaro partout supérieur aux événements, il continuait à faire assez bonne figure en dépit d'avatars de plus en plus fréquents ; il conservait le verbe haut et le maintien assuré, s'entretenant avec Frédéric II dans les jardins de Sans-Souci, ou avec la grande Catherine dans le parc de son palais d'été, se battant en duel à Varsovie avec le général Branicky, favori de Stanislas-Auguste, se faisant expulser de Vienne à la suite d'une affaire de

jeu et se voyant obligé de quitter Paris dans les vingt-quatre heures en vertu du bon plaisir du roi.

A Madrid, où il passe une bonne partie de l'année 1768, il parvient, grâce à ses vieux protecteurs vénitiens qui le recommandent à M. de Mocenigo, ambassadeur de Venise, à se faufiler dans les cabinets des ministres, toujours prêt à mettre à la disposition de toutes les causes les ressources de son esprit fertile et inventif.

Un soir, il dîne à l'ambassade de Venise, en compagnie de l'abbé Bigliardi, consul de France, et de deux hauts dignitaires espagnols, Campomanès, le Turgot de l'Espagne, qui était alors fiscal du Conseil royal de Castille, et le célèbre Olavidès, intendant d'Andalousie, fort avancé à cette époque dans la faveur du roi Charles III.

Dans le temps dont je parle, raconte Casanova, le cabinet de Madrid s'occupait d'une belle opération. On avait attiré des divers cantons catholiques de la Suisse mille familles pour en former une colonie dans la belle contrée déserte de la Sierra-Morena, nom célèbre en Europe par les aventures de Don Quichotte, chef-d'œuvre de Cervantès. La nature semblait s'être plu à prodiguer à ce canton tous les avantages : climat délicieux, sol fertile, eaux pures et abondantes, enfin la position la plus avantageuse entre l'Andalousie et la Grenade ; et malgré cela ce beau pays, cette contrée vaste et délicieuse était déserte.

Désirant changer cet état de choses anormal et presque inexplicable, Sa Majesté Catholique avait décidé de faire présent, pendant un certain nombre d'années, de tous les produits des terres à des colons industrieux et laborieux. Il avait en conséquence appelé des Suisses, en leur payant le voyage. Ces Suisses arrivèrent, et le gouvernement espagnol se mit en frais pour les loger et pour les soumettre à une bonne police temporelle et spirituelle. Olavidès, homme d'esprit et de quelque littérature, appuyait cette entreprise. Il conférait avec les ministres pour mettre en bon ordre cette nouvelle population, la pourvoir de magistrats pour rendre bonne et prompte justice, de prêtres, d'un gouverneur, des métiers nécessaires pour y faire bâtir des maisons, des églises et surtout un cirque pour la course aux taureaux, chose parfaitement superflue pour de bons et simples Suisses, mais dont les Espagnols ne conçoivent pas qu'on puisse se passer.

Dans les mémoires que don Pablo Olavidès avait présentés pour la grande prospérité de la colonie, il avait dit très sensément qu'il fallait éviter toute espèce d'établissement de moines, et il en donnait les meilleures raisons ; mais lors même qu'il en aurait démontré la plausibilité le compas à la main, il n'en aurait pas fallu davantage pour s'attirer la haine de tous les moines et moinillons d'Espagne, voire même du sot évêque dans le diocèse duquel la colonie se trouvait enclavée. Les prêtres séculiers disaient qu'Olavidès avait raison, mais les moines criaient à l'impie, et, l'Inquisition étant moine par excellence, les persécutions commençaient déjà, et la conversation tomba là-dessus pendant le dîner.

Après avoir écouté en silence les raisons et les déraisons, je dis, le plus modestement que je pus, qu'en peu d'années la colonie, fondée avec tant de frais, s'évanouirait comme une fumée légère, par la force de plusieurs raisons physiques et morales. La principale que j'alléguai fut que le Suisse diffère de toutes les nations.

« C'est, dis-je, un végétal qui, transplanté sur un terrain où il n'est pas né, s'étiole, dégénère et meurt. Les Suisses sont le peuple le plus généralement sujet à la nostalgie. Lorsque cette maladie commence à se faire sentir chez un individu, le seul remède est le retour vers le pays, vers le chalet, le bourg, le lac qui l'a vu naître ; sans quoi il languit, dépérit et meurt. Il serait bon, je crois, ajoutai-je, de combiner la colonie Suisse avec une colonie Espagnole, afin de tâcher de les mêler par des mariages ; il faudrait, au moins dans les premiers temps, ne leur donner que des prêtres et des magistrats suisses, et surtout les déclarer tout à fait hors des atteintes de l'Inquisition par rapport à leur conscience ; car le Suisse des campagnes a des lois, des usages, sur la manière de faire l'amour, inséparables de leur nature, et que le cérémonial ecclésiastique en Espagne n'approuverait jamais, et la moindre gêne à cet égard amènerait rapidement une nostalgie générale. »

Mon discours, qui d'abord n'avait semblé qu'un badinage à Olavidès, commença à lui faire comprendre que je pourrais bien avoir raison. Il me pria d'écrire mes réflexions, et de ne communiquer qu'à lui les lumières que j'avais sur cette matière. Je le lui promis [1].

A côté d'inévitables exagérations, il y a beaucoup de bon sens dans les appréciations de Casanova sur cette colonie : de son séjour en Suisse, huit ans auparavant, il avait retenu certains traits de mœurs qu'on retrouve dans son récit. Au milieu de mille autres intrigues, l'aventurier s'occupa parfois, à moments perdus, de la colonisation de la Sierra Morena. Profitant de cette affaire pour se pousser, il se mit à faire sa cour aux ministres. L'ambassadeur de Venise le présenta notamment au marquis Grimaldi, avec lequel il eut des conférences. La colonie allait mal. Seingalt remit à ce ministre un projet dans lequel il prouvait que la colonie devait se composer d'Espagnols.

— Oui, lui objecta le ministre, mais l'Espagne est partout mal peuplée et d'après votre plan, il faudrait appauvrir un endroit pour enrichir un autre.

— Point du tout, car dix habitants qui meurent de misère dans les Asturies ne mourraient dans la colonie qu'après y avoir produit cinquante enfants. Ces cinquante en produiraient deux cents, et ainsi de suite.

Mon projet, ajoute-t-il, fut remis à une commission, et le marquis Grimaldi m'assura que, s'il était admis, je serais nommé gouverneur de la colonie [2].

[1] *Mémoires*, VII, 438-440.

[2] *Mémoires*, VII, 452.

Casanova gouverneur de la colonie suisse de la Sierra Morena ! Ne voilà-t-il pas une idée délicieusement espagnole et qui semble faite pour illustrer le mot fameux que Beaumarchais mit quelques années plus tard dans la bouche de Figaro : On pense à moi pour une place... : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.

A plusieurs reprises, parmi d'autres épisodes, Casanova revient, dans la relation de son séjour à Madrid, sur l'affaire de la Sierra Morena.

> La *poblacion* (population ou proprement l'action de peupler, de coloniser) de la Sierra Morena m'occupait beaucoup, parce que j'écrivais sur la police, article principal pour faire fleurir la colonie. Mes écrits, qui n'étaient que des raisonnements démonstratifs, plaisaient au ministre Grimaldi et flattaient Mocenigo ; car ce dernier espérait que si je réussissais à me faire nommer gouverneur de la colonie, la gloire de son ambassade serait rehaussée et qu'alors son influence diplomatique acquerrait de la solidité. Mes travaux, ajoute-t-il, ne m'empêchaient pas de me divertir [1].

Le futur gouverneur projeta même une visite aux colons dont il travaillait à assurer le bonheur.

> ... le roi revint d'Aranjuez à Madrid avec la famille royale et les ministres, chez lesquels j'allais journellement pour l'affaire de la Sierra Morena, où je me disposais à faire un voyage. Manucci (le secrétaire de l'ambassadeur de Venise) devait m'accompagner pour son plaisir, avec une aventurière qui se nommait Porto-Carrero, laquelle se disait nièce ou fille du feu cardinal de ce nom, ayant par cette raison de grandes prétentions, quoiqu'elle ne fût en réalité que la concubine secrète de l'abbé Bigliardi, consul de France à Madrid [2].

Il est bien regrettable pour l'histoire anecdotique que cette tournée d'inspection soit restée à l'état de projet. Le séjour de Casanova à Madrid se termina brusquement par un de ces accidents si fréquents dans sa carrière : il se compromit à tel point avec des escrocs et des fripons que tout le monde lui ferma la porte au nez. Il se rendit notamment impossible à l'ambassade de Venise, qui, en lui retirant sa protection, lui enleva toute possibilité de réaliser ses plans.

A force d'insistance, il obtient une dernière audience du premier ministre, comte d'Aranda, qui lui signifie poliment son congé :

> « Monsieur Casanova, vous avez eu tort ; seulement M. de Mocenigo pousse trop loin la vengeance. Je vois avec peine que nous devons renoncer à notre projet

[1] *Mémoires*, VII, 461.

[2] *Mémoires*, VII, 497-498.

de colonisation ; car, du moment qu'il faudra vous présenter, Sa Majesté, informée que vous êtes Vénitien, interrogera l'ambassadeur de votre république [1].

Quelques semaines plus tard, l'aventurier quittait Madrid, et le roi Charles III ignora sans doute toujours quel singulier conseiller ses ministres avaient, un moment, associé à sa politique.

Cette colonie suisse de la Sierra Morena avait eu, quelques années auparavant, un patron plus notoire encore que Casanova dans la république des lettres. Au cours de l'hiver de 1764 à 1765 qu'il passa à Madrid et qui lui fournit, comme on le sait, le cadre de ses deux chefs-d'œuvre, Beaumarchais s'intéressa à la même affaire, qui était alors à ses débuts. Entre un concert et un dîner, tout en s'occupant de confondre Clavijo, de courtiser la marquise de la Croix et de rimer des séguedilles, il avait rédigé sur la colonisation de la Sierra Morena un mémoire, dont le manuscrit, malheureusement inédit, se trouve avec ses autres papiers, à la Bibliothèque de la Comédie française. Un de ses derniers biographes, M. Lintilhac, en donne la très sommaire analyse suivante :

Le projet de défrichement de la Sierra-Morena est bardé d'éloges de « la philosophie dégagée à la fin de la poussière et du jargon barbare de l'école qui s'applique avec succès depuis le commencement du siècle à éclairer l'Europe sur des objets utiles », qui démontre « que la plus légitime possession, au nom de la morale, est le défrichement. » [2]

Ce fut en 1767, après deux ou trois ans d'études préliminaires sans doute plus ou moins intermittentes, qu'Olavidès commença la réalisation de ses plans. Il chargea un colonel allemand au service d'Espagne nommé Thurriegel de se rendre en Suisse et en Allemagne pour recruter les colons de la Sierra Morena. Dans la correspondance de Haller se trouve une lettre inédite [3], sans date, signée Thurriegel, ci-devant lieutenant-colonel prussien. S'il y a identité entre ce personnage et l'agent du gouvernement espagnol, ce qui est fort possible, cette pièce jetterait un jour curieux sur l'homme de confiance d'Olavidès, et contiendrait sur sa carrière quelques indications précieuses. Pendant dix-huit ans au service de France, raconte-t-il, il aurait fait les campagnes de 1757, 1758 et 1759 de la guerre de Sept Ans, comme aide de

[1] *Mémoires* (Ed. Rosez), VI, p. 273.

[2] LINTILHAC : *Beaumarchais et ses œuvres*.

[3] *Bibliothèque de Berne*, MSS. Hist. Helv. XVIII, 53.

camp des maréchaux de Soubise et de Broglie. Passé ensuite dans les troupes du roi de Prusse, il se serait battu pendant les trois années suivantes en qualité de lieutenant-colonel dans le corps du major-général Gschray. A la suite de démêlés avec son supérieur, il tomba en disgrâce et, la guerre terminée, se trouva sans emploi.

Après ce préambule, le correspondant de Haller aborde une histoire assez étrange. Il avait confié tout son avoir, 16,000 florins en espèces et en bijoux, à une femme de Francfort qui, s'enfuyant avec le magot au couvent de nonnes de Mannheim où elle abjura la religion luthérienne, remit une bonne partie du produit de son vol « aux compagnons de Loyola et à toute la bande des lévites du monde romain ». Après un procès de vingt mois, Thurriegel vit toute sa fortune attribuée à la voleuse, qui avait réussi à faire croire aux juges que le plaignant était un excitateur calviniste. Pour se venger, le lésé publia un poème satirique intitulé *Die klagende Astrea* qui « fit enrager toute la curie de Mayence ».

Thurriegel se rendit ensuite à Vienne où, après un an de séjour, il apprit que l'ambassadeur du roi de Portugal auprès de l'empereur s'occupait de la création d'un corps allemand au service de la monarchie portugaise. Thurriegel offrit ses services qui furent acceptés. Il fut muni de suffisamment d'argent pour voyager jusqu'à Lyon : dans cette ville, il devait en recevoir pour continuer sa route par Marseille jusqu'à Lisbonne, où serait signé son engagement définitif.

En cours de route, non loin d'Augsbourg, le voyageur, qui jouait vraiment de malheur, fut dévalisé de son argent et de ses effets par un certain Polier, de Lausanne, alors détenu à Augsbourg pour d'autres délits. L'officier reçut le conseil de demander des dédommagements à la mère de Polier, qui habitait Lausanne. En attendant, se trouvant sans le sou, il avait dû poursuivre sa route à pied depuis Schaffhouse. Il confia son jeune fils et sa bonne à un cocher qui, rentrant à Genève, consentit à les prendre pour six louis d'or, payables à l'arrivée. Thurriegel ne possédait pour tout bien que trois louis d'or, présents l'un de M. l'avoyer Tillier, l'autre du jeune M. d'Erlach et le troisième de l'honorable général de Jenner. Aussi, le signataire de la lettre faisait-il appel aux bons sentiments de Haller, dont l'humanité et la générosité étaient connues dans toute l'Allemagne.

Cette épître, écrite en mauvais allemand, se termine en un français qui n'est guère meilleur :

... vous suppliant très humblement, Monsieur, que vous voudriez bien me secourir d'une telle portion que votre cœur compatible et généreux vous dictera. Vous consolerez, Monsieur, un officier malheureux en moi, de même que ma pauvre femme qui a tout lieu de prendre l'infinité de nos revers encore plus à cœur que moi, car elle est fille naturelle de feu l'empereur Charles VII et sa mère déjà morte quand ma femme n'avait que neuf mois, fut une comtesse de Schwanenfeld. Elle est entièrement abandonnée de l'Electeur de Bavière, à cause qu'elle s'est mariée avec moi qui suis regardé en Bavière comme un hérétique, etc.

Ne nous laissez point nous en aller de vous, Monsieur, sans nous consoler par une portion de vos pures libéralités ; nous ne cesserons jamais de vanter dans le monde ce que le grand et généreux de Haller a daigné de faire pour consoler un infortuné qui suis dans ces moments (*sic*).

Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

De Thurriegel

Ci-devant lieut.-colonel prussien.

P. S. Daignez, Monsieur, de garder la mauvaise Poësie que je n'ai pas honte de vous présenter.

Lorsqu'il vint en Suisse dans les derniers mois de 1767, Thurriegel distribua une sorte de prospectus imprimé où étaient énumérés les avantages accordés aux colons :

Chaque ménage recevait une maison d'une superficie de soixante pieds, deux vaches, cinq moutons, cinq chèvres, cinq poules, un coq et une truie. Chaque famille devait être, en outre, dotée d'un terrain d'ensemencement, d'un terrain pour la culture de la vigne, de paccages pour les moutons et les chèvres, enfin d'instruments aratoires tels que charrettes, voitures, charrues, herses, pioches, hoyaux, etc. On promettait aussi à chaque ménage les semences nécessaires pour une année, ainsi que l'entretien, la nourriture et les vêtements pour un an.

Thurriegel arrivait à un moment propice. A la suite d'une série de mauvaises années, la situation des cultivateurs suisses était devenue assez précaire entre 1760 et 1770. L'année 1767 fut particulièrement calamiteuse. Aussi la fondation d'une colonie en Espagne provoqua-t-elle un vif intérêt parmi les paysans. En automne 1767, un agent espagnol s'établit à Belfort pour recevoir les colons et organiser leur voyage.

Dans la région de Porrentruy, le canton de Soleure, le comté de Baden, les bailliages libres d'Argovie, beaucoup de cultivateurs vendirent leurs biens et se préparèrent à partir pour l'Espagne.

Cependant, les gouvernements s'émouvaient. En octobre 1767, Zurich avisa les autres cantons de la propagande de Thurriegel et envoya au baron Louis d'Erlach, bailli des bailliages communs d'Argovie, l'ordre de saisir le prospectus et d'arrêter tous ceux qui cherchaient à recruter des colons.

Le zèle des magnifiques seigneurs n'était pas entièrement désintéressé : déjà l'émigration avait fait baisser la valeur des biens-fonds et par conséquent celle des titres hypothécaires, placés pour la plupart entre les mains des citadins.

Toutefois l'émigration continuait en dépit des mesures prises par les autorités. C'est ainsi qu'au commencement de novembre 1767, dix familles, formant en tout quarante personnes, quittèrent la paroisse de Muri, dans les bailliages libres d'Argovie. Beaucoup de gens partirent de Rottenschweil et d'Oberwil, dans la même région. Certains ne purent dépasser Belfort et durent rentrer dans leurs foyers, faute de passeport.

Le mouvement se poursuivit encore l'année suivante. Le 6 décembre 1768, on lut, dans les églises paroissiales des bailliages libres d'Argovie, un mandement du gouvernement zurichois interdisant de partir pour l'Espagne sous peine de la perte de l'indigénat et de la confiscation des biens. On promettait par contre le pardon et la grâce à ceux qui reviendraient de la Sierra Morena.

Tout cela fut insuffisant : l'exode ne s'arrêtait pas. La Diète fédérale, siégeant à Frauenfeld du 3 au 26 juillet 1769, donna l'ordre aux fonctionnaires des bailliages tessinois de retenir les nombreux émigrants qui continuaient à se rendre dans la Sierra Morena. D'après des rapports lus en Diète, 12,000 personnes y étaient mortes. Les fonctionnaires des bailliages dépendant des XII Cantons répondirent que les ordres reçus n'avaient pu être exécutés que très partiellement, parce que les émigrants obtenaient des passeports à Bellinzone et dans la Riviera, qui dépendaient des trois cantons primitifs. La plupart des députés annoncent que leurs cantons ont pris des mesures pour empêcher cette émigration et que les récits des personnes rentrées au pays ont fait impression.

Les expériences des colons agirent plus efficacement que toutes les mesures officielles. En Espagne, on tint les promesses faites aux émigrants, mais les nouveaux habitants ne purent supporter la chaleur de la Sierra Morena. De tristes messages ne tardèrent pas à arriver en Suisse. En avril 1768, un émigrant argovien écrivait au curé du village de Lunkhofen, dans les bailliages libres, pour lui annoncer la mort en deux mois de vingt de ses

paroissiens et de plus de 800 colons. Au commencement de 1769, un paysan d'Oberwil, rentré d'Espagne, confirmait que tous les engagements avaient été tenus, mais ajoutait que dans ce pays malsain, beaucoup de colons tombaient malades.

Il ne semble pas que l'Allemagne ait mis à cette émigration autant d'obstacles que la Suisse : le nombre des colons emmenés par Thurriegel de Bavière, du Wurtemberg, du Palatinat et des cantons helvétiques fut d'environ 7000. Ceux qui survécurent parvinrent, en quelques années, à transformer en terrains de culture les contrées désertes de la Sierra Morena. Ils fondèrent trois localités importantes, dont la plus grande porte le nom de La Carolina, en l'honneur de Charles III [1].

Le voyageur français Alexandre de Laborde, qui visita l'Espagne à la fin du XVIIIme siècle, passa à La Carolina. Son entrée, dit-il, est ornée de deux tours ; ses rues sont droites ; ses maisons, qui n'ont qu'un étage, sont simples, mais régulières ; elle est ornée de fontaines et de promenades plantées d'arbres. A cette époque, la colonie périclitait déjà fortement.

On se pressa trop d'asseoir des impôts sur les nouveaux colons, écrit-il ; le dégoût se glissa parmi eux, l'agriculture languit, quantité de gens s'éloignèrent et retournèrent dans leur patrie, beaucoup d'autres moururent et ne furent point remplacés. Le nombre des colons était réduit, en 1788, à 7918 ; encore y avait-il beaucoup de mendiants parmi eux [2].

Un demi-siècle plus tard, la société suisse d'utilité publique entreprit sur les émigrations suisses une enquête dont les résultats furent consignés dans un ouvrage publié en 1845. Une commission visita les établissements de la Sierra Morena et y rencontra encore quelques vieillards comprenant la langue allemande.

Au milieu des populations andalouses au sang mauresque, rapporte-t-elle, on est frappé, en entrant dans les villages de la colonie, par le contraste des traits germaniques et de frais visages d'enfants aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Les maisons rappellent quelque chose de l'Allemagne et de la Suisse ; on y voit la vieille fenêtre allemande avec ses petits carreaux et des poêles pour l'hiver assez froid de cette contrée montagneuse qui sépare la Nouvelle-Castille de l'Andalousie ; le pain s'y fait encore à la manière du nord. L'ordre et la propreté, un aspect d'aisance, rare en Espagne, surprennent agréablement le voyageur...

[1] Al. Wind : *Die Auswanderung der Kelleraemter nach Spanien im Jahre 1767* (*Taschenbuch der historischen Gesellschaft des Kantons Aargau 1898*.

[2] Alexandre de Laborde : *Itinéraire descriptif de l'Espagne*. Tome II, Paris 1809.

Le terrain de ces colonies, léger, maigre, sablonneux et pierreux, produisit, dans les premières années qui suivirent son défrichement, d'assez abondantes récoltes en céréales aux colons, mais uniquement parce qu'il était vierge ; car bientôt il cessa de les récompenser de leurs labeurs, et cependant loin de reconnaître dans la nature du terrain les motifs de cette diminution, on l'attribua à des causes qui lui étaient étrangères, telles que l'impéritie des saisons, les variations de l'air, etc., et l'on s'obstina à confier à une terre épuisée les céréales qu'elle ne pouvait plus nourrir. Alors le zèle éclairé du directeur général choisit un nouveau genre de culture, qui a donné enfin d'heureux résultats. On abandonna les céréales en les remplaçant par des plants d'oliviers, de mûriers, de vignes et d'arbres fruitiers...

Ces colonies bordent, embellissent et assurent, sur une longueur d'environ onze lieues, la grande route de Madrid à Séville. La colonie de la Sierra-Morena compte cinquante-huit villages et plusieurs métairies détachées. Sa capitale, dite Carolina, est le séjour de l'intendant général. Une autre colonie, qui porte le nom de Carlota, est située sur l'autre versant de la chaine du côté de l'Andalousie ; elle est surveillée par un subdélégué de l'intendant général ; celui-ci nomme à tous les emplois administratifs et judiciaires...

La distribution intérieure de chaque habitation consiste au rez-de-chaussée en une chambre et une cuisine ; au-dessus, au premier étage, une chambre à coucher pour les enfants du ménage et un grenier ; une cour avec écurie et au-dessus de celle-ci, un grenier. Tout le bois nécessaire à la construction des habitations a été tiré et apporté de la *Sierra de Ségura*... Chaque colon reçoit en outre *una junta de bacuno*, paire ou attelage de bœufs pour le labourage, un certain nombre de moutons, de cochons et de poules, un âne et le mobilier nécessaire [1].

Aujourd'hui, les descendants des colons suisses se sont complètement amalgamés avec la population espagnole, mais on trouve, dans la Sierra Morena, des noms de famille qui trahissent une origine authentiquement helvétique.

Avant de quitter le territoire espagnol, Casanova eut une aventure dont les suites le ramenèrent une dernière fois en Suisse. Au commencement d'octobre de cette même année 1768, il se dirigeait de Madrid à petites étapes vers la frontière française ; il fit connaissance, à Valence, d'une danseuse du nom de Nina, entretenue par le comte de Ricla, capitaine général de la principauté de Barcelone. Il la suivit à Barcelone, où il fut logé à ses frais à l'auberge de Santa Maria, chez un « Suisse honnête homme » dont il ne nous dit malheureusement pas le nom. Un soir qu'il se rendait à l'un des fréquents

[1] *Emigrations suisses*. Lausanne, Alex Michod, 1845.

rendez-vous nocturnes que son amie lui accordait en dépit de la jalousie de son puissant protecteur, il la trouva avec un homme qui lui montrait des miniatures. C'était l'infâme Passano ou Pogomas. Aussitôt il le fit chasser de la maison : le Gênois se retira en proférant des menaces. Le lendemain, sortant de chez Nina, Casanova fut assailli par deux hommes auxquels il eut toutefois le bonheur d'échapper. Il rentra à son auberge hors d'haleine, sans chapeau et l'épée ensanglantée. A sept heures du matin, il était arrêté et écroué dans un cul de basse-fosse de la citadelle, où il passa quarante-deux jours. Le premier jour de sa détention, il eut la grande satisfaction de voir mener en prison, entre un caporal et deux soldats, l'infâme Passano qui s'était fait auprès du gouverneur le délateur des amours de l'aventurier. Casanova en eut la preuve quelques semaines plus tard : « Vous êtes dans l'erreur, lui écrivait, le 10 janvier 1769, son ami le banquier Bono, d'attribuer à tout autre qu'à Passano le désastre qui vous est arrivé à Barcelone ; j'en ay des preuves plus que suffisantes. » [1]

Ce fut dans cette « espèce de cave pavée en grosses dalles de pierres, avec cinq ou six fentes ou lucarnes de deux pouces de large » qu'il écrivit au crayon, et sans autre secours que sa mémoire, toute la réfutation de l'*Histoire du gouvernement de Venise*, d'Amelot de la Houssaye ; — me réservant, dit-il, le soin de citer les lieux lorsque j'aurais recouvré ma liberté et que je pourrais avoir l'ouvrage sous mes yeux.

Le 28 décembre, il était remis en liberté, avec l'ordre de quitter Barcelone dans trois jours et la Catalogne dans huit.

---

[1] Ch. Samaran, Op. cit., p. 230.

CHAPITRE XII

TROIS MOIS A LUGANO

L'Imprimerie Agnelli et sa triste fin. — La *Réfutation* d'Amelot de la Houssaye. — L'*Albergo Svizzero* et son hôte Taglioretti. — Le bailli de Lugano et son épouse. — Les Riva. — Aux îles Borromées. — Une petite ville paisible. — Les douze « syndicateurs ». — La grande foire d'automne. — Descente des alpages. — Casanova et la Suisse.

LE 8 juillet 1769, Jean Berlendi, l'envoyé de la République de Venise à Turin, écrivait aux inquisiteurs :

Ce soir, on m'a affirmé que le fameux Jacques Casanova va partir pour Lugano ; en outre, des gens qui le traitent intimement m'ont dit qu'il veut faire imprimer un de ses ouvrages écrits en italien et intitulé : *Confutazione della storia del Governo veneto*, d'Amelot de la Houssaye. Tout me fait supposer que cet ouvrage est bien entendu ; mais pour le moment, il ne veut pas y mettre son nom, réservant cela pour une autre édition, s'il voit sa production favorablement accueillie dans le monde des lettres ; c'est à quoi il tient le plus après la bonne grâce de son prince. Me tenant attentif sur ses démarches et le séjour qu'il fait ici pour en informer Votre Excellence, comme je le fais humblement, j'ai appris qu'il parle de son maître avec les sentiments d'un sujet fidèle et en témoignant de son repentir. Il est l'ami de plusieurs gentilshommes de distinction et avait un fréquent accès auprès du chevalier Raiberti qui a déclaré goûter fort son talent et son esprit.

Je crois devoir communiquer ceci à Votre Excellence, etc.

Giovanni Berlendi [1].

---

[1] Citée par Ettore Mola : *Récentes études publiées en Italie sur Jacques Casanova (Le Livre 1884).*

Casanova ne séjourna que huit jours à Turin, où il était arrivé de Marseille par Nice et le col de Tende.

> A Turin, je fus parfaitement reçu par le chevalier Raiberti et le comte de la Pérouse. Tous deux... trouvèrent que j'avais vieilli, mais comme je ne pouvais être vieux que relativement à mes quarante-quatre ans que j'avais alors, je m'en consolai facilement...
>
> Dès que j'eus communiqué à mes amis l'idée que j'allais en Suisse pour y faire imprimer à mes frais une réfutation en italien de l'*Histoire du gouvernement de Venise*, d'Amelot de la Houssaye, tous s'empressèrent à me procurer des souscripteurs [1].

Casanova arriva à Lugano avec près de deux mille livres de Piémont dans sa bourse, ce qui le mettait en état d'imprimer son ouvrage.

Par une ruelle pavée, bordée d'arcades sonores, de boutiques en plein vent, de maisons peintes, ouvrant leurs longues fenêtres sur de petits balcons pansus, l'aventurier déboucha sur une grande place qui descendait en pente douce vers le lac, où se balançaient de grosses barques noires à arceaux ; il pénétra dans un vaste immeuble à trois étages, au rez-de-chaussée percé de vitrines irrégulières : c'était l'officine du docteur Agnelli, « qui était à la fois imprimeur, prêtre théologien et assez honnête homme ». Il passa avec lui un contrat en bonne et due forme, par lequel Agnelli s'engageait, moyennant des paiements hebdomadaires, à lui fournir chaque semaine quatre feuilles de son livre, imprimées à douze cents exemplaires. Il choisit en outre le papier qui lui convenait, ainsi que le format, grand in-octavo.

Il y avait vingt-trois ans que les frères Agnelli, de Milan, exploitaient leur imprimerie en vertu d'un privilège accordé par les XII Cantons souverains du bailliage de Lugano. L'établissement jouissait d'une bonne renommée ; il livrait des éditions d'une exécution typographique fort soignée, et l'absence de toute censure gouvernementale lui amenait la clientèle des auteurs qui ne pouvaient publier leurs ouvrages en Italie. Casanova était de ceux-là. Il choisit Lugano parce qu'il y avait « une bonne presse et point de censure, que le maître de l'imprimerie était homme de lettres, qu'on y faisait bonne chère et qu'il y avait de bonne société ».

L'avantage de vivre sous le régime de la liberté de la presse n'allait pas sans inconvénients. Certains éditeurs italiens ne se faisaient aucun scrupule de s'arroger le nom d'Agnelli pour répandre des publications qui

[1] *Mémoires*, VIII, 32.

n'eussent point été tolérées dans les pays où l'on n'imprimait rien sans autorisation gouvernementale. Des écrits contre la religion, portant la marque d'Agnelli, attirèrent plus d'une fois l'attention soupçonneuse des cantons catholiques co-souverains des bailliages ultramontains. A plusieurs reprises, lors des assemblées qui se réunissaient chaque année pour contrôler l'administration des baillis, les délégués de Lucerne formulèrent des plaintes contre Agnelli, qui fut obligé de se soumettre à des perquisitions et contraint de déposer un exemplaire de toutes ses publications. Régulièrement, chaque année, on proposait l'institution de la censure, mais comme toutes les décisions du syndicat des XII Cantons devaient être prises à l'unanimité, on ne parvint jamais à s'entendre. Toutefois, le syndicat de 1760 avait interdit à Agnelli de continuer à porter le titre de *Stamperia privileggiata della suprema superiorita elvetica*. Quelques mois auparavant, de nombreux livres attaquant les Jésuites avaient paru sous le nom d'Agnelli, qui protesta contre cette usurpation dans la *Gazzetta di Lugano* du 10 mars 1760.

Ce ne fut pas sans discussions qu'en 1766 les cantons souverains renouvelèrent, pour une seconde période de vingt ans, le privilège qu'ils avaient accordé à Agnelli en 1746 [1].

La *réfutation de l'Histoire du gouvernement de Venise* d'Amelot de la Houssaye sortit des presses d'Agnelli dans les derniers jours d'octobre 1769. L'ouvrage d'Amelot de la Houssaye, publié à Paris en 1686, doit le plus clair de sa renommée à la réfutation de Casanova. Celle-ci parut en trois tomes, sous la marque de Pietro Mortier, Amsterdam, 1769. Elle est écrite en italien, mais contient d'assez longs passages en français, entre autres ceux concernant Voltaire. L'œuvre de Casanova est rarissime aujourd'hui.

Mon but en écrivant cet ouvrage, dit-il, fut moins de me procurer de l'argent que de mériter la grâce des inquisiteurs de Venise ; car, après avoir parcouru toute l'Europe, le besoin de revoir ma patrie devenait si violent qu'il me semblait que je ne pouvais plus vivre sans ce bonheur. Amelot de la Houssaie avait écrit *l'Histoire du gouvernement de Venise* en vrai ennemi des Vénitiens. Son histoire était une satire qui contenait des remarques savantes, mêlées de calomnies. Depuis soixante-dix ans que l'ouvrage d'Amelot se trouvait entre les mains de tout le monde, personne ne s'était donné la peine de le réfuter. Un Vénitien qui aurait voulu relever les mensonges d'Amelot et livrer son ouvrage à l'impression n'en aurait pas obtenu permission dans les Etats vénitiens, car le gouvernement de la République a pour principe de ne point permettre qu'on s'occupe de lui, soit pour le louer, soit pour le blâmer. Ainsi nul écrivain jusqu'alors n'avait osé réfuter la

[1] *Bolletino storico della Svizzera italiana*, 1882.

satire française, puisqu'au lieu d'une récompense méritée, il ne pouvait s'attendre qu'à une injurieuse punition...

La permission de retourner dans ma patrie m'était due après quatorze ans d'exil, et je croyais que les inquisiteurs d'Etat se trouveraient heureux de pouvoir profiter de cette occasion pour réparer leur injustice sous l'apparence d'une grâce qu'ils m'auraient accordée en faveur de mon patriotisme.

Mes lecteurs verront que j'avais deviné juste ; mais ils me firent attendre cinq ans encore ce qu'ils auraient dû m'octroyer tout de suite.

Ce ne fut qu'en 1774, en effet, que Casanova obtint enfin l'autorisation de rentrer à Venise, et encore ne reçut-il cette grâce qu'au prix d'une nouvelle déchéance : celle de se faire l'espion des inquisiteurs.

Son imprimeur luganais eut une triste fin. Lorsque l'ancien régime fut tombé, que le bailliage de Lugano se fut rattaché à la jeune République helvétique, l'établissement devint en quelque sorte l'imprimerie officielle du gouvernement. La maison se fit la propagatrice des idées nouvelles. Elle s'attira par là la haine de tous les partisans de l'ancien régime dont l'inspirateur était Pietro Rossi, maître du bureau des postes de Lugano, et agent secret du cabinet de Londres et des émigrés français. Le 29 avril 1799, ce personnage, profitant habilement de l'approche des troupes austro-russes qui, sous les ordres de Souvaroff, s'avançaient d'Italie vers la Suisse pour prendre part à la campagne de Zurich, se servant aussi du mécontentement suscité dans le peuple par certaines mesures anti-religieuses du gouvernement helvétique, réussit à fomenter une émeute. Une foule fanatisée se précipita sur l'imprimerie et la mit au pillage. Cette scène a été représentée par le peintre luganais Rocco Torricelli en une aquarelle d'un charmant coloris conservée au *Museo civico* de la ville. Au pied de l'arbre de la Liberté, planté une année auparavant sur la place, vinrent se briser les cases, les machines, et s'entasser, jetés de toutes les fenêtres, des ballots d'imprimés, bientôt détruits par le feu. La famille Agnelli ne se releva pas de ce malheur et vécut dès lors dans l'indigence [1].

De son auberge à son imprimerie, Casanova n'avait qu'une centaine de pas à faire. « J'allai me loger, dit-il, à l'auberge qui passait pour la meilleure, chez le nommé Tagoretti, qui me donna la meilleure chambre de sa maison ». L'*Albergo Svizzero*, ouverte une dizaine d'années auparavant, était tenue au XVIIIme siècle par les Taglioretti, Pierre et Thomas, père et fils. Elle passait,

[1] La maison où se trouvait l'imprimerie Agnelli à la *Piazza della Riforma* est actuellement occupée par la *Banca Popolare*.



Pillage de l'imprimerie Agnelli.
R. Torricelli pinx.

en effet, pour une des mieux tenues de la Suisse, à une époque où les bonnes hôtelleries étaient encore rares dans le pays et tout particulièrement sur le versant méridional des Alpes. Elle devait une bonne partie de sa réputation aux délégués des XII Cantons souverains; ils y logeaient lors de leurs réunions annuelles à Lugano et y faisaient très bonne chère. Tous les voyageurs s'en louent. Le spirituel écrivain bernois Bonstetten qui y descendit en 1795 avec son amie la poétesse danoise Frédérica Brun, note qu'« on trouve chez Taglioretti un excellent traitement et tous les services d'un excellent aubergiste, qui toutefois, surtout pour les voyageurs de passage, peuvent être assez chers » Le médecin allemand Ebel, un ancêtre de Baedeker, consigne en 1805, dans son célèbre *Manuel du voyageur en Suisse,* que « l'auberge de M. Taglioretti est une des plus excellentes qu'il y ait dans toute la Suisse ». Vers 1840 la bonne renommée de la maison subit une éclipse. Le guide anglais de Murray (édition de 1842) la trouve extrêmement sale et dégageant une puanteur abominable (*stenches abominable*), mais quatre ans plus tard, il constate qu'elle est grandement améliorée depuis la première édition et que les propriétaires sont polis.

Au temps des diligences, dans le branle-bas de l'arrivée et du départ des longs convois de voitures qui suivaient la poste du Gothard, dans le mouvement des voyageurs, des cochers et des muletiers, dans le transbordement des ballots et des futailles, l'*Albergo Svizzero* vit de beaux jours. Lorsqu'on pénètre sous la porte cochère de cette maison, qui n'est plus aujourd'hui qu'un vieil hôtel de second rang, on se trouve dans de vastes cours pavées, entourées d'écuries monumentales où il devait être facile de loger 150 à 200 chevaux. Les pépiements des moineaux troublent seuls le silence où ce coin du vieux Lugano est tombé depuis l'ouverture du tunnel du Gothard.

En rentrant à l'auberge, Casanova reçut la visite du commissaire de police, qui s'intitulait alors plus pittoresquement *bargello,* ou chef des archers. Ce fonctionnaire venait lui offrir ses services et sa protection moyennant une bagatelle payée d'avance, par semaine, par mois ou par an, suivant la convenance de MM. les étrangers. Le chef des archers était bien informé : il connaissait les démêlés de l'aventurier avec le gouvernement de Venise, et ne manqua pas de l'aviser que s'il ne voulait pas s'exécuter, sa sécurité serait moins grande. Casanova le prit de haut, déclara qu'il ne craignait rien, se tenait pour inviolable et refusa de graisser la patte au bargello. Celui-ci se retira fort désappointé, mais Taglioretti, qui avait assisté à cette conversation, conseilla à son hôte d'aller faire visite au bailli du lieu. « C'est,

ajouta-t-il, un gentilhomme suisse très aimable, et il a une femme pleine d'esprit et belle comme le jour. »

Le lendemain, vers midi, le chevalier de Seingalt, ayant traversé la grande place du bourg, entra dans une maison de belle apparence [1], située au bas du côteau à mi-flanc duquel la cathédrale de St-Laurent dresse son haut campanile blanc. Il se trouva dans une vaste cour, bordée de plusieurs étages de loggias : c'était la résidence du bailli. Admis aussitôt annoncé, il se vit en présence de M. de Roll et de sa belle amazone de Soleure, ayant auprès d'elle un joli garçon de cinq ou six ans.

> ... Nous étions là tous trois muets de surprise et de plaisir. M. de R. fut le premier à rompre le silence et m'embrassa cordialement... Je dus dîner chez lui le même jour à la fortune du pot, et notre connaissance fut ainsi renouvelée en plein. Sa république lui avait donné ce gouvernement fort lucratif et il était bien fâché qu'il ne durât que deux ans [2].

Urs Victor Joseph de Roll fut effectivement bailli de Lugano de 1768 à 1770. Casanova trouva sa femme encore embellie depuis les neuf ans qu'il l'avait laissée à Soleure. Mais le Vénitien n'était plus le galant séducteur qui empruntait l'habit de son valet pour servir la belle amazone. Mme de Roll lui avouant qu'elle ne lui trouvait plus son air de jeunesse de Soleure, l'aventurier se résigna sagement à ne plus aspirer au titre d'amant et à se contenter de celui d'ami. Mme de Roll lui mit dans les bras l'unique rejeton qu'elle eût.

> Elle l'avait mis au monde quatre ans après mon départ. Elle le chérissait plus que la lumière de ses yeux ; aussi avait-elle tout l'air d'en faire un enfant gâté, quoique l'on m'ait assuré, il y a peu de temps, que cet enfant est maintenant un homme aussi aimable qu'instruit [3].

L'unique enfant des époux de Roll, qui portait le nom de Léontius Victor Joseph, était né non pas quatre, mais un an et demi après le départ de Casanova de Soleure, soit le 14 octobre 1761. Il servit en France, entra en 1799 au gouvernement soleurois, fut créé chevalier de la Légion d'honneur par Louis XVIII en 1821. Ami des arts, excellent dessinateur, il a laissé de

[1] C'est la maison actuellement traversée de part en part par la ligne du funiculaire de la gare.

[2] *Mémoires*, VIII, p. 36.

[3] Id.

charmantes vues de Soleure. Il mourut en 1829, quatre ans après sa mère, qui vécut jusqu'à l'âge de 87 ans [1].

Mme de Roll donna à Casanova des nouvelles de ses connaissances de Soleure : Lebel s'était établi à Besançon, où il vivait fort à l'aise avec sa charmante femme ; l'édition Rosez, qui présente avec l'édition Garnier des variantes considérables, ajoute qu'elle lui annonça aussi la mort de la veuve qui avait mis brusquement fin à leur intrigue.

Travaillant assiduement à l'annotation de son livre et à la correction des épreuves que lui fournissait régulièrement Agnelli, Casanova fit peu de connaissances à Lugano. Dans la maison du bailli, la seule qu'il fréquentât, il vit plusieurs fois un sage et savant prêtre, l'abbé Riva.

> Cet abbé jouissait parmi ses compatriotes d'une si haute réputation de prudence qu'il était élu arbitre dans presque tous les différends qui survenaient entre eux et qui les auraient obligés à plaider à grands frais. Aussi huissiers, avocats, procureurs et tous les suppôts de la justice le haïssaient-ils de grand cœur.
>
> Son neveu, Jean-Baptiste Riva, ami des muses, l'était aussi du dieu du Gange et de la déesse de Cythère ; il était mon ami, quoique je ne pusse ni ne voulusse lui tenir tête le verre à la main [2].

Les Riva sont une famille très ancienne, originaire de Riva San Vitale, établie à Lugano depuis le XIVme siècle. L'abbé dont parle Casanova était le fils cadet d'un Jean Baptiste Riva que les Farnèse firent comte et qui acheta la seigneurie lucernoise de Manensée. On le trouve mentionné dans le *Dictionnaire des hommes illustres du Tessin,* d'Oldelli, sous le nom de Francesco Saverio Riva ; il est qualifié de « philosophe profond, habile légiste, bon poète pétrarquesque, berger Arcade, avec le pseudonyme de Siredo, élégant écrivain de lettres familières. » D'après l'auteur, il fut très utile à sa patrie, qui l'estimait beaucoup ; parents et amis en appelaient souvent à ses sages conseils dans leurs procès.

Aux archives de Dux, on conserve une lettre envoyée par l'abbé Riva à Casanova pendant son séjour à Lugano. Elle est datée de Montarina [3], le 14 novembre 1769 et adressée *Al Sig. Casanova-a Lugano-all'Albergo.* Il y est question d'un sonnet à Voltaire qu'on trouve dans le IIIe volume de la Réfutation de l'*Histoire du gouvernement de Venise.*

---

[1] Mgr SCHMIDLIN : *Genealogie der Freiherrn von Roll.* Soleure 1914.

[2] *Mémoires,* VIII, 89.

[3] Colline aux portes de Lugano où se trouve un palais de la famille Riva.

Suivant M. Aldo Ravà [1], l'ami des muses, de Bacchus et de Vénus s'appelait non Jean Baptiste, mais Carlo Riva. Il existe à Dux deux lettres signées de son nom. L'une datée de Lugano, le 22 janvier 1770, a été adressée à Casanova lorsqu'il eut quitté la Suisse pour Turin.

Je rends à Votre Excellence les grâces les plus vives pour le souvenir qu'elle a conservé de moi et pour la courtoisie avec laquelle elle m'invite à passer quelques jours dans cette royale cité. J'assure à Votre Seigneurie que si j'avais un peu de temps libre, je viendrais à Turin non seulement pour le plaisir de visiter cette agréable cité et sa cour brillante, mais surtout dans le vif désir de vous voir, vous que je vénère et aime beaucoup. Hier, à l'occasion d'une fonction qui m'a été conférée, j'ai donné à l'auberge un repas au Seigneur Capitaine, à son tribunal et aux membres de son Conseil. A table, la mémoire de Votre Seigneurie a été très honorée. Le seigneur comte abbé, auquel j'ai présenté vos courtoises salutations, vous remercie de votre bon souvenir et vous offre ses services. Je suis, etc.

Carlo Riva de Manensi.

Pendant son séjour à Lugano, Casanova avait eu avec le même Carlo Riva une polémique dont il n'est pas question dans les *Mémoires,* mais qu'il a soigneusement consignée dans un manuscrit retrouvé à Dux. Ce document, évidemment destiné à l'impression, porte le titre : *La sfida andata in fumo.* Il est composé d'un certain nombre de sonnets échangés entre un personnage du nom de Pietro Corbellini, le comte Carlo Riva, de son nom arcadien Ligerio Dianteo, et Casanova, de son nom d'Arcade Eupolemo Pantaxeno.

Faisant trêve pour quelques jours à son labeur, Seingalt entreprit, en compagnie de l'aimable Riva et de deux très jolies sœurs, un voyage aux îles Borromées. L'une des sœurs devait passer pour la femme de Riva, l'autre pour sa belle-sœur. Le récit de cette excursion tient en quelques lignes : Casanova goûtait peu les descriptions de paysages :

Le comte Borromée, quoique ruiné, vivait dans ses îles comme un prince. Il serait impossible de bien peindre ces îles fortunées, il faut les voir. Le climat le plus beau, un printemps éternel : on n'y connaît littéralement ni le chaud ni le froid.

Le comte nous fit faire chère délicate et divertit nos deux belles à la pêche. Quoique laid, vieux, cassé et ruiné, il avait encore le grand art de savoir plaire [2].

Dans l'existence agitée et vagabonde de Casanova, ces quelques mois à Lugano furent une sorte de retraite paisible et studieuse. Il devait faire

[1] *Bollettino storico della Svizzera italiana.* 1911, p. 12.

[2] *Mémoires,* VIII, 39.



LUGANO EN 1799.
R. Torricelli, pinx.

bon vivre dans cette petite cité, endormie au bord de son golfe, sous le gouvernement patriarcal des baillis. Les voyageurs arrivant d'Italie lui trouvaient un air d'aisance et de contentement, résultat des trois siècles de paix dont elle jouit sous la protection des XII Cantons. Alors déjà, les riches Milanais y possédaient des terres et de belles maisons à l'abri des vicissitudes des guerres civiles. Dans un amphithéâtre de coteaux, couverts « de tous les dons de Cérès et de Pomone »[1], les habitants s'adonnaient sans fièvre au négoce et à la culture de leurs vignes et de leurs vergers. Lugano était le grand passage des marchandises de Suisse en Italie : tout le long de la plage, où les maisons, les églises, les portiques et les entrepôts formaient le plus pittoresque des décors, c'était un grand mouvement de batellerie ; du fond plat des grosses barques à arceaux, les marchandises d'Italie passaient sur le dos des chevaux et des mulets qui gravissaient en longs convois la route du Mont Cenere, projetant des ombres mouvantes sur les murs éclatants de blancheur ; au-dessus alternaient les feuillages sombres ou clairs des orangers, des citronniers et des cyprès.

Dans l'ombre des rues étroites, au seuil des boutiques ouvertes sous le couvert des arcades, des artisans maniaient leurs outils, des couturières tiraient l'aiguille, des femmes vaquaient à leurs travaux domestiques ; sur la grande place, à tous les carrefours, une foule de gens se promenaient en discutant leurs affaires.

Le soir, notait Bonstetten en 1796, l'aspect de la ville est très agréable. Sur la grande place, il y a, chaque dimanche soir, grand jeu de ballon. Par la fraîcheur, la bonne société, c'est-à-dire la société oisive, se promène sur la belle rive du lac. Plus tard, on entend des chants dans les rues et sur les places, des chansons sur les rives. Tout résonne des accents des amoureux ; de joyeuses cohortes se promènent jusque bien après minuit sous le ciel noir, luisant d'étoiles...[2]

Deux événements mettaient annuellement en rumeur les quatre mille habitants du chef-lieu des bailliages ultramontains : l'arrivée des douze délégués des cantons souverains et l'ouverture de la grande foire d'octobre. Casanova assista à l'un et à l'autre.

Pendant mon séjour à Lugano, les députés-visiteurs pour les Treize-Cantons[3]

---

[1] Zurlauben : *Tableaux de la Suisse 1785.*

[2] K. V. Bonstetten : *Neue Schriften.* Tome V.

[3] Casanova commet ici une erreur excusable. Le canton d'Appenzell n'avait pas pris part à l'occupation de 1512 par les Suisses et ne figurait pas au nombre des souverains des bailliages.

vinrent y faire leur tournée. Les Luganais les affublent du titre magnifique d'ambassadeurs ; mais M. de R. les qualifiait simplement du nom d'avoyers.

Ces messieurs, tous hommes instruits et fort aimables, logeaient dans la même auberge que moi et je mangeai avec eux tout le temps de leur séjour [1].

Les douze « syndicateurs » que les cantons souverains députaient chaque année dans les bailliages ultramontains pour réviser les comptes, surveiller l'administration des gouverneurs et trancher les procès en appel, étaient en effet les meilleurs clients de Taglioretti. La tradition rapporte qu'il réservait toujours sa meilleure chambre au représentant de Berne. Ces graves personnages faisaient solennellement, à cheval, leur entrée en ville le 9 août, la veille de la Saint-Laurent, patron de la cité. La municipalité se portait à leur rencontre sur la route du Cenere, à Bironico, où elle leur offrait un plantureux repas dans une maison dont on visite encore la grande salle, ornée d'une vaste cheminée et des armoiries de plusieurs générations de députés et de baillis. Lorsque le cortège était parvenu au-dessus de la ville, là où apparaît subitement le paysage merveilleux des montagnes et du golfe vers lequel descendent les toits, les jardins et les terrasses, les cloches se mettaient en branle, tandis que la cavalcade, martelant la route pavée, gagnait la cathédrale de Saint-Laurent, où l'on jurait de respecter les franchises du pays.

Dans la maison vaste et spacieuse de Taglioretti, l'hôte et son personnel étaient sur les dents. Dans leur chambre, les avoyers recevaient les souhaits de bienvenue du bailli, des fonctionnaires et des notables. On congratulait surtout le délégué de Zurich qui présidait le syndicat, recevait du bailli la liste des affaires à discuter, la communiquait à ses collègues chaque jour de séance, et apposait son sceau à tous les actes officiels. Le président était l'objet d'attentions spéciales de la part des familles du patriciat luganais, qui lui envoyaient des confitures et des fruits dans de grands bassins d'argent, dont la grandeur et l'ornementation permettaient de juger de la richesse de la maison.

Entre les avoyers et les indigènes, les entretiens s'engageaient tant bien que mal en allemand ou en mauvais italien. Beaucoup de députés ne comprenaient pas un mot d'italien, ce qui ne les empêchait pas de remplir leurs fonctions, car l'allemand était la langue officielle des tribunaux.

Dans la seconde moitié du XVIIIme siècle, la mise des magnifiques seigneurs s'écartait toujours davantage de l'antique simplicité helvétique : toutefois, au milieu des habits de soie et des perruques poudrées, on voyait

[1] *Mémoires*, VIII, 40.

encore, de temps à autre, quelque figure vigoureuse et fruste de vieux Suisse, comme cet avoyer d'un petit canton que le zurichois Rodolphe Schinz [1] rencontra, vêtu de gros drap de laine, ses longues boucles grises coiffées d'une haute casquette, réservé en ses propos, conservant, au milieu des réunions les plus bruyantes, la dignité convenable à son âge et à son rang, mangeant modestement et buvant modérément, faisant en silence sa prière, et se réjouissant de se retrouver chez lui parce qu'il entendait mieux ses propres affaires que les contestations du prétoire.

Parmi les commensaux de Casanova chez Taglioretti se trouvait l'avoyer de Berne, Karl Steiguer, qui lui donna des nouvelles de son « pauvre ami M. F. et de sa famille. Sara, sa charmante fille, était devenue femme de M. de V... et elle était heureuse. »

Nous avons déjà vu que sur ce dernier point, l'auteur des *Mémoires* fait erreur : ce ne fut que seize ans plus tard que Sara épousa M. de V.

Vers la fin de son séjour à Lugano, Casanova assista à la grande foire annuelle, qu'il se borne à mentionner [2]. Depuis le commencement du XVIme siècle, elle se tenait chaque année dans la première quinzaine d'octobre sous les platanes centenaires de la Piazza Castello, sur l'esplanade de la forteresse que les XII Cantons avaient rasée en prenant possession du pays. Fidèles à la politique d'expansion commerciale qui est la base de toutes les conquêtes des Suisses au sud des Alpes, les nouveaux souverains des bailliages tessinois instituèrent à Lugano une foire au bétail qui devint assez rapidement la deuxième de toute l'Italie. Chaque automne, une véritable migration des peuples envahissait les principaux passages qui mènent de Suisse en Italie. Dès la fin de septembre les marchands d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald, de Lucerne, de Zoug, de Glaris et des districts méridionaux du canton de Zurich, rassemblaient les plus belles têtes de bétail de la Suisse et leur faisaient passer le Gothard. A Lucerne, les troupeaux étaient embarqués dans de grands bateaux qui remontaient le lac jusqu'à Fluelen. Le bétail des Grisons dévalait interminablement les sentiers du Lucmanier et du Bernardin. Chaque soir, pendant les dix ou quinze jours de cette formidable descente des alpages, les bêtes s'arrêtaient dans un pâturage loué d'avance au bord de la route, et l'on formait, pour la nuit, un campement, qui reportait les voyageurs en quelque lointain pays d'Orient, où les nomades chassent leurs troupeaux de contrée en

---

[1] H. RUDOLF SCHINZ : *Beiträge zur näheren Kenntniss des Schweizerlandes*. Zurich 1783.

[2] *Mémoires*, VIII, 44.

contrée. A l'étape, les vaches étaient traites soir et matin, et les pâtres qui les accompagnaient prenaient avec eux tous les ustensiles pour fabriquer le beurre et le fromage en cours de route. Les troupeaux marchaient en groupes de huit ou dix vaches laitières avec un taureau. La première portait une grosse cloche ovale, attachée à un large collier de cuir ornementé de laiton ; la seconde, le tabouret à traire ; une troisième, le baquet pour le lait ; une autre, la salière. A la fin du mois, c'était souvent dix à douze mille bêtes qui paissaient, autour de Lugano, les herbages aujourd'hui couverts par les nouveaux quartiers.

En quittant la Suisse pour n'y plus revenir, Casanova emporta-t-il la vision de cette Helvétie pastorale ? Aucune indication ne nous permet de supposer qu'il fut sensible à la beauté de nos paysages. Il serait injuste d'exiger de lui l'émotion artistique qui faisait défaut à la plupart des hommes de son temps. S'il n'a pas prêté grande attention à nos montagnes, à nos lacs — il a longé tout le Léman de Villeneuve à Genève sans en dire un mot — il a trouvé chez nous des gens agréables et, à part sa mésaventure de Soleure, les quelques mois qu'il vécut en Suisse furent parmi les plus heureux et les plus tranquilles de sa vie. Parmi les notables de nos petites villes, dans la société aimable et policée de Berne et de Lausanne, au sein des plaisirs modestes de la cour de l'ambassadeur de France à Soleure, en s'entretenant avec Haller et en discutant avec Voltaire, il emporta de la Suisse intellectuelle de 1760 une image qui s'est reflétée dans les *Mémoires* avec une netteté remarquable. Bien argenté, en bon équipage, en grande virilité, célèbre, accueilli partout avec empressement et curiosité, il eut chez nous quelques-unes de ses heures les plus pleines, jouissant de l'amour d'une des femmes qui a laissé dans son existence un souvenir particulièrement vif, vivant, pour un temps, à l'écart des fripons, des femmes dépravées et des joueurs escrocs, goûtant le rare plaisir de fréquenter d'honnêtes gens, dans le sens ancien du mot.

Six mois avant sa mort, en novembre 1797, Casanova rédigea pour un de ses amis viennois un *Précis de ma vie* qu'on a trouvé dans les archives de Dux. Ce fut probablement le dernier écrit de cet écrivain infatigable. Parlant brièvement des divers pays qu'il a visités, il dit :

Je suis allé faire de l'argent en Hollande, puis je suis allé essuyer des

malheurs à Stuttgart, puis *des honneurs* en Suisse, puis chez M. de Voltaire, puis des aventures à Génes, Marseille, Florence, etc.[1]

Dans le riche tissu que fut cette vie extraordinaire, les intrigues financières, les malheurs et les aventures furent plus fréquents que les honneurs. Le chevalier de Seingalt ne pouvait se rappeler sans quelque plaisir le pays où il en recueillit.

[1] Cité par J. F. H. Adnesse : *Casanova après ses Mémoires*. Bordeaux, Mounastre Picamilh 1919.

APPENDICE

UN AMI DE CASANOVA EN SUISSE

Les derniers Stuarts. – Henri IX d'Angleterre, cardinal d'York. — Le ministre de Jacques III. – Les frasques du comte de Lismore. — La maîtresse de l'archevêque de Cambrai. — Un grand seigneur besogneux. — L'émigré de Martigny.

LE XVIIIme siècle eut aussi ses rois en exil. En 1688, le trône des Stuarts, rétabli vingt-huit ans auparavant par Monk, s'effondra pour la seconde fois en la personne de Jacques II, dont la descendance se perpétua jusqu'au commencement du XIXme siècle. La famille royale des Stuarts, victime de son papisme, conserva de nombreux partisans en Ecosse, sa patrie d'origine ; les clans des montagnards demeurèrent, pendant longtemps, les plus fervents soutiens du légitimisme jacobite. Jacques II, qui était un assez pauvre sire, fut accueilli par Louis XIV à Saint-Germain, où il se réfugia avec les débris de sa cour et son fils encore dans les langes. Lorsqu'il mourut en 1701, confit en dévotion, son fils, qu'on appelait le chevalier de Saint-Georges, fut proclamé par ses partisans roi d'Angleterre sous le nom de Jacques III. Son existence longue, stérile et agitée par des tentatives infructueuses de restauration, ne prit fin qu'en 1766. Depuis un demi-siècle, le prétendant avait dû quitter le sol hospitalier de la France. Il vivait à Rome, entouré d'une ombre de cour, entretenant des

ministres, nouant des intrigues et exerçant d'imaginaires prérogatives royales. Le Saint-Siège, dont il était un fidèle serviteur, lui reconnaissait rang de roi et lui accordait, avec son patronage, un assez agréable asile.

Un instant ranimées par le débarquement en Ecosse du jeune prince Charles-Edouard, fils de Jacques III, qui réussit à susciter une armée de montagnards, à entrer triomphalement dans Edimbourg et à battre à Preston-Pans les troupes gouvernementales, les espérances des Jacobites furent anéanties par le désastre de Culloden, qui termina, en 1746, cette campagne si brillamment inaugurée. Sur le tard, alors que sa réputation de bravoure sombrait déjà dans la boisson, il avait épousé la comtesse d'Albany, rendue célèbre par sa liaison avec le poète Alfieri. Charles Victor de Bonstetten l'avait rencontrée à Rome toute jeune et quand les Romains l'appelaient la *Reine des Cœurs*. Elle était gaie, malicieuse, blonde, « blanche comme une Anglaise » et des « yeux bleu foncé ».... Une quarantaine d'années plus tard, à Florence, le Bernois revit la comtesse. Charles Edouard, qui la battait et qu'elle avait quitté pour aller vivre avec Alfieri, était mort en 1788, sans postérité. Depuis dix ans, vivant solitaire du souvenir de ses charmes évanouis, elle pleurait Alfieri. « Heureusement, le jour baissait. C'était bien sa voix ; c'était un peu son regard... » Bonstetten rentra chez lui, se regarda au miroir et s'aperçut qu'il vieillissait [1].

La famille royale des Stuarts ne s'éteignit pas avec la mort inglorieuse de Charles-Edouard, mais sa cause semblait définitivement perdue. Le valeureux vaincu de Culloden avait un frère cadet, Henry Benoît, qui fut le dernier de sa race. Persuadé que la cause de sa maison était définitivement perdue, il était entré, en 1747 déjà, dans la prêtrise. Ce fut pour les Stuarts, dit un de ses biographes [2], un deuxième et plus fatal Culloden. Jacques III, exerçant une prérogative imaginaire, l'avait créé à sa naissance duc d'York. Le pape le fit cardinal et évêque de Frascati. Entouré de toutes les pompes de l'Eglise, il vivait dans son diocèse italien d'une vie pieuse, charitable et studieuse. Sa sollicitude pour les besoins du petit peuple lui valut le titre magnifique de *Protecteur des pauvres*. La tranquillité de Frascati fut rudement interrompue par la mort de Charles-Edouard. Le cardinal d'York succéda à son frère dans son royaume imaginaire ; sous le nom d'Henri IX, roi d'Angleterre, il monta sur un trône illusoire. Depuis

[1] André Beaunier : *Figures d'autrefois*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1917.

[2] Herbert Vaughan : *The last of the Royal Stuarts*.

lors, la royale initiale de R. figura entre son nom et son titre de cardinal. Il signa *Enrico R. Cardinale*. La couronne royale d'Angleterre figura sur ses carrosses et ses sceaux. Son personnel et ses visiteurs le qualifiaient de *Sire* et de *Majesté*.

Une tempête formidable traversa le règne chimérique d'Henri IX. Lorsque Bonaparte parut en Italie, le vénérable cardinal d'York fut chassé de son cher Frascati, et il dut à la générosité de Georges III, descendant de celui qui avait « usurpé » le trône de ses aïeux, d'être préservé de l'indigence jusqu'au moment où les relations furent rétablies entre le pape et l'Empereur des Français. Lorsque, en juillet 1807, le dernier des Stuarts fut enseveli avec toutes les pompes de l'Eglise dans la crypte de Saint-Pierre, la cause des Jacobites d'Angleterre était morte depuis bien des années [1].

Parmi les ministres que le falot Jacques III entretenait dans diverses cours d'Europe, se trouvait un gentilhomme irlandais du nom de Daniel O'Bryan, vicomte de Tallow et comte de Lismore. Après avoir servi dans l'armée française, il était devenu ambassadeur de Jacques III auprès de la cour de France, fonctions qu'il remplit de 1745 à 1747, année où il fut accrédité à Madrid. Ensuite, il occupa auprès de son souverain, à Rome, le poste peu absorbant de secrétaire d'Etat, qu'il conserva jusqu'à sa mort survenue dans cette ville en novembre 1759.

Ce diplomate *in partibus* avait épousé une de ses compatriotes irlandaises, qui fut grandement mêlée à toutes les intrigues politiques de son temps. Avant son mariage, elle avait occupé un petit poste à la cour d'Espagne. Lorsque son mari eut été rappelé à Rome, la comtesse de Lismore resta à Paris en ambassadrice semi-accréditée. Impliquée dans une affaire de libelles, elle fut bannie au commencement de 1749 par Maurepas, mais rentra en grâce quelques mois après. En 1757, une lettre de cachet l'exila, pour quelques mois à Caen. Avec son fils, James Daniel, vicomte de Tallow, elle continua jusqu'en 1763 à s'occuper à Paris des affaires des Stuarts. Lorsque le cardinal d'York prit des mains débiles de son père et des mains incapables de son frère la direction politique de la maison royale, un de ses premiers gestes fut de révoquer la comtesse de Lismore et son fils, en les menaçant de leur supprimer la pension que leur allouait Jacques III [2].

James Daniel O'Bryan, que l'on rencontre dans les *Mémoires* sous le

---

[1] George W. E. Russel : *A Pocketful of six pences*. Londres, Nelson.

[2] H. de Marrue : *The Jacobite Peerage*.

nom de mylord Talon, comte de Limore, était né à Paris le 18 août 1736. Il servit comme enseigne dans la garde du roi d'Espagne, puis dans divers régiments français, dans l'infanterie irlandaise de France, enfin, en 1766, comme colonel dans les troupes de l'électeur de Bavière.

Casanova connut beaucoup ce joli garçon, non dépourvu d'esprit et de talent, mais perdu de vices et de dettes. Il l'avait rencontré à Paris, chez sa mère, et le retrouva en 1760, à Rome, dans un équipage à quatre chevaux, allant grand train, précédé d'un coureur. Son père était mort quelques mois auparavant ; il était parti pour Rome, en compagnie du poète Poinsinet, dont il avait fait son bouffon. Vivant avec une prodigalité folle du crédit éphémère d'un hypothétique héritage, il paradait, la poitrine décorée du cordon bleu de Saint-Michel que l'électeur de Cologne, enthousiasmé de la manière dont il avait joué à Bonn un concerto de Tartini, lui avait conféré l'année précédente [1]. Entre autres goûts artistiques, Lismore avait, en effet, celui de la musique ; des compositeurs lui avaient dédié leurs ouvrages comme à un amateur éclairé [2].

Il faut passer sur l'ignoble partie de débauche à laquelle le jeune Irlandais convia Casanova en compagnie d'abbés indignes, de castrats et de filles.

Le lendemain, comme Casanova le complimentait sur ses immenses richesses, il répondit en riant qu'il ne possédait qu'une cinquantaine de piastres, que son père n'avait laissé que des dettes et qu'il vivait du crédit d'une lettre de change de deux cent mille francs sur Paris qui allait, d'un jour à l'autre, revenir protestée.

A quelques jours de là, dans les jardins de la villa Borghèse où il lui avait donné un rendez-vous, Lismore présenta à Casanova une lettre par laquelle sa mère, avisée par un banquier parisien de la traite de deux cent mille francs, le prévenait qu'elle était dans l'impossibilité absolue de fournir l'argent nécessaire et lui recommandait de se mettre en sûreté le plus vite possible.

Casanova lui en fournit les moyens en achetant une bague de grand prix qu'un bijoutier juif avait commis l'imprudence de vendre à crédit à ce prodigue extravagant.

La disparition de Lismore fut la nouvelle de toute la ville. Ce fut, parmi

---

[1] *Mémoires*, V, 288.

[2] Ch. Samaran, op. cit., p. 265. Note 3.

ses créanciers et ses dupes, un concert de lamentations. Il laissait son tailleur anglais ruiné, le propriétaire de la bague désespéré, ses domestiques dépouillés de leurs livrées et de leurs effets par les fournisseurs impayés, et le pauvre Poinsinet avec une chemise et une redingote pour tout bagage [1].

L'année suivante, à Paris, le même Poinsinet, cueilli par Casanova au foyer de la Comédie française, le mena souper [2] chez la comtesse de Lismore qu'il trouva « belle encore », avec son amant suranné, Mgr. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, bâtard du duc d'Orléans et d'une danseuse de l'Opéra, nommée Florance. Un rapport de police, où il est dit que ce prélat visitait à Orléans la « comtesse de Lissemaure », montre que l'aventurier puisait parfois ses renseignements à bonne source. En 1747, l'inspecteur Meusnier décrivait l'ambassadrice de Jacques III comme une femme de trente-sept à trente-huit ans, point jolie, maigre, mais grande et brune [3].

Pendant le repas, M. de Saint-Albin n'ouvrit la bouche que pour manger ; « sa maîtresse, ajoute Casanova, ne me parla que de son fils, dont elle portait aux nues l'esprit et les talents, tandis qu'en fait, lord Limore n'était qu'un vaurien, mais je crus devoir faire la chouette. Il y aurait eu cruauté à la contredire. Je la quittai en lui promettant de lui écrire s'il m'arrivait de rencontrer son fils. »

A quelque temps de là, Lismore revint de Rome, ramenant une jeune fille, Mlle Fontaine, qu'il voulait épouser ; mais il semble que ce mariage en soit resté à l'état de projet. Quoique très jeune encore, il était déjà « accablé de toutes les infirmités de la vieillesse, rongé de la goutte » : l'on disait qu'il s'était dépêché de vivre [4].

Pourtant, il vécut longtemps encore d'une vie précaire et besogneuse, sans cesse impliqué dans des embarras d'argent.

En septembre 1776, il vint prendre logis à Genève, chez l'aubergiste David Rival, à l'enseigne du *Coq d'Inde.* Dans la chambre qu'il occupait, le « Très haut et très puissant Seigneur Jaque Daniel Obrien, vicomte de Tallow, mylord comte de Lismore, pair du royaume d'Irlande, ancien colonel au service de France et grand Commandeur de l'Ordre Equestre de Saint-Michel de Bavière », confesse devant notaire de justement devoir au dit sieur Rival

---

[1] *Mémoires,* V, 304.

[2] *Mémoires,* V, 376.

[3] Ch. Samaran, op. cit., p. 264.

[4] G. Capon : *Casanova à Paris*, p. 456, note 2.

« la somme de Douze mille cinq cent septante trois livres dix sols argent de France pour argent prêté, dettes acquittées, pension, logement et entretien » [1].

Le 21 septembre 1782, le comte de Lismore se trouve encore débiteur du sieur Rival de la somme de huit mille quatre cent vingt livres de France et s'engage, « dans l'appartement de Madame la Veuve Gallatin Pictet », à céder à Rival huit cent livres par an sur la pension de deux mille deux cent soixante et dix livres dont il jouit sur le trésor royal des guerres [2].

En cette même année, on retrouve Lismore à Paris, habitant le petit hôtel d'Orléans, faubourg Saint-Laurent [3].

En le privant de sa pension, la Révolution jeta le vieux débauché dans la plus noire misère. Il existe à Londres, dans la collection des manuscrits du *British Museum* [4], un dossier assez volumineux qui nous renseigne sur la période la plus lamentable de la vie de Lismore [5].

En pleine Terreur, M. de Lazary, aumônier honoraire du roi de Sardaigne et doyen de la royale Collégiale d'Annecy en Savoie, écrivait de Martigny en Valais au cardinal d'York, à Rome :

Monseigneur,

Que Votre Altesse Royale Eminentissime pardonne à un étranger qui n'eut jamais l'honneur d'être connu d'elle, ny de lui faire sa cour, s'il prend la liberté d'avoir celui de lui écrire. Le vif intérêt que tout honnête homme ne peut s'empêcher de prendre au sort malheureux de l'infortuné Comte de Lismore me donne cette hardiesse. Obligé de fuir la Savoie, que tout bon chrétien ne pouvait plus habiter en sureté de conscience, il est venu dans ce pays-cy où après avoir consumé le peu qu'il avoit pu sauver du naufrage, il est parvenu au point le plus déplorable d'une misère d'autant plus désespérante que, privé de tout espoir d'obtenir la continuation de sa pension, qu'il ne pourroit s'assurer que par des demandes indignes de son honneur et de la probité, attaqué par surcroît d'une goutte générale qui lui a déjà noué la plus grande partie des articulations et qui le retient dans un lit qu'il arrose de ses larmes et qui fait de sa personne un Job de douleurs, il n'a et ne peut plus trouver de ressource que dans les entrailles de quelques émigrés comme lui, qui ne peuvent lui refuser, à la vue d'un si déplorable état, de partager les derniers moyens de leur subsistance, et dans la bienfaisance de quelques voisins,

[1] *Minutaire du notaire Chenaud 1777*, vol. VII. *Archives de Genève.*

[2] *Minutaire de Jean-Louis Duby*, vol. XXVI. *Archives de Genève.*

[3] G. Capon, op. cit., p. 456, note 2.

[4] MSS. 34. 636.

[5] Ces documents nous ont été signalés par notre ami M. H. F. Montagnier, dont les conseils érudits et la riche bibliothèque nous ont été d'un grand secours pour notre travail. Nous nous faisons un plaisir de le remercier de l'intérêt constant et éclairé qu'il a pris à ce livre.

qui, pressés eux-mêmes par l'infortune des temps et la médiocrité des fortunes, très générale dans ce pays, lui font part, de temps à autres, de quelques restes de leur table.

Que Votre Altesse Royale Eminentissime daigne se rappeler les bontés dont elle daignoit autrefois l'honorer, ainsi que toute sa famille. C'est donc avec la plus respectueuse confiance que j'ose supplier Votre Altesse Royale de répandre quelques-uns de ses bienfaits sur cet infortuné, ou de lui procurer jusqu'au moment du retour de l'ordre, un azile où il puisse prolonger sa malheureuse existence.

Je dois en même tems vous assurer, Monseigneur, que les secours que j'ose réclamer de Votre Altesse Royale pour l'infortuné Comte de Lismore seroient infructueux s'ils étoient tardifs ; si, dans sa jeunesse, il a eu le malheur de déplaire à Votre Altesse Royale, il lui en demande pardon avec les plus vifs regrêts ; sa conduitte, depuis bien des années, et sa fuitte des François qui l'a plongé dans une misère volontaire, tout vous doit être un garant assuré qu'il est digne de votre pitié, et que l'acte de bienfaisance que j'intercède pour lui, ne peut être plus méritoire.

Son Eminence Monseigneur le Cardinal Gerdil, qui a toujours honoré ma famille et moi en particulier de ses bontés, pourra me faire connoître à Votre Altesse Royale, si elle veut bien prendre des informations de moi auprès d'elle ; et si Votre Altesse Royale vouloit faire ressentir au Comte de Lismore quelques effets de ses bontés, elle pourroit les adresser à Monseigneur l'évesque de Sion et du Vallais, qui les pourroit faire parvenir directement icy au Comte de Lismore.

Je regarderois comme le plus beau jour de ma vie celui où j'aurois été assez heureux que d'avoir pu concourir au soulagement de Monsieur le Comte de Lismore dans la détresse la plus affligeante qui l'accable, comme il est pour moi le plus flatteur de pouvoir, sous de tels auspices, présenter à Votre Altesse Royale, l'homage du très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

De Votre Altesse Eminentissime

de Martigny dans la République du Vallais lieu de ma retraite dès l'invasion de la Savoye, ce 23 juin 1794.

Le très humble, très obéissant et très respectueux serviteur

De Lazary.

Le 10 juillet 1794, le cardinal d'York répondait à « Monsieur le Doyen de la Royale Collégiale d'Annecy » :

La manière dont votre obligeante lettre du 23 juin est écrite, me dispense de prendre des informations de votre personne avant de vous répondre.

Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'en conséquence de la perte que j'ai faite, en France, de trente deux mille écus romains par an, je me trouve, malgré des réformes indispensables, fort embarrassé pour soutenir les dépenses qu'exigent mon rang et ma situation.

Il ne m'est donc pas possible de suivre comme je voudrois les penchants de mon cœur compatissant envers ce pauvre comte de Lismore. Tout ce que je puis faire dans le moment présent, c'est, à votre interposition, de lui faire tenir la petite

somme de cinquante écus Romains qui seront adressés à Mgr l'évêque de Sion et du Valais sans préjudice de lui envoyer quelque autre petite somme pour l'avenir quand je le pourrai.

Comme je m'aperçois que vous paroissez content de la conduite présente du Comte de Lismore, je me flatte que vous ne perderez pas les occasions de lui inculquer tous les sentiments qui conviennent à un bon chrétien et à un galant homme. Et de la manière que je vous écris, j'espère que vous vous laisserez facilement persuader des sentiments d'estime que j'ai pour votre personne et de la particulière considération avec laquelle je suis, Monsieur le Doyen de la Royale Collégiale d'Annecy,

Frascati, ce 10 juillet 1794.

Cette lettre mit sans doute du temps à parvenir de Frascati à Martigny, car, le 7 août, M. de Lazary adressait un second appel au chef de la maison des Stuarts. Il lui faisait le même tableau de la triste situation de Lismore, qui séjournait en Valais « depuis deux ans environ, où il s'était réfugié pour fuir la persécution des patriottes. »

Les secours arrivés, Lismore remercia son protecteur en ces termes :

Monseigneur,

Pénétré de la plus respectueuse reconnoissance pour les bontés dont Votre Altesse Royalle Eminentissime a bien voulu m'honorer, j'ose lui en demander une nouvelle preuve. Je prends la liberté de joindre icy un mémoire pour S. M. le Roy d'Espagne : il est relatif aux créances de ma défunte mère. Je supplie instamment Votre Altesse Royalle Eminentissime de vouloir bien le faire remettre par le nonce apostolique à la cour de Madrid, en le chargeant de l'appuyer fortement de Votre Royalle protection près de S. M. Catholique. Toutes mes prétentions, Monseigneur, se borneraient à être Employé par cette cour pour le service d'une place ou à obtenir d'elle une pension viagère.

Cette grâce me seroit d'autant plus agréable que je cesserois allors d'etre a charge à Votre Altesse Royalle Eminentissime, dont les bontés, me rappelant à la vie, m'assurent de secours pour l'avenir. Ils vont, Monseigneur, m'ettre bien nécessaire à l'approche de l'hyver qui se fait sentir dans ce pays de montagnes dès la fin d'octobre.

Les premiers bienfaits de Votre Altesse Royale Eminentissime ont été employés sous les yeux de Monsieur le doyen de Lazari, ou du moins la plus grande partie, a payer des debtes contractées malgré moi, comme logement, nouriture, médicaments, etc.

Je n'aurois jamais pris la liberté, Monseigneur, de vous demander toutes ces nouvelles grâces, si je n'y avois été encouragé par monsieur le doyen de Lazari ; il connoit l'effet que peut et doit produire la puissante protection de Votre Altesse Royalle Eminentissime ; il voit la justice de mes demandes et m'enhardit dans la



MARTIGNY.
Le Barbier, del.

démarche que j'ose faire. Il saisit en même tems, Monseigneur, cette occasion pour mettre aux pieds de V. Altesse Royalle Emin. les assurances de son profond respect.

Soyez touché, Monseigneur, du repentir de ma vie passée et de ma misère actuele. Daignés me faire passer Vos ordres par monsieur le Doyen de Lazari, si Vous ne me jugez pas digne de les recevoir directement.

Je brulle toujours du désir, Monseigneur, de pouvoir passer en Italie, et surtout à Rome, le temps de mon exil, si V. Altesse R. Emin. est assés bonne pour m'y procurer un azile où je puisse en paix y attendre l'effet de sa puissante protection en Espagne, ou le retour de la religion et de l'ordre dans cette malheureuse France.

Si V. A. R. E. daigne m'accorder cette dernière grâce, je la supplie de vouloir bien se rapeller que le passage du grand St Bernard ou celui du St plom ne sont plus praticables que jusqu'au quinze ou vingt du mois d'octobre .

Je suis, avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse R. Emin. Le très humble, très obéissant et très fidelle et respectueux serviteur et sujet

Lismore.

Martigny en Valais, le 7 septembre 1794.

Le mémoire joint à cette lettre projette quelque lumière sur les fonctions remplies à la cour d'Espagne par la comtesse de Lismore et sur la carrière militaire de l'émigré de Martigny.

Il expose qu'à la recommandation du pape Benoît XIV et du roi d'Angleterre Jacques III, la comtesse de Lismore fut nommée en 1743 *Senora d'onor* ou Dame du Palais de la reine d'Espagne, Elisabeth Farnèse. Tout en touchant ses appointements, elle était dispensée de servir en Espagne. En 1746, à la mort de Philippe V, elle fut maintenue dans son poste par Auguste Ferdinand, frère du roi défunt. Il lui fut alloué une pension annuelle de 500 pistoles, qui fut ponctuellement payée en 1746 et les deux années suivantes. Elle est due de 1748 à 1787, année de la mort de la comtesse, ce qui représente, pour 39 ans, la somme de 19,500 pistoles.

La perte de son mari décédé à Rome le 4 novembre 1759 auprès du Roy Jaque III dont il étoit premier ministre, les embarras de famille que ce malheur entraîna et les suspensions des payements survenus depuis l'ont empêché de suivre ses sollicitations pour obtenir les arrérages.

Avec l'appui de diverses personnalités haut placées de France et d'Espagne, la comtesse de Lismore fit dans la suite des démarches pour obtenir le paiement de ses appointements.

Lismore rappelle ensuite qu'il eut l'honneur d'être fait cadet dans les gardes espagnoles à l'âge de huit ans et qu'à dix, il obtint un brevet d'enseigne

dans le même régiment [1]. Sans ses blessures et une chute qui lui a fracassé la cuisse, il servirait, malgré ses cinquante-huit ans, à l'armée des princes s'il avait pu supporter le cheval. Il a été obligé d'émigrer en Suisse « avec le peu qu'il avait pu épargner d'une pension de 2500 livres qu'il tenait de la cour de France, pension qui depuis longtemps ne lui est plus payée ».

Il prie en conséquence sa majesté catholique d'ordonner que les sommes dues à sa feue mère soient payées en totalité ou en partie.

> Le suppliant, comme ayant eu l'honneur de servir en Espagne, et comme Irlandois d'origine, a celuy d'être naturalisé Espagnol. Il mangerait la pension qu'il plairait à S. M. de lui accorder, dans ses Etats et quoique estropié, il prend la liberté de lui offrir ses services dans une place de guerre. Il ose se flatter que le nombre de campagne qu'il a fait luy a donné en expérience ce qui pouroit luy manquer du côté du tallent. Le suppliant brulle du désir de répandre le reste de son sang pour l'auguste maison de Bourbon à laquelle il eut l'honneur d'être attaché dès son enfance.

Cette supplique, comme il fallait s'y attendre, n'eut aucun succès. Mgr. Guerrieri, internonce de Sa Sainteté à Lucerne, reçut mandat du cardinal d'York d'aviser Lismore que non seulement son mémoire n'avait eu aucun effet à la cour de Madrid, mais aussi qu'il ne lui serait accordé aucun passeport pour l'Espagne. Mgr. Luder [2], prévôt des chanoines du Saint-Bernard à Martigny, qui était devenu l'intermédiaire entre le cardinal et Lismore, fut chargé d'annoncer à ce dernier le résultat négatif de sa démarche.

Cette pièce est la dernière du dossier du British Museum, et nous ignorons la suite des tribulations de ce Jacobite victime de sa propre inconduite, avant d'être celle des Jacobins. Par ses aventures et sa situation en marge de l'histoire, il est un des personnages les plus « casanoviens » des *Mémoires*.

---

[1] Le mémoire donne les indications suivantes sur les états de service de Lismore : A 16 ans il entra mousquetaire gris au service de France ; à 17 ans, il fut fait capitaine dans le régiment de Clare-Irlandais ; à 18, on le fit colonel au régiment de Roothe. C'est en cette qualité qu'il servit au siège de Mahon, en 1756, et qu'il a fait toute la guerre du Hanovre.

[2] Louis Antoine Luder, de Sembrancher, capitulairement élu prévôt, crossé et mitré du Grand Saint-Bernard en 1775, Né en 1743, mort en 1803. Il était prévôt lors du passage de Bonaparte en 1800. Tous les auteurs qui ont parlé du Valais et surtout H. B. de Saussure, ont fait son éloge. (ETIENNE DUC : *La maison du Saint-Bernard et ses Révérends Prévôts*. Aoste, sans date.)

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DE PERSONNES

A

B

C

D

I

J

K

L

M

R

S

CE LIVRE, ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE NOVEMBRE MIL NEUF CENT DIX-NEUF, A ÉTÉ TIRÉ SUR LES PRESSES DE SÄUBERLIN ET PFEIFFER S. A., VEVEY (SUISSE), A 1612 EXEMPLAIRES, SOIT :

1500 EXEMPLAIRES VÉLIN ANGLAIS NUMÉROTÉS DE 1 A 1500 ET 112 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN D'ARCHES (DONT 12 HORS COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 1501 A 1600 ET DE 1601 A 1612.

L'OUVRAGE NE SERA PAS RÉIMPRIMÉ SOUS SA FORME PREMIÈRE.